

Henry Gréville
La Niania



BeQ

Henry Gréville
La Niania

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 631 : version 1.01

Henry Gréville, pseudonyme de Alice Marie Céleste Durand *née* Fleury (1842-1902), a publié de nombreux romans, des nouvelles, des pièces, de la poésie ; elle a été à son époque un écrivain à succès.

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Suzanne Normis

L'expiation de Savéli

Dosia

Un crime

Croquis

Idylles

La maison de Maurèze

Le moulin Frappier

La Niania

Édition de référence :

Paris, E. Plon et Cie, 1879. *Quatrième édition.*

I

Antonine Karzof venait d'avoir dix-neuf ans ; les violons du bal donné à l'occasion de cet anniversaire résonnaient encore aux oreilles des parents et amis ; la toilette blanche, ornée des traditionnels boutons de rose, n'avait pas eu le temps de se faner, et cependant mademoiselle Karzof était en proie au plus cruel souci. Les rayons d'un pâle soleil de printemps éclairaient de leur mieux le salon vaste et un peu sombre où l'on avait tant dansé huit jours auparavant ; le piano ouvert portait une partition à quatre mains qui témoignait d'une récente visite, – mais Antonine ne pensait ni au soleil, ni à la musique ; elle attendait quelqu'un, et ce quelqu'un ne venait pas.

Vingt fois elle alla de la fenêtre à la porte de l'antichambre, puis revint à la fenêtre, retourna de là dans sa jolie chambrette qui ouvrait dans le

salon, redressa une branche de ses arbustes, refit un pli au rideau... Tout cela ne perdait pas cinq minutes, et le temps passait avec une lenteur impitoyable.

– Ma mère est-elle rentrée ? dit Antonine à une vieille servante qui apparut dans la porte de la salle à manger contiguë.

– Non, pas encore, mon ange chéri, répondit la vieille.

Antonine se jeta dans un fauteuil avec un geste d'impatience, et serra l'une contre l'autre ses deux mains fluettes, exquises de forme et toutes roses encore.

– Elle ne tardera pas, mon trésor, reprit la vieille. Pourquoi es-tu si impatiente aujourd'hui ?

– Ce n'est pas de voir rentrer maman, que je suis impatiente, murmura Antonine.

La vieille bonne poussa un soupir, et disparut sans bruit. Personne ne l'entendait jamais marcher.

Antonine, les yeux fixés sur la trace lumineuse d'un rayon de soleil qui cheminait lentement sur

le parquet, se mit à réfléchir profondément au passé. Ses souvenirs remontaient à deux années en arrière. C'était à la maison de campagne de ses parents qu'elle avait commencé alors à trouver à la vie un charme nouveau et indescriptible. Pendant la saison des vacances, son frère, étudiant de l'Université de Saint-Pétersbourg, avait amené deux de ses amis pour préparer, de concert, leurs thèses d'examen.

Pourquoi l'un de ces jeunes gens était-il resté aussi indifférent à Antonine que l'herbe du gazon sur lequel ils causaient ensemble le soir ? Pourquoi les attentions de celui-là lui étaient-elles plutôt désagréables ? Et pourquoi l'autre, celui qui ne parlait presque pas, était-il devenu l'objet de ses pensées secrètes ? La théorie des atomes crochus l'expliquerait sans doute.

Dournof ne regardait guère Antonine, lui parlait à peine, ne lui faisait jamais de compliments, et s'inquiétait peu de ses actions en apparence : c'était un garçon de vingt-deux ans alors, robuste et brun, dont l'extérieur manquait absolument de poésie : on entend par poésie le

romantisme sentimental qui a fait écrire tant de livres absurdes, et commettre tant d'actions ridicules. Mais la personne de Dournof respirait l'indépendance de la volonté, l'honnêteté, la loyauté la plus parfaite ; il riait volontiers, montrant librement ses belles dents, trop larges pour l'œil d'un dentiste, mais saines et blanches ; il était jeune, alerte, ne connaissait aucun obstacle, et la liberté a sa poésie propre.

Dournof ne regardait donc pas Antonine ; dans les réunions fréquentes à la campagne où l'on danse à toute heure du jour, dans les parties de jeux innocents, il se trouvait cependant à côté d'elle presque à coup sûr. Personne n'en pouvait prendre ombrage ; ils ne se disaient pas deux mots en toute la journée. Cependant quand Dournof avait terminé la lecture d'un livre, il était rare qu'on ne vit pas le volume passer dans les mains d'Antonine. Mais là encore il n'y avait rien d'étonnant.

Madame Karzof, qui n'était pas née pour les grandes entreprises, avait pourtant suivi l'exemple général, devenu une mode dans les

derniers temps, et elle avait établi une école libre dans le village. Antonine, comme de raison, s'était chargée des filles, Jean Karzof, son frère, avait voulu prendre soin des garçons ; mais Jean était un rêveur ; il oubliait l'école pour aller rôder dans les bois, avec son autre camarade, Maroutine, portant sur l'épaule un fusil avec lequel il tuait bien peu de gibier..., et Dournof prit l'habitude de le remplacer à l'école ; c'était pour la régularité, disait-il.

Antonine et lui s'en allaient donc côte à côte, sans se donner le bras ; ils entraient chacun dans la cabane de leur classe, et le plus souvent revenaient ensemble. L'été s'écoula ainsi. Ils se parlaient toujours très peu, mais un peu plus que dans les commencements. Les vacances de l'Université tiraient à leur fin, cependant, et les feuilles des tilleuls commençaient déjà à tomber sur le gazon ; Antonine, toujours sérieuse, avait un peu maigri ; ses joues étaient moins roses qu'au printemps ; parfois elle se retirait de bonne heure, sans prétexte plausible. Si sa mère inquiète la suivait alors dans sa chambre, elle la trouvait assise dans un grand fauteuil, les bras pendants,

sans autre mal qu'un peu de fatigue.

Un jour qu'Antonine sortait de la maison d'école un peu plus tard que de coutume, elle vit que Dournof l'avait attendue. Assis sur les quelques marches de bois du petit perron, il regardait la route en sifflotant. Au bruit que fit la porte en retombant, il se leva, et Antonine reçut en plein visage un regard si profond, si plein de choses, qu'elle baissa les yeux.

Ils marchaient tous deux, et se dirigeaient vers la maison, lorsque Dournof, s'arrêtant brusquement, dit à Antonine :

– J'ai à vous parler.

Ils s'arrêtèrent près du puits. Ce puits, dont la margelle était haute de trois pieds environ, était construit avec de grosses poutres de sapin à peine équarries, enchevêtrées les unes dans les autres ; l'eau venait presque à fleur de terre, et un seau de bois noirci par un long usage y flottait au milieu des feuilles jaunies des bouleaux que les vents d'automne y jetaient par tourbillons. La perche à contrepoids qui sert à relever le seau se perdait dans les branches basses des arbres, la haie du

jardin haute et drue faisait un fond de verdure de cette construction rustique ; l'herbe poussait là plus épaisse que partout ailleurs. À cette heure, personne ne venait au puits : à dix mètres des maisons, l'endroit était aussi solitaire que le fond d'un bois.

Antonine sentait battre son cœur, et craignait que Dournof n'en entendit les battements, tant ils lui semblaient terribles. Il resta un moment devant elle, la regardant, cette fois, de tous ses yeux.

– Vous êtes une demoiselle riche, commença-t-il.

– Je ne suis pas riche, interrompit vivement Antonine.

– Vous n'êtes peut-être pas riche pour votre monde, mais vous êtes riche en comparaison d'un petit fils de prêtre, qui n'a aucune fortune. Votre famille est de bonne noblesse.

Antonine allait parler, il fit un geste, elle se tut.

– Je suis de naissance obscure, puisque, je

viens de vous le dire, mon grand-père était prêtre. Mon père était un pauvre gratte-papier dans une administration de province ; il a acquis la noblesse héréditaire par ancienneté, et voilà pourquoi je puis mettre une couronne sur mon cachet...

Il souriait avec une certaine expression qui fit aussi sourire Antonine.

– Cela n’empêche pas que...

Il se tut et regarda Antonine qui, loin de détourner les yeux, leva sur lui son visage empourpré. Dournof alors étendit sa large main, élégante de forme, mais grande et lourde ; la jeune fille y mit la sienne, sans hésiter, mais avec une gravité recueillie.

– Je crois, reprit Dournof, que nous suivons le même chemin tous les deux ; j’ai idée de faire quelque chose... Je ne sais pas encore ce que je ferai, mais je crois bien que ce sera une œuvre utile : voulez-vous m’aider ? Non pas lorsque les chemins seront frayés et que la route sera facile, mais pendant les années de découragement et d’épreuve ; lorsque je serai accablé de railleries,

pendant que je suis pauvre et obscur, pendant que personne n'a foi en moi, excepté votre frère, qui a en moi une confiance absolue. Voulez-vous me donner du courage quand j'en manquerai, et de la joie toujours ?

La main qui tenait celle d'Antonine tremblait un peu, malgré l'effort visible de Dournof pour paraître calme. Antonine regarda le jeune homme et répondit :

– Je le veux.

– Pensez-y bien, reprit-il avec émotion contenue dans la voix, je ne puis vous offrir à présent ni un toit, ni du pain... Je ne puis vous demander à ceux de qui vous dépendez que lorsque je me serai assuré de quoi vivre.

– Vous disiez tout à l'heure, interrompit Antonine, que j'ai quelque fortune...

– Précisément assez pour que je ne puisse prétendre à vous que si je vous apporte l'équivalent de ce que vous possédez. Que vous donnera-t-on en dot ?

– Trente mille francs, répondit la jeune fille

sans s'étonner de cette question.

– Eh bien, il faut que j'aie une place qui me rapporte au moins le revenu de ce capital. C'est peu de chose, ajouta-t-il avec son large sourire, et je l'aurai bientôt une fois que j'aurai passé ma licence. Mais il faut attendre, et cette place ne sera qu'un acheminement vers autre chose. Les années de travail et d'épreuve seront longues...

– J'attendrai, dit Antonine sans trouble.

Dournof la regarda d'un air ravi : ce regard sembla mettre sur elle une bénédiction, tant il était sérieux et tendre.

– Je vous aime, lui dit-il, je vous aime tant, que si vous aviez refusé, je crois que j'aurais renoncé à mon rêve.

– Que serez-vous ? demanda alors Antonine.

– Avocat !

Antonine le regarda avec un peu d'étonnement. À cette époque, l'organisation des tribunaux étant encore tout entière à l'état de projet, les avocats n'existaient guère que de nom. On ne comprenait sous cette désignation que les

avocats consultants, sorte d'hommes d'affaires généralement peu estimés.

Dournof lui expliqua alors les réformes projetées, et la place que pouvait prendre dans ce nouvel ordre de choses l'homme qui aurait le premier le talent, la force et le courage nécessaires pour s'imposer.

– Songez, dit-il en terminant, que jusqu'à présent tout est livré à l'arbitraire, que des milliers de gens spoliés crient justice sans rien obtenir ! Songez que la lumière va se faire dans ce chaos, et après le Tsar, qui sera le premier bienfaiteur, quel ne deviendra pas le rôle de celui qui aura obtenu pour les malheureux le droit et la justice.

– Êtes-vous ambitieux ? demanda Antonine avec la même simplicité.

Dournof rougit ; il plongea dans le fond de sa conscience et répondit ensuite.

– Non ; car si j'étais ambitieux, je voudrais travailler seul, et je ne puis vivre sans vous.

– J'attendrai, répéta Antonine. Dès à présent je

vous appartiens.

Il ne lui dit pas merci, ces deux âmes fortes s'étaient comprises sans phrases. Il serra fortement la main qu'il tenait, puis la laissa retomber.

– Il faut n'en parler à personne, n'est-ce pas ? demanda la jeune fille en reprenant le chemin du logis.

– C'est à vous de le décider, répondit Dournof. Si vous pensez que votre famille m'accueille favorablement...

Antonine ne pût s'empêcher de rire ; la nullité de son père et la frivolité bienveillante de sa mère lui inspiraient cette sorte d'affection qu'on éprouve pour des êtres irresponsables et dénués de bon sens.

– Ils ne vous accueilleront pas favorablement, dit-elle ; attendons.

– Comme vous voudrez, répondit le jeune homme.

Ils atteignirent la maison sans échanger d'autres paroles.

De ce jour, madame Karzof n'eut plus à s'inquiéter de la santé de sa fille : Antonine avait repris sa gaieté sérieuse et les couleurs de ses joues roses. Seulement elle quitta peu à peu les ouvrages à l'aiguille de pur agrément pour les travaux plus solides. Elle voulut apprendre à tailler, à coudre, à repriser.

– Mon Dieu, quelle fille originale ! disaient ses jeunes compagnes ; quel plaisir peux-tu trouver à ourler des torchons ?

Antonine plaisantait la première de ces travaux peu élégants, mais elle tint ferme, et devint très habile. L'hiver rassembla souvent les jeunes gens : on dansait prodigieusement à cette époque en Russie. Tout était prétexte à sauterie, et même sans prétexte beaucoup de familles avaient un jour fixe où la jeunesse se réunissait et dansait dès sept heures du soir.

La plus brillante de ces maisons était celle de madame Frakine ; comment celle-ci s'y prenait-elle pour procurer tant de plaisir à tant de monde avec des revenus d'une exiguité invraisemblable et constatée ? C'est un problème que jamais

personne n'a pu résoudre. Peut-être la bonne dame se privait-elle à la lettre de manger pour parvenir à payer le loyer d'un appartement très vaste et très commode ; peut-être vendait-elle en cachette ses derniers bijoux de famille pour subvenir aux dépenses d'éclairage de ce salon toujours plein le samedi ; toujours est-il que nulle part on ne dansait d'aussi bonne grâce et nulle part aussi, l'heure venue, on ne soupaît d'aussi bon appétit.

Le souper se composait de jolies tranches de pain noir et blanc artistiquement coupées et alternées sur des assiettes de faïence anglaise ; d'un peu de beurre apporté de la campagne une fois par mois et soigneusement conservé à la glacière ; de quelques harengs marinés, entourés de persil et d'oignons hachés, et d'une immense salade de pommes de terre et de betteraves. Un peu de fromage enjolivait ce menu frugal, digne d'un cénobite.

Mais le tout était si bien servi, il y avait sur la table tant de couteaux et de fourchettes, tant de carafes reluisantes dans lesquelles, en guise de

vin, pétillait du *kvass* de fabrication domestique ; tout cela était offert de si bon cœur, que la belle jeunesse, plus affamée de plaisir que de friandises, se déclarait enchantée de tout et recommençait à danser après souper, d'aussi bon cœur qu'avant.

Vers deux heures du matin, madame Frakine apparaissait dans le salon avec un grand balai, – ce qu'elle appelait son balai de cérémonie ; c'était, disait-elle, pour chasser les danseurs. On l'entourait alors en lui demandant grâce pour un quart d'heure, pour une contredanse. Elle refusait, agitant son formidable balai ; alors un enragé se mettait au piano, et jouait une valse ; madame Frakine et son balai, entraînés dans le mouvement par les jeunes gens intrépides, faisaient le tour du salon, puis riant, essoufflée, le bonnet de travers sur ses cheveux blancs, elle se laissait tomber sur un canapé. C'était le signal du départ, on s'approchait, on l'embrassait, on la cajolait et l'on partait pour recommencer le samedi suivant.

Pourquoi la bonne dame sans mari, sans

enfants, dépensait-elle ainsi le plus clair de son maigre revenu pour amuser des gens qui ne lui étaient rien ? Elle l'expliquait d'un mot, et nul n'y pouvait rien répondre.

– Cela m'amuse, disait-elle. Il y a des gens qui prisent du tabac, d'autres qui font brûler des cierges, d'autres qui mettent tout leur argent chez le médecin et l'apothicaire ; moi, j'amuse la jeunesse, et elle me le rend bien !

C'est là que, pendant tout l'hiver qui avait suivi leur étrange conversation, Dournof et Antonine s'étaient vus librement. Madame Karzof envoyait sa fille avec sa vieille bonne chez sa voisine ; le vieux domestique venait la chercher vers minuit, et attendait en compagnie des autres, à moitié endormis sur les banquettes de l'antichambre, que la joyeuse compagnie fût rassasiée de rires et de danses. Depuis cinq ou six ans que madame Frakine recevait ainsi une cinquantaine de jeunes gens des deux sexes, plusieurs mariages s'étaient décidés et conclus dans cette heureuse atmosphère ; bien des fantaisies passagères étaient écloses aussi dans

les têtes folles, et avaient sombré avant d'arriver au port de l'hyménée, mais jamais il n'en était rien résulté de fâcheux ; cette jeunesse étourdie était animée de sentiments purs et honnêtes : toutes les jeunes filles se respectaient elles-mêmes, et tous les jeunes gens respectaient les honnêtes femmes.

L'été revint, Jean Karzof ramena son camarade d'études à la campagne, et les fiancés reprirent leurs promenades à la maison d'école. Madame Karzof s'apercevait si peu de leur bonne intelligence, elle mettait tant de bonne grâce à les envoyer ensemble faire quelque course ou quelque excursion, que plus d'une fois l'idée leur vint qu'elle savait leurs projets et n'y était pas contraire.

Antonine surtout en était si bien persuadée, que Dournof eut quelque peine à la dissuader d'en parler franchement à sa mère.

– Laissez-la faire, lui dit-il : si elle nous est favorable, elle ne nous dira rien ; si vous vous trompez, elle pourrait nous séparer, au moins en attendant le jour où je viendrai vous réclamer ; et

alors que ferions-nous ?

L'idée d'une séparation même temporaire, dans de telles conditions, était devenue trop pénible pour qu'Antonine ne cédât pas à ce raisonnement.

Les jeunes gens se trouvaient heureux d'habiter le même lieu, de se voir quotidiennement, de travailler séparés au but qui devait les réunir ; ce bonheur était modeste, aussi ne se sentaient-ils pas en état d'en perdre la moindre parcelle. Antonine garda le silence.

Une épreuve bien pénible les attendait. Le père de Dournof mourut pendant le second hiver, et le jeune homme fut obligé de partir pour mettre ordre à ses affaires.

La séparation, qui devait durer un mois au plus, se prolongea pendant cinq mois : Dournof dut établir sa mère et deux sœurs plus âgées, non mariées, dans une résidence plus modeste que l'appartement où son père logeait de son vivant. L'État loge volontiers ses fonctionnaires en Russie, et il les loge largement. Madame Dournof et surtout ses filles poussèrent des soupirs bien

douloureux en voyant une petite maison de bois remplacer les vastes chambres, – nues, il est vrai, mais hautes et spacieuses, – où elles avaient vécu jusqu'alors.

Antonine et son fiancé avaient résolu de ne s'écrire qu'à la dernière extrémité, en cas de danger ou de besoin pressant ; mais, la séparation se prolongeant, il fallut recourir à la correspondance, et la jeune fille se décida à mettre sa vieille bonne dans la confiance de son secret.

Personne ne savait plus le nom de la bonne, on l'appelait du nom générique *Niania*. Née dans la maison de la mère de madame Karzof, elle avait trente-sept ans lors du mariage de celle-ci ; la jeune mariée l'avait reçue en cadeau de sa mère, comme un des meubles, et non le moins précieux, de son trousseau. La Niania avait vu naître les nombreux enfants de sa maîtresse, elle les avait tous soignés, et peu après couchés dans le cercueil à l'exception de Jean et d'Antonine, seuls restés vivants. Elle adorait ces deux êtres, comme elle adorait Dieu ; et s'il lui eût fallu

choisir entre son salut éternel et la vie de l'un des deux, elle se fût damnée sans hésitation.

Mais c'était à Antonine qu'elle s'était plus particulièrement vouée ; c'était une petite fille, et par conséquent les soins devaient être plus minutieux et plus absorbants, et puis Antonine était restée à la maison, tandis que Jean faisait ses études au gymnase et ne rentrait qu'à quatre heures.

Depuis la naissance d'Antonine, c'est la Niania qui l'avait conduite à la promenade, habillée, levée, couchée ; en un mot, elle marchait derrière Antonine comme son ombre dans l'intérieur de la maison. Ce qu'elle avait fait chasser de femmes de chambre, ce qu'elle avait lassé de gouvernantes qui avaient pris le parti de s'en aller, puisqu'on ne pouvait pas la faire renvoyer, ce qu'elle avait mis de querelles, de luttes et d'inimitiés dans la maison ferait un gros volume.

Tout être, quel qu'il fût, qui dérangeait ou ennuyait Antonine devenait bon à mettre au rebut, et il n'était pas de moyen qui ne semblât

convenable à la Niania, pourvu qu'il arrivât au résultat désiré.

Les professeurs et institutrices finissaient par lâcher pied, et Antonine en vint de la sorte à se former un caractère très résolu. Si elle ne devint pas despote, c'est qu'elle avait un sens inné du juste et de l'injuste qui la préserva. Mais pour tout le reste, elle se fit une loi de sa propre volonté.

Cette fermeté la sauva du caprice, défaut ordinaire de ses compatriotes, qui, sans cesse adulés, ne trouvent point de limites à leur fantaisie, n'ont plus de règle pour leur existence. Si Antonine devint fort entêtée, au moins ne le fut-elle qu'à bon escient.

Si persuadée qu'elle fût de la tendresse aveugle de sa Niania, elle tremblait intérieurement le jour où elle lui fit l'aveu de son amour pour Dournof. La vieille servante l'écoutait, les mains pendantes, comme il convient en présence des maîtres, la tête baissée, l'air respectueux.

– Eh bien, quoi ? dit-elle, lorsque Antonine eut

cessé de parler, tu aimes ce jeune homme ? Pourquoi pas, si c'est un homme de bien ?

– Mais ma mère ne voudra peut-être pas ! fit Antonine, surprise de ne pas rencontrer d'autre résistance.

– Si tu l'aimes, ça ne fait rien, ta mère ne voudra pas faire de peine à son enfant chéri. Seulement, ma belle petite, sois bien sage, ne laisse pas approcher ton amoureux...

Antonine jeta un regard si sévère à Niania que celle-ci perdit toute envie de la morigéner.

– C'est bon, c'est bon, reprit-elle. Pourvu que tu te maries à celui que ton cœur a choisi, c'est tout ce qu'il faut. Ta mère, que Dieu conserve, n'était pas si contente quand elle a épousé ton père... elle a bien pleuré !...

– Tu te le rappelles ? fit vivement Antonine.

– Certes ! elle en aimait un autre, un joli officier avec des petites moustaches, qui venait à la maison...

– Eh bien ?

– Eh bien, que veux-tu que je te dise ! elle

s'est consolée... ton père est un brave homme, pour cela, il n'y a rien à dire, et ta mère a été toujours choyée comme la prunelle de ses yeux. Elle a toujours fait ce qu'elle a voulu.

Antonine garda au fond de son cœur l'espérance que sa mère, empêchée dans sa jeunesse d'épouser l'homme qu'elle aimait, serait compatissante à sa situation ; cependant elle se contenta d'espérer en silence. Niania fut chargée de mettre à la poste et de retirer la correspondance des deux fiancés, et elle s'en acquitta avec beaucoup de zèle et d'adresse.

Le matin du jour où Antonine se montrait si impatiente, elle avait reçu un mot de Dournof lui annonçant son retour pour le jour même. Aussi les heures lui paraissaient-elles longues.

II

La sonnette retentit dans l'antichambre ; la Niania courut ouvrir, et, par la porte restée entrouverte, Antonine entendit ces paroles :

– Vous voilà revenu, Féodor Ivanitch, notre faucon, notre aigle blanc ! Que Dieu vous donne une bonne santé ! La demoiselle mourait d'impatience !

– Est-elle à la maison ? répondit la voix grave de Dournof.

– Oui, oui, elle est à la maison, elle vous attend seule dans le salon.

Dournof fit rapidement les quelques pas qui le séparaient de la porte, l'ouvrit toute grande, et resta sur le seuil. Antonine debout, immobile, tournant le dos à une fenêtre, éclairée par une lumière luisante qui mettait une raie d'or sur chaque contour, l'attendait, en effet, sans oser

faire un pas vers lui. Jusque-là elle n'avait touché que sa main. Comment contenir l'impulsion irrésistible qui la jetait dans les bras de son fiancé ?

Elle n'eut pas le temps de réfléchir, elle sentit soudain deux bras l'étreindre avec tant de force qu'ils lui firent mal ; sa tête se trouva sur la poitrine de Dournof, et ses cheveux furent couverts de baisers. La vieille bonne referma la porte du salon et sortit en murmurant une bénédiction sur eux.

– Ma lumière, ma vie ! disait Dournof à voix basse, en serrant contre lui la tête d'Antonine qu'il caressait d'une main presque paternelle dans sa douceur, que j'ai souffert sans toi !

Il l'écarta un peu pour la mieux regarder et ne dit rien, mais son sourire témoigna combien elle lui était chère.

– Comment avez-vous passé ce long temps d'absence ? dit-il ensuite en la conduisant vers un fauteuil où elle s'assit, pendant qu'il prenait une chaise en face d'elle.

– Je n’en sais rien, répondit Antonine ; c’était comme une longue nuit. J’ai beaucoup travaillé.

– À quoi ?

– À nos travaux d’école ; j’ai préparé des leçons pour les enfants du village ; ce n’est pas facile d’expliquer même les choses les plus simples à ces intelligences peu développées. J’ai eu bien de la peine à rendre claires quelques notions... Mais nous en reparlerons. Et vous, qu’avez-vous fait ?

Dournof passa la main sur son front pour en chasser les soucis.

– J’ai eu des paperasses, donné des signatures, lutté contre la mauvaise foi des uns et l’obséquiosité des autres... j’ai arraché à grand-peine à toutes ces mains rapaces les bribes de mon patrimoine, j’ai installé ma mère et mes sœurs dans une demeure passable, et me voici... mais, Antonine, écoutez-moi bien : je ne veux plus vous quitter !

Elle le regarda, et ses yeux dirent clairement qu’elle non plus ne voulait plus le quitter.

– Je vais demander votre main à vos parents, je ne suis pas riche, bien loin de là, mais j’ai réalisé de quoi vivre très pauvrement pendant cinq ans : d’ici là, j’aurai acquis une position digne de vous, j’en suis sûr.

Il s’était levé ; sa forte poitrine dilatée par la joie et l’espoir respirait aisément, ses yeux brillaient, son teint coloré par la vie exubérante, ses cheveux bouclés capricieusement par la nature, et qu’il rejetait à tout moment en arrière de son front large et pur, disaient hautement que cet homme possédait une âme vigoureuse, énergique, indomptable.

– Craignez-vous la misère ? dit-il à Antonine.

Elle répondit d’un signe de tête avec un sourire plein d’orgueil et de confiance.

– Et vos parents opposeront-ils une résistance sérieuse ?

– Probablement, répondit-elle.

– Alors ?...

– Rien ne nous désunira, dit Antonine à voix basse, en inclinant la tête.

– On voudra nous faire attendre...

– Nous attendrons.

Dournof se rassit et poussa un soupir.

Antonine parlait d'attendre ; en effet, pour elle, attendre n'était pas si dur ; elle vivait dans la maison paternelle, où régnait l'aisance ; elle travaillait suivant ses goûts, entourée d'objets de son choix... la vie lui était facile... Mais pour lui. Dournof, c'était une autre existence.

Il regarda à terre, et dans son cerveau fatigué du voyage et de bien des tristes pensées, il vit apparaître l'image de sa vie solitaire.

C'était une chambre triste, où rien ne parlait de la présence d'une femme aimée ; les meubles, – des meubles de garni, c'est tout dire, – n'avaient rien d'agréable au regard ni au toucher. Pas de souvenirs sur ces murailles tapissées d'un papier banal, à peine peut-être la photographie d'Antonine. Le repas solitaire, le lever solitaire, la solitude partout, et dans le travail surtout... le travail qui aurait été si doux auprès d'elle ! Combien la présence d'Antonine n'eut-elle pas

embelli ce triste intérieur ! D'ailleurs, toute pensée d'intérêt mise de côté, la petite fortune de la jeune fille aurait apporté le bien-être dans leur union. Ce n'était plus la chambre louée au mois qu'ils eussent habitée ensemble, mais un petit intérieur modeste où la main de l'épouse met partout son empreinte délicate et sacrée.

Antonine ne se doutait guère de cette différence de vie ; elle n'en connaissait que la poésie. La pauvreté des paysans de son village lui était cependant familière, et elle en adoucissait les chagrins par tous les moyens en son pouvoir. Mais la pauvreté d'un homme de son monde devait être, et était, en effet, une chose bien différente ; celle-ci lui paraissait tout ensoleillée par l'étude, les joies de l'intelligence, et par leur amour mutuel.

Dournof poussa un second soupir et releva la tête ; Antonine le regardait tristement.

– Que faire ? dit-il en s'efforçant de sourire ; nous attendrons. Mais si vos parents persistent à refuser ?

– Ce ne sont pas des loups, dit Antonine avec

une gaieté feinte. Ils m'aiment et finiront par consentir. Et puis, qui sait ? ils consentiront peut-être tout de suite !

Dournof ne le croyait pas, et il n'eut pas besoin de le dire. D'ailleurs, entre ces deux êtres graves et fiers, les mensonges, même ceux qu'ils auraient pu se faire par charité, pour s'épargner mutuellement un souci, étaient inconnus. Leur amour était cimenté d'une estime sans bornes, et c'est là ce qui le rendait si fort.

– Antonine, dit le jeune homme après un silence, je regrette de vous avoir attachée à moi ; j'aurais dû comprendre que je n'avais pas le droit de parler tant que je n'aurais pas un nid à vous offrir... mais j'étais trop jeune pour savoir...

– Je ne le regrette pas, moi ! fit Antonine en lui tendant la main.

Il la prit et la serra, mais sans la porter à ses lèvres. Se sentant sûrs l'un de l'autre et craignant de s'amollir, ils évitaient les caresses.

Une voiture s'arrêta sous les fenêtres et s'éloigna après avoir déposé ses hôtes.

– C’est ma mère, dit Antonine ; elle a fait des visites avec mon père aujourd’hui. Voulez-vous leur parler ?

Dournof étendit les bras, et la tête d’Antonine s’appuya un moment sur son épaule.

– Quoi qu’il arrive, pour toujours ? dit-il.

– Pour toujours ! répondit fermement Antonine.

On sonna. La Niania accourut dans le salon, afin de prévenir les jeunes gens, mais ceux-ci ne craignaient pas les surprises.

M. et madame Karzof entrèrent l’instant d’après dans le salon et témoignèrent leur satisfaction en revoyant le jeune homme après sa longue absence.

Madame Karzof était une femme de quarante-cinq ans, plutôt petite, rondelette, active, intelligente et bornée à la fois, comme beaucoup de femmes russes de sa classe ; intelligente pour ce qui était de son ressort, pour tout ce qui l’entourait et se mêlait à sa vie, absolument bornée dès qu’il s’agissait de sortir du particulier

pour passer au général. Elle était bonne et tracassière, généreuse et parfois rapace, capable de se priver de tout pour soulager une infortune, et également capable de laisser mourir de faim devant sa porte un pauvre à la pauvreté duquel elle ne croirait pas, – quitte ensuite à le faire enterrer à ses frais et à déplorer son erreur, – mais incapable de se corriger grâce à cette leçon.

Madame Karzof aimait sa fille et la persécutait sans cesse ; Antonine aimait le bleu, sa mère lui faisait porter du rose, sous prétexte que le rose va à toutes les jeunes filles. La mode venait-elle des coiffures plates, elle obligeait Antonine à lisser ses cheveux avec soin, sans s'inquiéter de l'air de son visage, auquel cette coiffure ne convenait pas ; de même que l'année suivante, elle faisait créper sans pitié ses cheveux, longs d'un mètre, que personne ne pouvait plus décréper ensuite et qu'il fallait couper, – le tout parce que quelque brave dame de ses amies lui avait dit que c'était la mode, et qu'on ne pouvait se coiffer autrement pour aller au bal.

Antonine détestait le monde guindé et

malveillant des employés de classe moyenne où la conduisait sa mère ; en revanche, elle aimait la liberté de bon ton qui régnait chez madame Frakine. Madame Karzof eût désiré le contraire ; mais si elle la contraignait souvent à aller au bal, elle ne lui défendait jamais de se rendre aux samedis de la bonne dame. Seulement, s'ennuyant elle même près de celle-ci, trop simple et trop franche d'ailleurs pour elle, elle y envoyait Antonine avec sa bonne. La jeune fille était loin de s'en plaindre. Elle y trouvait Dournof l'année précédente, mais le deuil de celui-ci et son absence l'en avaient écarté cet hiver, au grand regret de toute la jeunesse, car Dournof, avec sa manière de voir sérieuse en toute chose, était à ses heures le plus joyeux boute-en-train de la bande.

C'est ainsi que madame Karzof avait accoutumé sa fille à ne pas faire grand cas de ses décisions ; bien qu'Antonine n'eût jamais cessé de donner à sa mère les témoignages extérieurs du respect, celle-ci se sentait gênée par le jugement de sa fille ; elle le lui avait dit plus d'une fois, non sans aigreur ; Antonine avait

toujours répondu avec douceur et politesse, mais une fermeté inébranlable se cachait sous sa déférence apparente, et madame Karzof, qui le sentait, revenait de ses escarmouches plus décidée que jamais à rendre sa fille heureuse malgré elle, à l'amuser malgré elle, à l'habiller au rebours de ses désirs, le tout pour son bien.

M. Karzof était un brave homme, c'est tout ce qu'on peut en dire, attendu que jamais oreille humaine n'avait ouï porter d'autre jugement sur son compte. Il remplissait mécaniquement ses devoirs à son ministère, visitait ses supérieurs, touchait ses appointements, n'était jamais malade, mangeait, sortait, dormait à ses heures régulières, qu'il n'aimait pas à voir déranger, et s'en remettait pour toute chose au jugement supérieur de sa femme, en quoi il donnait la plus grande preuve de sagesse qui fût en son pouvoir.

– Eh bien, Féodor Ivanitch, dit madame Karzof en ôtant son chapeau, une fois qu'elle se fut installée sur le canapé ; – elle aimait le confort en toutes choses – qu'allez-vous faire à présent ? Entrer au service dans un ministère quelconque,

n'est-ce pas ?

– Non, chère madame, je ne pense pas.

– Que voulez-vous donc faire ? dit M. Karzof d'un air ébahi. La pensée qu'un homme pouvait ne pas entrer dans un ministère le bouleversait.

– Je voudrais me préparer encore pendant un an ou deux à embrasser une carrière encore peu fréquentée...

– Quelle idée ! fit le digne homme. Faites donc comme tout le monde !

– Peut-on savoir quelle est cette carrière peu fréquentée ? demanda madame Karzof en souriant.

– Mon Dieu, à présent, je ne tiens pas à en faire un mystère. Vous savez que l'année prochaine on va ouvrir le Tribunal des référés ?

– Oui, oui, fit Karzof en haussant les épaules, on vous jugera votre affaire, tout de suite, sans enquête... quelle stupidité !

– Le temps nous prouvera si, en effet, c'est une stupidité, monsieur, fit Dournof, considérablement plus parlementaire qu'il ne

l'eût été en d'autres circonstances ; en attendant, cette institution qui n'a d'équivalent ni en Angleterre, ni en France, – pour l'Allemagne, je ne sais pas...

– Moi non plus, interrompit Karzof d'un air digne.

– ... Cette institution, qui permettra aux gens pressés de terminer leurs différends sans attendre les vingt ou trente années que prend actuellement un procès, – va fonctionner avant un an.

– Oui, fit Karzof en se tournant vers sa femme ; tu sais, ils ont bâti dans la Litéinaïa un palais superbe, avec une sculpture sur la porte, le jugement de Salomon. Quelle pitié ! Ça ne servira pas dix fois !

– Eh bien, Féodor Ivanitch, reprit madame Karzof, quel rapport y a-t-il entre le jugement de Salomon et votre refus d'entrer au service ?

– C'est qu'il faudra des jurisconsultes libres pour examiner rapidement les dossiers, conseiller les clients, et, plus tard, il va falloir des avocats pour plaider les causes devant les tribunaux

criminels et autres.

– Des avocats ? de ceux qui tripotent les affaires du tiers et du quart, en grappillant des deux côtés ? fit madame Karzof d'un air dégoûté.

– Non, chère madame, ceux dont vous parlez étaient les anciens avocats ; ceux dont je vous parle seront les nouveaux.

– On les payera pour parler ? demanda Karzof.

– Précisément.

– Et vous voulez en être un ?

– C'est vous qui l'avez dit.

Les époux s'entre-regardèrent avec une sorte de commisération railleuse pour l'infortuné qui devait avoir, suivant l'expression vulgaire, un coup de marteau.

– On gagne de l'argent, là-dedans ? demanda M. Karzof d'un air de supériorité.

– On en gagnera certainement beaucoup.

– Eh bien, quand vous en aurez reçu, vous viendrez nous le faire voir, par curiosité ! conclut le bonhomme en riant et en se tournant vers sa

femme, qui se mit à rire avec lui.

Tout ceci était bien peu encourageant. Antonine, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis l'arrivée de ses parents, leva les yeux sur Dournof pour voir comment il le prenait : il lui répondit par un sourire de bonne humeur et un clair regard plein de courage et de tendresse.

– Qui vivra verra ! dit-il aux époux Karzof. En attendant, seriez-vous incapables de donner votre fille en mariage à un homme décidé à se faire une fortune brillante et rapide, mais qui pour le moment posséderait peu de chose, outre sa bonne volonté ?

– Seigneur Dieu ! s'écria madame Karzof, que contez-vous là ! Donner Nina à un homme sans fortune, c'est cela qui serait de la folie ?

Antonine se tourna vers sa mère.

– Même si votre fille l'aimait ? dit-elle doucement.

– J'espère bien que, grâce au ciel, je t'ai assez bien élevée pour que tu n'aies pas de semblables fantaisies, répliqua la mère avec une aigreur qui

ne promettait rien de bon ; et elle jeta à Dournof un regard mécontent.

Celui-ci vit qu'il fallait parler. Il se leva.

– Monsieur et madame, dit-il, j'aime votre fille depuis deux ans ; j'ai lieu de croire que je ne lui suis pas indifférent, et je vous certifie qu'avec moi elle ne serait pas malheureuse. Voulez-vous bien me la donner pour femme, avec votre bénédiction ?

– Après ce que vous venez dire ! s'écria madame Karzof ; mais, mon ami, ce serait tout bonnement de la démence.

– De la folie ! rectifia M. Karzof.

– J'avoue, reprit Dournof, que j'ai eu tort de plaisanter tout à l'heure, mais je suis certain d'un avenir brillant, et j'aurais plus de courage si Antonine m'aidait à l'atteindre en marchant auprès de moi dans la vie.

– Entrez dans un ministère, et nous verrons, dit la mère.

– Dans un ministère, jeune homme, ajouta le père, c'est là seulement qu'on parvient aux

honneurs et à la fortune.

Il toucha de la main la croix de Sainte-Anne qu'il portait au cou à un large ruban, pour indiquer les honneurs, et promena un regard satisfait autour de son salon, pour faire allusion à la fortune. Dournof réprima un sourire de dédain.

– Si Antonine veut que j'entre dans un ministère, dit-il, je suis prêt à lui obéir. Dites, le voulez-vous ?

Il s'adressait à elle avec tant d'amertume, que, sur le point de dire oui, elle eut peur de lui déplaire. Elle savait bien qu'il l'avait aimée pour sa patience, sa persévérance, son énergie morale, et qu'en se laissant aller à une faiblesse, elle déchoirait à ses yeux. Le cœur navré, elle se fit un visage tranquille, leva sur lui des yeux résolus et dit :

– Non.

– Tu as perdu l'esprit ! s'écrièrent alors les deux Karzof, et ils commencèrent une scène qui dura deux heures et demie. – Entrez dans un ministère ! Tel était leur premier et dernier

argument.

– Mais, objectait Dournof, si je me consacre au service de l'État, je ne pourrai pas m'occuper des questions de droit où mon avenir est engagé ! Ce n'est pas pour gratter du papier dans un bureau que j'ai passé ma licence et travaillé huit ans !

– Vous pourrez mener les deux choses de front, proféra M. Karzof comme dernière concession ; je connais – dans mon bureau même, je puis le dire, – un jeune homme très intelligent ; il fait des vaudevilles pour le théâtre russe, c'est-à-dire, il arrange des vaudevilles français pour la scène russe, et il réussit très bien. Outre cela, il a été décoré, et l'année dernière il a obtenu une gratification.

– Pour le service de l'État ou celui du vaudeville ? demanda Dournof, dont le côté gamin reparaissait de temps en temps dans les circonstances les plus graves.

– Je... je... je ne sais pas, ce n'est pas notre affaire, répondit Karzof, un moment décontenancé.

– Vous servez au ministère de la justice, fit Dournof. Eh bien, croyez-vous que votre jeune homme décoré s’occupe consciencieusement des affaires du ministère lorsqu’il a une pièce en répétition ? Ne quitte-t-il pas le bureau avant l’heure, n’y vient-il pas en retard ? Souffririez-vous cela d’un homme qui ne fait pas de vaudevilles ?... Non, monsieur Karzof, celui qui veut servir l’État, et conséquemment son pays, doit s’adonner de toutes ses forces à un seul but, celui qu’il a choisi. J’ai choisi une autre voie que le ministère : je vais être aussi plus utile à mon pays que si je restais à faire l’œuvre d’un scribe pendant de longues années... Je ne veux pas voler l’État en me faisant payer pour un service mal fait... et je ne veux pas briser ma carrière en consacrant loyalement mes forces à un service pour lequel je n’ai ni goût ni aptitudes.

Il avait parlé avec tant de chaleur, tant de flamme dans les yeux, que les Karzof restèrent interdits.

– C’est très bien, très bien ! dit M. Karzof ; vous pensez noblement, jeune homme.

– Alors vous m'accordez Antonine ? s'écria Dournof avec élan.

– Jamais de la vie, tant que vous ne penserez pas autrement, riposta madame Karzof. Vos pensées sont extrêmement nobles, comme votre manière d'agir, mais on n'est heureux qu'avec de la fortune. Ma mère m'a marié à M. Karzof que je n'aimais pas, – elle jeta un regard affectueux au vieillard étonné ; – j'aurais préféré un petit blanc-bec qui m'avait tourné la tête ; eh bien ! je me suis toujours félicitée d'avoir eu une mère si sage et si prudente, car avec mon mari je n'ai jamais manqué de rien, Dieu merci, tandis qu'avec l'autre... je serais morte de faim.

– Vous me défendez alors d'espérer pour le présent ?... demanda Dournof lassé de tourner dans le même cercle depuis si longtemps.

– Entrez au ministère ! Dès que vous aurez une place seulement de 1500 roubles, nous vous donnerons Antonine, et cela parce que vous êtes un bon garçon, que nous vous connaissons depuis longtemps et que vous êtes l'ami de notre Jean ; car nous n'avions jamais pensé à un gendre de si

peu de fortune. Antonine pouvait prétendre à un colonel pour le moins, sinon un général civil !

– Quand j’aurai 1500 roubles de revenu, me la donnerez-vous ? insista Dournof, prêt à se retirer.

– Seulement si vous êtes dans un ministère, car, voyez-vous, Féodor Ivanitch, les administrations particulières vivent et meurent, les consultations et tout votre micmac ont des hauts et des bas ; il n’y a que le service de l’État qui est éternel !

– Comme la bêtise humaine ! pensa Dournof. Eh bien, soit, dit-il tout haut ; vous savez que je suis un homme sérieux, vous ne me fermerez pas la porte, n’est-ce pas ?

– Pourquoi donc... commença Karzof. Sa femme l’interrompit. Depuis un moment elle étudiait sa fille et reconnaissait avec joie que son extérieur ne trahissait aucun des signes auxquels on reconnaît une jeune fille « amoureuse », comme on dit là-bas. Ni larmes, ni pâmoison, ni exclamations de tendresse ; les joues d’Antonine n’avaient même guère pâli ; il est vrai que son teint mat et peu coloré variait peu même dans ses

grandes émotions ; mais madame Karzof, qui avait beaucoup gémi dans son temps, était incapable de deviner la tempête qui bouillonnait sous cette apparente indifférence.

– Pourquoi pas ? dit-elle ; notre Jean dit que vous êtes pour lui un ami inestimable, l’ami de notre fils sera toujours le bienvenu chez nous. Quant à Nina, cette idée lui sortira de la tête, si elle y est entrée ; c’est une fille d’esprit ; elle sait que nous l’aimons, et elle n’a jamais été entêtée.

Ici madame Karzof mentait sciemment, car elle appelait Antonine entêtée au moins une fois par jour, mais elle jugeait inutile de l’apprendre à un étranger, – et surtout à un homme qui pouvait, le cas échéant, devenir son gendre.

Antonine allait répondre, un signe de Dournof lui fit garder le silence. Aussi longtemps qu’on leur permettrait de se voir, la vie serait supportable. Le jeune homme salua donc les vieillards, en leur serrant la main comme de coutume ; il tendit aussi la main à Antonine, et leur étreinte valait un serment, puis il sortit, en disant : Au revoir.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria sévèrement M. Karzof. Comment as-tu pu permettre à cet hurluberlu...

– Laisse-moi l'affaire entre les mains, mon bon ami, dit aussitôt sa femme : j'en parlerai avec Nina, et cela vaudra mieux. Une mère, vois-tu, sait mieux causer avec les jeunes filles, et le père avec les garçons ; c'est dans l'ordre naturel, institué par Dieu et les lois.

Sur cette belle phrase, M. Karzof murmura un majestueux : C'est très bien, et s'en fut revêtir sa robe de chambre, après laquelle il soupirait depuis longtemps.

Madame Karzof emmena sa fille dans sa chambre, et là, pendant qu'elle aussi déposait son harnais de cérémonie, non sans force soupirs, elle interrogea Antonine, sur tous les points. Quand ? Où ? Comment avait commencé cet amour ? Qu'avait dit Dournof ? Avait-il toujours été respectueux ?

– Il ne m'a jamais baisé la main, répondit froidement Antonine.

– C’est que, vois-tu, mon enfant, la réserve virginale des jeunes demoiselles... La bonne dame parla sur la réserve virginale pendant une demi-heure, sans édifier beaucoup Antonine. Quand le sermon fut fini, madame Karzof ajouta :

– Tout ça, ce sont des bêtises ; une jeune fille n’a que faire d’épouser un homme sans fortune, un philanthrope, – ce mot pour la digne femme désignait une espèce de novateurs fort dangereuse ; on épouse un homme posé, un général, avec une « étoile » et de la fortune, et l’on est heureux ; au moins est-on sûre que les enfants ne mourront pas de faim.

Madame Karzof parlait dans le désert. Sa sagesse bourgeoise était lettre morte pour Antonine ; celle-ci aimait, ce qui aurait suffi pour la rendre sourde à ces conseils ; mais, de plus, elle avait entendu tant de fois répéter ces maximes qui faisaient partie d’une sorte de catéchisme à l’usage des mères de famille de la classe moyenne, qu’elle en était écœurée d’avance. Rien d’auguste, d’élevé, ne sortait jamais de ces lèvres pourtant respectées.

Antonine en souffrait, car elle eut voulu vénérer sa mère, elle ne pouvait que l'aimer.

La jeune fille reçut donc silencieusement sa douche de bons avis et d'admonestations prudentes, puis elle baisa la main qui la lui administrait et s'en fut dans sa chambre, pour être seule et se remettre de tant d'émotions ; mais la solitude lui fit peu de bien ; car, au bout de toutes les épreuves que l'avenir pouvait lui réserver, elle ne voyait briller aucun rayon d'espérance.

III

La soirée de madame Frakine était dans tout son éclat ; dans le grand salon aux murs tapissés de papier blanc uni, une quinzaine de bougies éclairaient les quadrilles animés ; une vingtaine de jeunes gens, une douzaine environ de jeunes filles, semblaient avoir oublié qu'il est des lendemains aux soirées de danse. D'ailleurs à cet âge, on ignore la courbature, ou, si elle se fait sentir, on en rit, et l'on recommence pour la faire passer. Un vieux domestique entra, portant un plateau couvert de verres et de tasse de thé.

– Emporte ça, pas de thé ! s'écria un des danseurs ; ça empêche de danser, ça prend du temps, et puis on a trop chaud après.

– Mais vous aurez soif ! fit dans la salle à manger la voix de madame Frakine attablée avec deux ou trois autres mamans devant un samovar gigantesque.

– Nous boirons du kvass ! répond une jeune fille.

– Et puis vous nous donnerez à souper, n'est-ce pas ? cria de loin une autre voix masculine.

– Oui, mes enfants, comme à l'ordinaire.

– Il y aura du fromage ?

– Et des harengs ?

– Oui, et du veau froid ! conclut triomphalement madame Frakine.

À l'annonce de ce festin délicieux, les cabrioles recommencèrent de plus belle dans le salon voisin, et la bonne dame expliqua aux mamans étonnées de ce luxe inaccoutumé, que le matin, même, ayant reçu un quartier de veau de sa petite terre, elle l'avait fait rôtir immédiatement, afin de régaler sa belle jeunesse, comme elle disait.

– Et précisément, acheva-t-elle en voyant entrer Dournof, voici l'enfant prodigue qui vient manger son veau traditionnel.

– Ah ! il y a du veau ? dit Dournof avec cette bonne humeur qui ne l'abandonnait guère ;

qu'elle aubaine ! Vous avez donc fait un héritage ?

– Mauvais sujet ! fit madame Frakine, ne va-t-il pas me reprocher ma pauvreté ! D'où sortez-vous comme ça sans crier gare ?

– J'arrive du gouvernement de T...

– Quand ?

– Ce matin.

– Ah ! fit Madame Frakine en dirigeant ses yeux vers la porte. Antonine, qui tenait le piano au moment de l'entrée de Dournof, venait de céder sa place à une autre martyre du devoir social, et paraissait sur le seuil.

– Repartirez-vous ? demanda la vieille dame au jeune homme qui venait de s'asseoir dans un vieux canapé vermoulu, tout près d'elle.

– Non.

Antonine s'approchait, et, sans témoigner de timidité ni d'embarras, elle s'assit auprès de Dournof. Les dames causaient entre elles en prenant le thé, le jeune homme se pencha vers sa vieille amie.

– Savez-vous qu'on me l'a refusée tantôt ? dit-il à demi-voix.

– Hein ? fit madame Frakine ébahie.

– On me l'a refusée parce que je n'ai pas voulu entrer dans un ministère.

– Hein ? fit une seconde fois la bonne âme, plus stupéfaite que jamais. Dournof ne put s'empêcher de rire.

– C'est comme je vous le dis ; mais cela n'empêche pas les sentiments, n'est-ce pas, Antonine ?

Sa position de prétendant évincé lui donnait une assurance nouvelle ; il n'avait plus à craindre de se trahir, et éprouvait une certaine joie à s'avouer amoureux de la jeune fille.

– Eh bien ! qu'allez-vous faire, mes pauvres enfants ? dit madame Frakine en les regardant avec une bonté compatissante.

– Nous attendrons ! fit gaiement Dournof. Personne ne les observait ; il prit tranquillement la main d'Antonine et la garda dans la sienne sous le regard bienveillant et attristé de la vieille

dame. Nous nous aimons assez pour attendre.

– Longtemps ?

– Dieu seul le sait ! répondit Dournof en rejetant ses cheveux bouclés en arrière. Allons valser, ajouta-t-il en se levant.

Il avait quitté la main d'Antonine ; mais, sur le seuil de la porte, il lui passa un bras autour de la taille et fendit la foule des cavaliers restés sans dames, qui regardaient danser les autres.

– Tu dances déjà ? lui jeta un camarade peu charitable, faisant allusion à son deuil encore récent.

– *Vita nuova*, mon cher, lui jeta Dournof pardessus l'épaule ; j'étais chenille, je me fais papillon, et d'ailleurs on prend son bonheur où on le trouve.

Sur cette réponse passablement énigmatique, il se mit à valser comme si la vie n'avait eu pour lui d'autre but que de tourner en mesure autour d'un salon.

Quand l'heure fut venue de rentrer, Jean Karzof, qui était arrivé fort tard, après l'opéra

italien qu'il aimait passionnément, sortit avec sa sœur et un groupe de jeunes gens, qui tous demeuraient à peu de distance les uns des autres. Dournof les accompagnait, et bientôt, profitant de l'extase où la musique avait plongé son ami, qu'un camarade avait entraîné dans une discussion acharnée, il se rapprocha d'Antonine. La nuit était belle, la maison des Karzof tout proche ; on allait à pied ; les fiancés causèrent quelques moments ensemble.

– Il faut bien que je m'accoutume à ma nouvelle situation, dit Dournof ; je suis à peu près comme un colonel sans régiment, un curé sans cure ; je suis un fiancé sans fiancée...

Antonine tourna vivement la tête de son côté. Sous le capuchon qui recouvrait sa tête, il lut un reproche dans l'éclair de ses yeux.

– Je suis sans fiancée aux yeux des autres. Je puis avouer hautement que je vous aime, mais puis-je dire que vous m'aimez ?

Elle hésita un moment, puis répondit franchement :

– Vous pouvez le dire, puisque c’est vrai.

Dournof la regarda, et se sentit fier d’elle.

– Je vois, continua la jeune fille, que le meilleur est de nous fier à l’amitié et à l’honneur de ceux qui nous entourent ; si nous semblons nous méfier d’eux, quelque parole maligne reviendra à mes parents. Si nous ne cachons rien, – je suis certaine que tous feront de leur mieux pour nous protéger.

– Vous avez raison, s’écria Dournof, frappé de la logique juvénile de ce raisonnement audacieux. Commençons tout de suite. Amis ! dit-il d’une voix forte.

Les cinq jeunes gens qui marchaient à côté de Jean s’arrêtèrent autour de lui.

– Toi, le premier, dit Dournof, tu sais que j’aime ta sœur et qu’on me la refuse ; tu es chagriné de ce refus, et jusqu’ici nous avons vécu en frères...

– Et cela continuera jusqu’à la fin de nos deux vies, interrompit Jean.

– Ta sœur ne veut pas se soumettre à l’arrêt de

ses parents...

– Elle a raison, fit Jean en prenant le bras de sa sœur sous le sien.

– Eh bien, à vous tous, mes amis, qui seriez heureux de trouver du secours dans une position semblable, je déclare qu'Antonine et moi nous continuons à nous considérer comme fiancés, en attendant le jour où un changement dans ma fortune me permettra de la réclamer. Nous vous communiquons cette nouvelle, parce qu'il nous semble plus digne de l'amitié et de l'honneur d'agir franchement avec vous. Allez-vous nous protéger contre la calomnie, et nous prévenir des dangers qui pourraient nous menacer à notre insu ?

– Nous jurons, dit une voix toute jeune et vibrante d'émotion contenue, de défendre la jeunesse et l'amour contre l'opiniâtreté intéressée de la vieillesse.

– Nous le jurons ! répétèrent les autres.

Ils étaient alors sur un des innombrables ponts qui coupent les canaux de Pétersbourg ; la ville

dormait ; à peine, de loin en loin, entendait-on le roulement d'une voiture attardée ; leurs voix retentirent fraîches et jeunes.

– Hourra ! crièrent-ils gaiement, en se remettant en marche.

– Vous allez vous faire coffrer pour tapage nocturne, dit Jean, mais je vous remercie tout de même.

– Je vous remercie, dit Antonine de sa voix douce, en tendant la main à chacun de ses défenseurs.

À partir de ce moment, si quelqu'un d'entre eux avait été charmé par sa beauté ou sa grâce, il étouffa ce sentiment pour jamais : Antonine était sacrée pour eux puisqu'elle appartenait à Dournof. Désormais, elle eut autour d'elle une sorte de bataillon sacré pour la défendre, et elle fut, en effet, défendue contre les propos malveillants par la présence de ces cinq hommes qui lui furent également dévoués et dont elle ne distinguait particulièrement aucun.

Pendant que la jeunesse complotait contre eux,

M. et madame Karzof, la tête sur l'oreiller, attendaient le retour de leurs enfants, en projetant aussi des desseins machiavéliques, à la clarté adoucie de la lampe qui brûlait devant les images saintes.

– Vois-tu mon bon ami, disait madame Karzof en regardant d'un air rêveur sa robe de chambre pendue à un clou au fond de la chambre ; – c'était d'ordinaire sur cet objet que se portaient ses regards quand elle réfléchissait ; – vois-tu, j'ai bien observé Antonine pendant que Dournof parlait ; elle n'est pas amoureuse de lui. Ce n'est pas ainsi qu'une fille amoureuse reçoit la notification d'un refus.

– Mais, fit observer M. Karzof, avec plus de raison qu'on ne l'aurait pu supposer, peut-être bien sa manière à elle d'être amoureuse n'est-elle pas pareille à celle des autres ?

– Laisse donc ! Toutes les jeunes filles sont semblables ! Te rappelles-tu la petite Véra lorsqu'on ne voulait pas la marier au fils du prêtre de l'église de Kazan ? A-t-elle assez pleuré, crié, refusé de manger et tout ce qui

s'ensuit ! C'était un tel vacarme chez eux que sa mère venait faire son somme ici pendant la journée ; chez elle, son démon de fille ne la laissait pas dormir... Eh bien, ça ne l'a pas empêcher d'épouser un chef de bureau aux Apanages six mois après ; – Voilà ce que j'appelle une demoiselle amoureuse ! Mais Antonine... oh ! non !

– Tant mieux ! proféra Karzof, cela fait honneur à son bon sens, et à l'éducation que vous lui avez donnée.

– Eh bien, vois-tu, monsieur Karzof, de peur que notre fille ne s'amourache de quelque godelureau, je crois qu'il faudrait la marier sans retard. Elle a dix-neuf ans, il n'est que temps.

– Je veux bien, dit M. Karzof. Mais à qui ?

– Ah ! voilà ! fit la mère en réfléchissant plus profondément que jamais, et en magnétisant de son regard la robe de chambre indifférente. C'est à toi de chercher ; dans tes bureaux, tu dois avoir quelqu'un... il ne manque pas de célibataires dans les ministères...

– Oui, répliqua Karzof, mais ils n’ont pas de fortune.

– Les jeunes ! mais les vieux ?

– Est-ce que tu marierais Antonine à un vieux ? fit M. Karzof d’un air éminemment dubitatif.

– Combien as-tu de plus que moi ? rétorqua victorieusement son épouse, en se tournant vers lui.

– Dix-huit ans, je crois... répondit le brave homme.

– Eh bien ! est-ce que je t’ai rendu malheureux ?

– Non, certes, oh ! non ! s’écria Karzof ; – mais ce n’est pas la même chose, ajouta-t-il aussitôt avec justesse.

– Nous étions, il est vrai, des époux assortis, répondit madame Karzof. Mon Dieu, si je pouvais trouver pour Antonine un homme dans ton genre, que je serais heureuse !

Là-dessus, les époux se mirent à chercher en commun parmi les messieurs de leur

connaissance ceux qui pouvaient prétendre à la main d'Antonine. Si les oreilles ne tintèrent pas cette nuit à trente célibataires aussi peu occupés d'Antonine que l'enfant qui vient de naître, c'est que probablement ils dormaient sur ces mêmes oreilles.

Le résultat de cet examen fut que, la semaine suivante, on donnerait un bal, où les célibataires, triés soigneusement sur le volet, seraient offerts à l'admiration de leur fille.

Au moment où les époux, fiers de cette résolution, se préparaient à s'endormir pour tout de bon, ils entendirent un léger bruit de pas qui leur annonçait la rentrée de leurs enfants. Un petit rire échappé à Antonine qui disait bonsoir à son frère acheva de confirmer madame Karzof dans sa sécurité.

– Tu vois bien qu'elle ne pense pas à Dournof, conclut-elle, puisque tu l'entends rire. Et la bonne dame s'endormit sur un lit de roses.

Sa fille était rentrée dans sa chambre, cependant, et au lieu de se déshabiller, assise sur un petit canapé, la tête inclinée sur la poitrine,

elle réfléchissait tristement.

– Eh bien, ma beauté, lui dit la Niania, qui l’attendait, si tard qu’elle dût rentrer, et qui ne se couchait jamais sans avoir fait sur elle le signe de la croix, pour écarter les mauvais rêves, – tu ne te déshabilles pas ? Est-ce que tu n’as pas sommeil ?

Antonine tressaillit.

– Pardon, Niania, dit-elle, je te fais attendre, – tu dois être fatiguée.

Elle se leva aussitôt et se livra aux soins de sa fidèle servante. Celle-ci peigna avec soin les beaux cheveux, si longs et si lourds qu’ils inclinaient légèrement sous leur fardeau la tête de la jeune fille ; elle était fière de ses cheveux bruns, si doux et si souples ; elle les tressait patiemment tous les jours deux fois, pour éviter qu’ils ne perdissent leur lustre, et ne permettait à aucune main étrangère de toucher aux nattes de « son enfant ». Lorsque madame Karzof, mue du beau zèle dont nous avons parlé, se mit en tête de faire venir un coiffeur, elle eut à livrer une vraie bataille à la Niania, et si elle obtint les honneurs

du combat, c'est uniquement parce qu'elle la renvoya à la cuisine en lui fermant la porte sur le nez.

– Eh bien, mignonne, dit doucement la vieille servante, tes parents n'ont pas accepté ton bien-aimé ? Ils ont refusé de lui donner notre colombe ?

– Oui, soupira Antonine.

– Et toi, qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis que je l'épouserai, lui ou personne.

La Niania garda le silence, et hocha par deux fois sa vieille tête grise.

– C'est qu'ils veulent te marier, reprit-elle au bout d'un moment.

– À qui ? dit Antonine en levant brusquement la tête.

– Je ne sais pas ; on te cherche un promis. On va donner un bal pour toi, et l'on s'occupera de te marier le plus vite possible.

– Quelle idée ! Où as-tu pris cela ?

– J'ai écouté à la porte, pendant que tu étais

chez madame Frakine. Et lui, que dit-il, ton ami ?

– Il dit comme moi.

– Que Dieu étende sa main sur vous, soupira la Niania, car je prévois que votre vie ne sera pas tranquille !...

Antonine s'étendit sur son lit ; sa bonne ramena les couvertures sur elle, attisa la lampe des images, et se retira en faisant des signes de croix dans l'air de tous côtés pour chasser l'esprit malin.

Mais l'esprit malin était resté au cœur de la jeune fille. Une colère sourde travaillait en elle et montait toujours, menaçant de submerger sa raison. Si on l'avait laissée en paix, maîtresse d'attendre que Dournof eût conquis une position, elle aurait été une fille douce et soumise, patiente malgré son chagrin, et respectueuse toujours... Mais on voulait disposer d'elle sans son consentement... on traitait son amour comme un enfantillage, on se jouait de l'homme qu'elle aimait... Sa colère devint si forte, qu'Antonine se leva, incapable de rester immobile plus longtemps. La fraîcheur de la chambre calma un

peu sa fièvre. Elle fit deux ou trois fois le tour de sa cellule virginale, et s'arrêtant devant les images, elle s'agenouilla pieusement.

– Sainte mère de Dieu ! dit-elle tout haut, en étendant la main vers l'image de la Vierge qui lui souriait placidement, son enfant dans les bras, je jure d'être à lui ou à personne. – Et s'il faut mourir pour tenir mon serment, je mourrai.

Elle se prosterna et resta longtemps en prières. Le froid et l'immobilité la glacèrent ; un frisson passa sur son corps. Elle se leva, rejetant ses tresses importunes, puis retourna à son lit et s'endormit.

IV

Les jours suivants, madame Karzof continua à étudier attentivement sa fille, mais celle-ci s'était fait un visage impénétrable ; Dournof vint voir Jean à plusieurs reprises, sans affectation ; il passa la meilleure partie du temps de sa visite dans la chambre du jeune homme, et ne fit qu'apparaître et disparaître dans le salon. Antonine l'accueillait comme par le passé, lui tendait la main, lui souriait, exactement comme s'il n'avait jamais été question de mariage entre eux ; les plus malintentionnés n'auraient pu rien trouver à critiquer dans cette conduite, si bien que madame Karzof, se disant que le danger était écarté de ce côté, s'adonna entièrement aux préliminaires de la fête projetée.

Pendant qu'elle faisait une tournée de visites préparatoires, elle recueillit nombre de compliments sur sa fille, et pas mal d'ouvertures

de la part des dames, aussi désireuses de placer un jeune célibataire que madame Karzof pouvait l'être de placer Antonine. Entre demandeurs et offrants, les choses finissent toujours par s'arranger. Cette grande comédie que donnent incessamment aux désintéressés les faiseurs de mariages a des hauts et des bas, comme toutes les représentations de ce monde ; il y a des moments où il se trouve sur le marché plus de célibataires que de jeunes filles ; d'autres, et c'est le cas le plus fréquent, où les demoiselles sont offertes en grande quantité, et les célibataires peu nombreux. Le grand talent, en telle occurrence, est de garder sa... comment dire cela sans blesser personne ?... il s'agit d'acheter, en tout cas, si l'on ne peut supposer qu'il s'agisse de vendre ! Le talent est donc de garder sa marchandise en magasin, aussi longtemps qu'elle n'est pas demandée sur la place. On a vu de très beaux mariages, ce qu'on appelle des mariages avantageux, se conclure en vingt-quatre heures, parce qu'un ambassadeur avait besoin d'une ambassadrice pour lui aider à représenter la république au Monomotapa ; on a vu aussi des célibataires immariables, et

abandonnés des marieuses les plus habiles, trouver femme sans coup férir ; c'est qu'ils avaient choisi le bon moment, – ce qui est en toute chose le premier point.

Lorsque madame Karzof se mit en campagne pour marier Antonine, il s'était fait une grande razzia de demoiselles à la Noël précédente, et ceux qui n'avaient pas pris leurs précautions d'avance étaient restés célibataires comme devant. La bonne dame reçut donc des compliments extraordinaires sur le mérite, la beauté, l'intelligence, etc., etc, de sa fille, et dans les six maisons qu'elle parcourut le premier jour de sa tournée, elle trouva quatre prétendants, – non pas que tous les quatre eussent témoigné un désir particulier d'épouser Antonine, mais il y avait quatre messieurs disposés à épouser une jolie femme avec une jolie dot, ou même une jolie dot, sans faire d'une jolie femme un complément indispensable.

Madame Karzof sourit, et rentra au logis triomphante et la tête haute.

– Puisqu'il en est ainsi, dit-elle à son mari au

premier moment de tête à tête, nous les inviterons tous, et nous serons très difficiles dans notre choix. Nous avons droit à la fleur du panier.

Le second jour fut plus favorable encore que le premier, car il se rencontra, parmi les victimes immolées à l'orgueil maternel de madame Karzof, quelqu'un qui avait vu – positivement vu Antonine, et qui la demandait personnellement ! oui ! personnellement ! Non pas une personne bien élevée avec un petit capital, mais mademoiselle Karzof elle-même, telle qu'elle était ! Madame Karzof gagna sur-le-champ un pouce en hauteur.

Le lecteur se tromperait, et nous serions bien malheureux de cette erreur, s'il se figurait qu'en Russie l'on traite ces questions directement. Ce serait de la première grossièreté ; tout au plus cela se passe-t-il chez les marchands ; dans la classe intelligente et civilisée des employés demi-supérieurs, les choses vont tout autrement. Madame Karzof abordait ainsi ses bonnes amies :

– Bonjour, chère Anastasie Pétrouna ! Mon Dieu, qu'il s'est écoulé de temps depuis que j'ai

eu le plaisir de vous voir !

– Il y a au moins six semaines ! j’aurais dû aller vous rendre visite, mais...

– Du tout ! c’est moi qui vous devais une visite.

– Vous croyez ! tant mieux, cela me rassure ; mais nous ne comptons pas les visites, n’est-ce pas, entre nous ! Eh bien, quoi de neuf en ce monde ?

– Mais pas grand-chose ; les Morof ont marié leur fils, vous savez...

– Oui, oui, c’est de l’histoire ancienne. Et votre jolie Antonine, quand la mariez-vous ?

– Oh ! nous ne sommes pas pressés, Dieu merci ! Nous n’en sommes pas embarrassés... une enfant si douce, si aimante ! telle que vous la voyez, elle ne m’a pas donné une heure de chagrin dans toute sa vie. Je ne crois pas lui avoir jamais adressé un mot de reproche !

– Que vous êtes heureuse, ma bonne amie ! Je n’ai pas eu tant de bonheur avec mes filles ; elles sont toutes mariées, à présent, je puis le dire, elles

m'ont donné beaucoup de mal pour leur éducation. Mais dans le temps je parlais comme vous.

Les deux mères se mettent à rire de concert, mais il y en a une qui rit jaune.

– Nous voulons donner un bal la semaine prochaine, reprend madame Karzof d'un air un peu pincé ; connaîtriez-vous quelques gentils garçons, des messieurs bien élevés, qui voudraient danser chez nous ?

– Chez vous ? Je crois bien, vous trouverez toujours bien autant de cavaliers que vous en pourrez désirer ! une maison où l'on s'amuse tant ! Je vous amènerai M. X., M. Y., M. Z., etc ; mais si vous ne voulez pas marier Antonine cette année, je ne vous amènerai pas M. Titolof.

– Et pourquoi, ma chère amie ?

– Parce qu'il est amoureux fou de votre charmante fille. Il l'a vue au dernier bal de l'assemblée de la noblesse, et il a cherché toute la soirée quelqu'un pour se faire présenter... Malheureusement je n'étais pas là, et s'il a trouvé

nombre de jeunes gens pour lui parler de vous et de votre famille, il n'en a pas rencontré d'assez sérieux pour qu'il le prit comme chaperon.

– Eh ! quelle idée ! on se fait présenter tout de même. Quel homme timide que votre M. Titolof ! Quel âge a-t-il ?

– Environ trente-cinq ans, je crois ; il a déjà le grade de général civil et la croix de Sainte-Anne.

– Comme mon mari, s'écria ici madame Karzof ; si jeune ! a-t-il de la fortune ?

– Il n'est pas millionnaire, mais il doit avoir trois mille roubles environ de revenu, ce qui avec les appointements de sa place lui fait à peu près six mille roubles...

– Ce n'est pas à dédaigner, dit madame Karzof d'un air sérieux ; mon Dieu, que de prétendants ! Nous n'en manquerons pas, à coup sûr ; depuis huit jours, on m'en a proposé plus d'une douzaine.

C'est ainsi que se font les mariages, pas tous, heureusement, à la plus grande gloire des mères de famille. On a cru remarquer que celles qui ont

le plus mal marié leurs propres enfants sont les plus acharnées à conclure des unions pour les autres, mais on n'a pu s'assurer si c'est l'esprit de vengeance qui les anime, ou quelque autre sentiment.

V

Le résultat de tant de courses et de visites, sans compter deux journées entières employées à s'assurer un « tapeur » et des domestiques de renfort à veiller au souper, aux glaces, au thé, à la toilette d'Antonine, fut une violente courbature qui prit madame Karzof une heure avant le dîner, le jour de son bal.

Il était trop tard pour reculer, cependant ; la malheureuse mère, victime de son devoir, endossa en gémissant une robe de soie lilas, trop étroite, parce qu'elle la mettait rarement, et se tint de son mieux à l'entrée du salon pour recevoir ses visiteurs.

Il vint beaucoup de demoiselles, amenées par leurs mamans, et plus encore de jeunes gens : ceux-ci arrivaient tout seuls ; une demi-douzaine de prétendants « sérieux » et une autre demi-douzaine de prétendants moins sérieux se

groupèrent autour d'Antonine.

Celle-ci avait eu pour premier soin d'ôter les bijoux dont sa mère l'avait chargée, ce qui lui avait attiré un coup d'œil flamboyant, mais sans effet : très calme, pâle comme de coutume, vêtue de blanc, elle recevait les hommages de ces inconnus avec une indifférence parfaite. L'escadron sacré se tenait à peu de distance, sous la conduite de Jean Karzof, que cette petite guerre amusait beaucoup.

On commença à danser ; au moment où un des prétendants sérieux, homme d'une quarantaine d'années, chauve, un peu poussif, mais qui portait majestueusement des lunettes d'or sur son nez camus, s'inclinait devant Antonine pour la première valse, Jean la lui enleva sous ses besicles, et l'entraîna rapidement à l'autre bout du salon.

– Oh ! Jean ! s'écria madame Karzof. Quel polisson !

Cette exclamation, qui n'était pourtant pas de cérémonie, n'arriva pas aux oreilles du jeune homme. Très affairé en apparence, il manœuvrait

pour faire passer sa sœur au moment voulu au bras de Dournof, sans la reconduire à sa place.

Le stratagème réussit parfaitement, et l'escadron sacré comprit aussitôt la manœuvre. Après deux tours de valse, Dournof déposa Antonine sur une chaise, non loin de sa mère ; mais au moment où les besicles se dirigeaient de ce côté, un des séides d'Antonine l'enlevait pour la repasser à un autre, et ainsi de suite jusqu'au moment où la valse fut terminée.

En Russie, on ne danse pas toute une danse, sauf le quadrille, avec la même dame ; ce serait une haute inconvenance. On se permet tout au plus deux ou trois tours de salon s'il est très vaste, après quoi l'on ramène la dame à sa place, où elle a la faculté d'accepter ou de refuser ensuite tel cavalier qui lui convient. Cette mode, à coup sûr moins fatigante que la mode française, permet à tout le monde de danser à peu près avec tout le monde durant la même soirée, et devait fournir à Antonine de nombreux moyens d'esquiver les protégés de sa mère.

– Écoute, lui dit sévèrement cette dernière, au

moment où, occupée de ses devoirs de maîtresse de maison, la jeune fille s'affairait à appareiller les quadrilles ; ne danse pas avec ces petits jeunes gens, les amis de ton frère ; tu peux les voir tous les jours ; tu vois bien qu'il vient des gens convenables, sérieux, – c'est avec ceux-là qu'il faut danser, entends-tu ?

Antonine fit un signe de tête, et s'esquiva. Lorsque les premières mesures de la contredanse retentirent, sa mère vit avec horreur qu'elle dansait avec un des « petits jeunes gens » ! Elle lui adressa de loin une verte semonce, qui fut perdue, comme le reste.

– Pourquoi m'as-tu désobéi ? dit madame Karzof en rejoignant sa fille dans la salle à manger, dès que la musique eut cessé.

– Mais, maman, ce n'est pas ma faute si Matvéief m'a invitée avant les autres ! Je ne pouvais pas me douter que le gros monsieur m'inviterait.

– Le gros monsieur ? répéta la mère effarée.

– Eh oui ! le gros monsieur à lunettes. À son

âge, est-ce qu'on danse ?

Après avoir enfoncé ce poignard dans le cœur de sa mère, Antonine s'envola comme un papillon.

Dix heures avaient sonné, et le phénix des prétendants, le général de trente-cinq ans, décoré de Sainte-Anne, n'était pas encore arrivé. Madame Karzof jetait des regards inquiets, tantôt sur sa fille, qui continuait à danser de préférence avec les « petits jeunes gens », tantôt sur la porte qui s'ouvrait souvent, mais pour laisser passer des visages connus. Enfin, sa bonne amie parut, vêtue d'une superbe robe de soie bleue, d'un bleu à faire rougir le ciel de juin, entraînant dans le remous des plis de sa jupe le général Titolof, qui avait beaucoup de peine à se dépêtrer.

– Oh ! oh ! dit à demi-voix Dournof, placé derrière Antonine à ce moment, c'est sérieux, cette fois !

Le général Titolof avait, en effet, trente-cinq ans environ, c'est-à-dire trente-sept ans et onze mois ; c'était un homme de belle prestance qui portait en avant un beau torse bombé, recouvert

pour la circonstance d'un linge éblouissant et d'un gilet plus éblouissant encore. Le reste du corps, orné de drap fin, suivait ce torse magnifique ; la tête qui surmontait le tout n'était pas indigne de cet ensemble ; de beaux yeux gris, des sourcils noirs, une fine moustache noire, une virgule noire, des cheveux noirs très fins et frisés au fer, et surtout, oh ! si admirablement pommadés ! Des gants paille, un chapeau gibus avec des initiales surmontées d'une couronne... Tout cela était parfait, si parfait, que Karzof enfonça ses doigts dans les côtés de Dournof qui sursauta.

– Comment peux-tu te comparer à cet oiseau-là ? lui dit-il ; mais tu n'es pas seulement digne de serrer la boucle de son gilet.

– Je la serrerais peut-être un tantinet trop fort, répondit Dournof d'un air méditatif en contemplant la beauté incontestable du général Titolof.

– Je veux aller voir s'il miaule ou s'il aboie, dit Jean ; il est impossible que cette tête-là parle d'une voix humaine, comme toi et moi.

Titolof, suivant toujours la robe de soie bleue, était arrivé auprès de madame Karzof.

– Le général Titolof, mon ami, et celui de mon mari, dit la robe bleue en le présentant.

Les talons de Titolof se rapprochèrent ; il inclina la tête avec un geste mécanique irréprochable, et la releva aussi gracieusement, puis se pencha sur la main potelée de madame Karzof, qu’il porta à ses lèvres.

– Enchantés, enchantés, murmura la bonne dame, en se retournant aussi vite que sa courbature le lui permettait.

– Je vais vous faire faire connaissance avec notre famille... Mon mari... Le mari salua. Mon fils, Jean...

Jean Karzof venait, bien mal à propos, de demander une polka au teneur aveugle, et le salon retentissait des accords mélodieux des « folichons ». Jean s’inclina devant le monsieur, qui lui serra la main à l’anglaise.

– Et ma fille Antonine, où est-elle, Jean ?

– Là-bas, maman, répondit respectueusement

le jeune homme.

Antonine était là-bas, en effet, qui dansait la polka avec un « petit jeune homme » ; au moment où sa mère lui lançait un regard irrité, elle l'aperçut qui quittait le petit jeune homme pour repartir aussitôt avec les besicles, et la colère de son regard se changea en une approbation qui devint du regret en retombant sur le général Titolof.

– Je vous la ferai voir tout à l'heure, général ; passez donc par ici.

– Trop heureux, dit le général d'une voix suave.

Jean s'enfuit en pouffant de rire vers ses amis.

– Il ne miaule pas, dit-il, il bêle !

Antonine revint pourtant vers sa mère, car il fallait bien finir par là, et la présentation eut lieu.

– J'ai désiré me rapprocher de vous, mademoiselle, dit le général de sa voix melliflue ; l'impression que vous avez faite sur moi est ineffaçable.

Antonine s'inclina légèrement comme pour

dire : « En voilà assez ! » Mais Titolof reprit :

– Je serais heureux que votre jolie bouche ajoutât une autorisation à celle que j’ai déjà reçue de madame votre mère...

Antonine regarda sa mère... hélas ! l’autorisation n’était que trop écrite dans le sourire qui éclairait le visage de madame Karzof.

– Réponds donc, Nina ! dit celle-ci. Elle est si timide ! ajouta-t-elle en s’adressant au général.

– Je ne sais quelle est l’autorisation que ma mère vous a accordée, monsieur, dit Antonine, rougissant de sa propre audace.

– Celle de vous présenter mes hommages respectueux...

– Antonine ! cria un peu trop haut Jean Karzof, on a besoin de toi ici...

La jeune fille fit un petit salut qui pouvait passer à la rigueur pour un acquiescement, et disparut en murmurant :

– Veuillez m’excuser.

– Ces jeunes filles ! dit sa mère en souriant,

elles sont si farouches quand elles ont été bien élevées ! et je puis me vanter que rien n'a terni l'âme de mon Antonine. Elle ne sait pas seulement ce qu'on veut d'elle...

Le général Titolof et madame Karzof se retirèrent dans la propre chambre à coucher de la vertueuse dame, convertie en boudoir pour la circonstance, et eurent là une de ces conversations matrimoniales qui se terminent généralement par ces mots :

– C'est Dieu qui vous a envoyé sur mon chemin !

Toutes les belles-mères débutent ainsi, et tous les gendres commencent par là.

Titolof dansa plusieurs fois avec Antonine ; son inexorable mère la retint auprès d'elle par la jupe jusqu'à ce que le général fût venu s'incliner devant elle, le bras arrondi et la bouche en cœur. Mais au dernier moment, pendant le cotillon qui suivait le souper, selon l'usage de cette époque, Antonine trouva moyen de ne pas échanger vingt paroles avec son cavalier. Elle dansait avec lui, mais à chaque minute elle lui était ravie pour une

figure, de sorte que s'il se retira enchanté de lui-même, de sa conduite irréprochable et de ses manières exquises, la jeune fille eut la consolation, en le voyant partir, de penser qu'elle ne lui avait pas dit cinq phrases. Dournof emportait dans le gant de sa main gauche un petit billet au crayon contenant ces mots : « À vous ou à personne, je l'ai juré devant les images. »

VI

Quinze jours se passèrent ainsi : le mois de février tirait à sa fin, et les dernières fêtes du carnaval mettaient toute la ville en branle. Le général Titolof était venu d'abord tous les deux jours, puis tous les jours ; ensuite on l'avait invité à dîner, et quel dîner ! jamais la cuisinière n'avait passé de plus rude journée ! Cependant, Antonine avait gagné un point : elle avait maintenu son samedi chez madame Frakine ; le Titolof abhorré n'avait point été invité chez la vieille dame, et madame Karzof n'attachait pas assez d'importance aux réceptions de celle-ci pour avoir l'idée de l'y présenter elle-même.

Cette soirée de liberté, semblable à celles d'autrefois, si dissemblable de la vie contrainte et cérémonieuse que les visites du prétendant lui imposaient désormais, produisit une impression extraordinaire sur la jeune fille. À peine entrée,

en entendant le son familier du piano, au murmure de ces voix juvéniles dont plusieurs lui étaient chères, elle perdit contenance ; tout son grand courage l'abandonna en un instant, et elle fondit en larmes au milieu du salon.

Toute la jeunesse présente, – il n'y avait pas une seule maman – se pressa autour d'elle, les jeunes gens pour la soutenir, les jeunes filles pour l'interroger et lui offrir les caresses faciles et charmantes de leur âge.

– Qu'as-tu donc, Antonine ? on t'a fait du chagrin ? Peut-on te venir en aide ? Ces questions et dix autres se croisaient autour d'elle ; appuyée sur l'épaule d'une amie d'enfance, elle essayait vainement d'arrêter ses pleurs.

– Jean ! où est Jean ? demanda-t-on.

Jean était à l'opéra italien, comme toujours le samedi. Dournof, qui arrivait, domina tout le groupe de sa haute taille et s'avança jusqu'à Antonine.

– Je sais ce qu'elle a, moi. On veut la forcer à épouser un homme qu'elle déteste, dit-il à haute

voix, et passant un bras autour de la jeune fille, il la conduisit vers un canapé où il s'assit près d'elle.

– C'est vous qu'elle aime ! s'écria-t-on de toutes parts.

– Certainement, répondit fièrement Dournof : aussi elle n'épousera pas son général décoré.

– Non, non ! firent les jeunes gens tous en chœur.

– Allez, amusez-vous, dit Dournof avec l'autorité qu'il possédait sans conteste sur ce petit monde dont il était de fait le chef élu. Nous allons nous expliquer tranquillement.

Les quadrilles se formèrent, madame Frakine apporta le secours de sa bonté maternelle à la pauvre enfant, mais il n'y avait pas de remède possible à son mal. Madame Karzof était trop entichée d'un si beau mariage pour y renoncer ; son futur gendre l'avait prise par l'amour-propre : il avait perdu sa mère, et c'était sa belle-mère qui ferait les honneurs de chez lui, à côté de sa femme. Titolof avait de l'argenterie de famille

très belle ; il avait un bel appartement fort bien meublé, des tapis, des glaces partout... Madame Karzof avait été le voir et en était revenue enchantée.

– Mais alors, qu’espères-tu ? demanda à la jeune fille brisée sa protectrice impuissante.

– Je dirai non partout, non jusqu’à l’autel. Que puis-je faire de plus ?

Durant les huit jours qui suivirent, Antonine n’eut pas une minute à elle, excepté le soir. Pendant que sa Niania la coiffait pour la nuit, elle écrivait à Dournof de longues lettres, et relisait celle qu’elle recevait de lui tous les jours. La vieille servante, debout derrière elle, tâchait d’adoucir ses mouvements pour ne pas troubler l’enfant chérie. Elle regardait les doigts d’Antonine courir sur le papier, et ses larmes tomber sur la page écrite, et toute l’âme de la vieille femme se fondait de douleur à la pensée qu’elle ne pouvait rien pour elle.

Un soir, Antonine, lasse de se contenir, avait couché sa tête sur ses bras croisés au bord de sa table de toilette ; pendant que la Niania achevait

ses nattes soyeuses, pleurait à se fendre le cœur, elle sentit deux gouttes chaudes tomber sur son cou. Elle releva brusquement la tête et regarda la vieille bonne. Celle-ci s'était penchée sur elle, et deux ruisseaux de larmes coulaient sans relâche de ses yeux fatigués sur ses joues flétries.

– Ne pleure pas, Niania, dit Antonine, cela ne sert à rien !

– Ne pas pleurer, mon aigle blanc, quand je te vois perdre tes yeux chéris à pleurer toute la nuit ! Mais je voudrais devenir aveugle à force de pleurer, si cela pouvait te rendre la gaieté. Oui, je prendrais toutes tes larmes pour moi jusqu'à la fin de ma vie ; si le bon Dieu le voulait, je perdrais mon salut éternel si tu pouvais en être plus heureuse !

Antonine passa ses deux bras autour du cou de la pauvre servante.

– Tu es plus ma mère que ma vraie mère, dit-elle.

– Je crois bien ! s'écria la Niania ; sauf vous avoir mis au monde, votre mère n'a rien fait pour

vous. Qui a veillé vos maladies, soigné vos petits maux, pleuré et ri pendant toute votre enfance pour vous amuser ? qui est-ce qui vous soigne à présent et connaît vos peines ? Tu as raison, ma colombe, c'est moi qui suis ta vraie mère ! Aussi tu peux pleurer avec moi, et ta mère te défend les larmes, parce que ça gâte les yeux. Pleure, ma beauté ; nous pleurerons ensemble, et peut-être que le Seigneur se laissera toucher.

Le lendemain de ce jour était un samedi. Madame Karzof entra dès le matin dans la chambre de sa fille et surveilla attentivement l'opération de sa coiffure. Antonine s'était fait apporter la robe toute simple qu'elle mettait d'ordinaire ; sa mère la renvoya et choisit une robe claire de couleur indécise, particulièrement gaie et voyante ; elle plaça ensuite un ruban rose dans les cheveux de sa fille ; et, après l'avoir examinée de tous côtés, elle finit par l'embrasser avec plus de tendresse que de coutume, après quoi elle l'emmena dans sa chambre.

– Vois-tu, Antonine, lui dit-elle, quand elle l'eut fait asseoir à son côté, le devoir des jeunes

filles est de se soumettre à leurs parents qui savent mieux qu'elles ce qui leur convient ; tu as été une bonne fille, tu seras une bonne épouse et une bonne mère. L'heure est venue pour toi de quitter tes parents ; j'espère que tu leur seras reconnaissante jusqu'à la mort des soins qu'ils ont pris pour assurer ton bonheur. Le général Titolof va venir aujourd'hui pour te demander en mariage ; tu répondras comme il convient, et vous recevrez tous les deux la bénédiction des fiançailles.

Antonine se leva.

– Ma mère, dit-elle en se prosternant par trois fois, à l'ancienne mode, vous savez que j'aime Dournof. Ne me forcez pas à épouser un autre homme contre mon gré.

– C'est une plaisanterie, s'écria madame Karzof, tu ne l'aimes pas !

– Je l'aime, et je lui ai donné ma parole. Nous sommes contents d'attendre ainsi, ma mère, nous ne vous demandons qu'un peu de patience. N'ordonnez pas notre malheur, et nous vous bénirons tous deux.

Madame Karzof eut peur, intérieurement ; elle s'aperçut qu'elle avait traité trop légèrement l'amour des deux jeunes gens, et de plus elle acquit la certitude qu'elle ignorait tout le caractère de sa fille. Cette dernière découverte fut fatale à la première, car si elle avait été touchée de voir combien cet amour méprisé avait de profondes racines, elle fut extrêmement blessée de ce qu'elle nomma la sournoiserie d'Antonine. Elle oublia qu'elle aurait dû depuis longtemps inspirer à sa fille la confiance qui lui manquait aujourd'hui, et s'en prit à la méchante nature de son enfant.

– On n'aime pas un va-nu-pieds, dit-elle avec humeur. Comment ne t'es-tu pas aperçue qu'il ne t'aime que pour ta dot ? Si tu étais pauvre...

– Ma mère, interrompit Antonine, les yeux flamboyants de colère, n'insultez pas Dournof : il vaut mieux que moi. C'est vous qui voulez me donner un général parce qu'il est riche !

Madame Karzof se leva aussi, et les deux femmes se toisèrent un instant. Si madame Karzof ne donna point un soufflet à sa fille, c'est

parce qu'elle avait trouvé moyen de la blesser plus cruellement.

– Ton Dournof ne veut que notre argent, répéta-t-elle d'un ton méprisant : les gens de son espèce sont toujours après les filles de bonne maison.

– Ma mère, répéta Antonine, n'insultez pas un honnête homme, car je l'épouserai sans dot et malgré vous !

Madame Karzof, furieuse, éclata d'un rire aigu.

– Si tu l'épouses sans dot, il sait bien que tu hériteras un jour ou l'autre. Ce ferait le coup de notre mort, entends-tu ? de notre mort à tous les deux, car si tu l'épouses, je te maudis, toi, lui et vos enfants !

Antonine chancela ; ses forces l'abandonnaient, mais elle ne voulut pas donner à sa mère le plaisir de la voir vaincue ; elle se retint à une chaise et la regarda en face.

Le visage de madame Karzof exprimait autant de colère et presque de haine qu'on peut le

supposer. En ce moment, elle ne voyait pas en sa fille le fruit de ses entrailles, elle y voyait une ingrate qu'elle avait fait élever, qui lui devait tout, même l'existence, et qui osait lui tenir tête. La Niania avait raison. Celles qui ne font que donner le jour à leurs enfants sont moins mères que celles qui les élèvent ; ce sont les joies et les chagrins de la maternité qui la font vraiment puissante.

– Soit, ma mère, dit Antonine sans baisser les yeux, je n'épouserai pas Dournof sans votre bénédiction, puisque vous me menacez d'un châtement si cruel, mais je n'épouserai pas non plus Titolof.

– Tu l'épouseras à la fin du carême, ou je te maudis.

– Je ne l'épouserai pas, ma mère ; j'aimerais mieux mourir.

– On n'en meurt pas, dit madame Karzof en souriant amèrement ; j'ai répondu exactement la même chose à ma propre mère il y a trente-sept ans, quand il s'est agi d'épouser ton père.

– Toutes les âmes ne sont pas pareilles, dit lentement Antonine.

– Heureusement ! Car je crois que la tienne est l'œuvre du démon. En attendant, c'est ton Dournof qui t'inspire cette belle résistance ; j'ai été bien peu intelligente de ne pas le mettre à la porte le jour qu'il a fait cette ridicule demande. C'est à vous deux que vous avez comploté de me faire perdre patience ! Attends, je vais lui écrire qu'il ne se représente plus devant mes yeux.

Elle s'assit et écrivit à la hâte trois mots qu'elle envoya aussitôt chez Dournof. Puis une réflexion lui vint.

– Tu pourrais bien le voir chez madame Frakine, elle est si peu difficile sur le choix de ceux qu'elle reçoit ! mais tu n'iras plus sans moi, et de plus je vais lui faire savoir que, si elle tient à mon amitié, elle ait à tenir dehors ce coureur de fortunes.

Elle expédia aussi vite que le premier un second billet, et regarda ensuite sa fille, toujours debout devant elle :

– Va dans ta chambre, dit-elle, et tâche de réfléchir.

Titolof arriva dans l'après-midi ; une table avec les images avait été préparée. M. et madame Karzof l'attendaient dans le salon. Quand il fut venu, on envoya chercher Antonine, qui apparut pâle comme la cendre et défaillante, mais d'une apparence digne et fière.

En s'entendant demander officiellement sa main, elle eut envie d'adjurer cet homme, de lui dire qu'elle en aimait un autre et de lui demander grâce ; mais sa nature concentrée, ennemie de toute démonstration extérieure, la fit reculer devant cette scène qu'elle trouvait d'avance bête et théâtrale. Elle se promet de lui faire entendre raison à un moment où ils seraient seuls.

M. et madame Karzof répondirent pour leur fille qui n'ouvrit pas la bouche, bénirent les fiancés avec les images saintes, et une conversation s'établit entre les trois personnages, si peu intéressante et si lourde à porter, que le fiancé prétextait un devoir de service et se retira au bout d'un quart d'heure, après avoir baisé

respectueusement la main inerte d'Antonine. Dès qu'il eut quitté l'appartement, la jeune fille se retira dans sa chambre en refusant de dîner.

Pendant que M. et madame Karzof, assez penauds de ce résultat, prenaient en tête-à-tête un repas qui ne leur paraissait pas bon, la Niania, qui ne servait jamais à table, se glissa près d'Antonine. En la voyant, celle-ci, affaissée dans un fauteuil, tourna la tête de son côté et lui tendit la main.

– Ils t'ont forcée, mon ange du ciel ? dit la vieille femme en baisant la main de son enfant d'adoption.

– Oui, dit Antonine, mais je ne l'épouserai pas !

– Hélas ! ma chérie, soupira la Niania, contre la volonté du Tsar et celle des parents, il n'y a pas de recours !

– Niania, dit Antonine après un moment de silence, il faut que je voie Dournof.

– Eh bien, ma beauté, chez madame Frakine ce soir !

– Je n’irai pas chez madame Frakine, ma mère craint que je ne l’y voie. Niania, reprit Antonine en se redressant et en regardant sa vieille bonne, je veux voir Dournof aujourd’hui.

– Où, seigneur Dieu ? Comment ? s’écria la Niania en levant les bras au ciel.

– C’est mon affaire, dit Antonine en continuant à la regarder avec autorité. Va dire à ma mère que je désirerais aller aux vêpres ce soir.

– Aux vêpres ? c’est une bonne pensée, ma chérie ; la prière calmera ta pauvre petite âme affligée ; j’y vais tout de suite.

Au bout d’un instant, la Niania revint, apportant la permission demandée. L’heure des vêpres n’était pas bien éloignée. Antonine dépouilla son costume de fête ; elle arracha de sa tête avec colère le ruban rose que sa mère y avait mis, et frotta longtemps la place où les lèvres de Titolof avaient touché sa main. Puis elle attendit sa Niania.

Vers sept heures, celle-ci apparut, dûment encapuchonnée, portant la pelisse de sa jeune

maîtresse, qui s'en revêtit sans perdre de temps. Elles sortirent toutes deux et firent quelques pas ; mais au premier tournant, la Niania arrêta Antonine par la manche.

– Tu te trompes de chemin, ma chérie : l'église est par ici.

– Nous irons à l'église plus tard, dit Antonine. Suis-moi.

La Niania fit quelques pas ; elle était obligée de courir presque pour marcher de concert avec la jeune fille.

– Ma beauté, ma petite chérie, où vas-tu ? demanda-t-elle avec crainte.

– Tu as dit que tu donnerais ton salut éternel pour me sauver, répondit Antonine ; suis-moi sans rien demander de plus.

La Niania baissa la tête et ne souffla plus mot.

Antonine traversa deux ou trois rues populeuses, pénétra dans une ruelle sombre, et sans hésiter, – elle avait pris plaisir à passer tant de fois devant cette maison pendant son hiver solitaire ! – elle entra dans une maison simple et

propre ; elle monta un escalier de pierre, et au second elle sonna d'une main vigoureuse. La porte s'ouvrit, un rayon de lumière tomba sur le visage d'Antonine qui avait rejeté son capuchon.

– Antonine ! Dieu t'envoie ! sois bénie ! cria la voix de Dournof, et sans plus rien dire, il emporta la jeune fille dans ses bras.

La Niania referma soigneusement la porte et les suivit dans le salon.

VII

Le petit salon où Dournof avait entraîné sa fiancée était une pièce maussade, comme tous les garnis. Quelques plantes à feuillage vivace sur l'appui intérieur des fenêtres essayaient, mais en vain, de lui donner une apparence joyeuse. Un petit bureau, surchargé de papier ; un gros tas de livres et de dossiers sur le parquet, un verre de thé à moitié vide sur un coin de table : tel était l'appartement du jeune homme.

Mais en ce moment Dournof planait au-dessus des misères terrestres : Antonine serrée contre son cœur, il ne sentait plus ni l'injure, ni la colère ; il avait une foi absolue en celle qui venait si naïvement à lui comme à son consolateur.

Ils restèrent ainsi pendant une minute, sans songer à échanger une caresse ; la Niania, restée debout près de la porte, les regardait et pleurait silencieusement ; l'énergie avec laquelle cette

rencontre avait été cherchée, le transport qui l'accueillait, lui prouvait combien l'amour qui unissait les jeunes gens était sérieux et profond.

Enfin, Dournof relâcha son étreinte, et présenta une chaise à Antonine. Le divan était encombré de papiers comme tout le reste ; il en repoussa quelques-uns, se fit une petite place et s'assit en face de la jeune fille. La Niania resta debout ; depuis qu'elle savait se tenir sur ses jambes, elle ne s'était jamais assise en présence des maîtres.

– Je suis venue, dit Antonine d'une voix tremblante, parce que je voulais absolument vous parler ; ma mère vous a offensé, je viens vous en demander pardon.

Dournof fit un geste d'indifférence. Il se souciait bien peu des offenses des autres, aussi longtemps qu'il serait aimé d'Antonine !

– Nous ne pourrons plus nous voir, continua la jeune fille ; ma mère a déclaré que je ne sortirais plus sans elle ; j'ai dit ce soir que j'allais à vêpres... C'est bon pour une fois.

Elle se tut. L'idée de ne plus voir Dournof était si douloureuse, qu'elle lui faisait oublier l'autre danger, – le mariage qu'on voulait lui infliger.

– Mais d'où vient tout cela ? demanda le jeune homme.

– Titolof m'a demandée en mariage, dit-elle en levant les yeux sur lui.

– Eh bien ?

– Et ils m'ont accordée.

– C'est impossible ! s'écria Dournof en bondissant sur ses pieds. Ils n'ont pas fait cela !

– Ils l'ont fait.

– Et tu n'as pas résisté ?

– J'ai dit à ma mère que je mourrais plutôt que de l'épouser.

– Qu'a-t-elle dit ?

– Que toutes les jeunes filles parlent de même, et elle a passé outre.

Dournof se mit à marcher de long en large dans la pièce étroite, éclairée par une seule

bougie vacillante. Il avait croisé les bras et incliné sa tête sur sa poitrine, pour comprimer toutes les paroles amères qui bouillonnaient en lui, et qu'Antonine ne devait pas entendre. Il fit cinq ou six fois le tour du salon, puis s'arrêta devant la jeune fille.

– Antonine, dit-il, j'ai encore de l'argent ; partons tout de suite, ma mère te recevra bien, nous nous marierons là-bas. Veux tu ?

Il attendit, debout devant elle, les bras toujours croisés.

– Non, dit Antonine, en le regardant avec une expression déchirante. Elle a dit qu'elle me maudirait.

– Te maudire ? Et de quel droit ? De quel droit cette mère impie, qui prétend sacrifier son enfant à son orgueil, à son intérêt, maudirait-elle l'âme loyale qui ne veut pas se vendre ? Te maudire ? Mais Dieu ne l'écouterait pas !

Antonine se tordit les mains, et ne répondit pas.

– Alors, continua Dournof, tu vas épouser cet

homme ridicule ?

– Non, dit la jeune fille.

Il se remit à marcher, en parlant cette fois.

– Vois-tu, dit-il, je quitte dès aujourd’hui mes travaux, et je cherche une place dans un ministère...

Antonine se leva.

– Je ne le veux pas, dit-elle avec autorité.

– Pourquoi ?

– Ta carrière est ailleurs ; je ne t’épouserai pas si je te voyais faiblir. Quand on a une idée vraiment grande, on ne l’a quitte ni pour une fortune ni pour une femme. On souffre, et l’on meurt.

– Antonine, cria Dournof, en se prosternant à ses pieds, tu es plus qu’une sainte, tu es une martyre !

La jeune fille secoua tristement la tête, et passa la main dans les boucles épaisses de la chevelure de son ami, agenouillé devant elle.

– Je t’aime, dit-elle, et je veux que tu sois

grand.

– Alors, suis-moi ! reprit le jeune homme avec impétuosité. Je ne serai grand, si je dois jamais l’être, que par toi et pour toi ; sans toi, ma vie n’existe pas.

– Vous avez travaillé avant de me connaître et avant de m’aimer, dit-elle avec douceur. Le but que vous vouliez atteindre existe toujours.

Dournof se leva, et se tint devant elle humblement.

– Tu vaux mille fois mieux que moi, dit-il sur le ton de la prière, mais vois-tu, Antonine, avant de te connaître, je n’étais qu’un enfant. Je suis un homme à présent ; sais-tu ce qui m’a fait heureux ? C’est la pensée sérieuse que tu as mise dans ma vie. Du jour où tu as promis de m’épouser, je me suis senti charge d’âme ; j’ai pensé au foyer que je devais préparer pour te recevoir, aux difficultés de l’existence, où peut-être tu me demandais conseil ; j’ai repoussé alors comme indignes bien des pensées que peut-être sans toi j’eusse accueillies avec complaisance. Quand on est jeune, vois-tu, on se laisse tenter

facilement ; je ne te l'ai pas dit, parce que rien ne devait troubler ton repos, et d'ailleurs j'étais sûr de ta réponse ! Mais plusieurs fois on m'a proposé de l'argent pour arranger des affaires, des affaires que tu ne peux pas soupçonner. J'étais très pauvre dans ce moment-là ; une fois même, Antonine, c'était au moment de ta fête, je me creusais la tête pour trouver le moyen de t'offrir quelque bagatelle – j'ai failli succomber ; l'affaire était honorable en apparence, – mais la somme qu'on m'offrait était trop forte pour payer le simple accomplissement de mon devoir... J'ai eu méfiance, et j'ai refusé... Tu ne sauras jamais combien j'étais pauvre à ce moment-là, et combien j'ai été violemment tenté. Eh bien ! si j'ai eu le courage de refuser, ce n'est pas parce que mes principes, mon éducation et tout cela m'ont retenu... C'est parce que je t'aimais, et que si tu m'avais demandé où j'avais pris cet argent, je n'aurais pas osé te répondre toute la vérité. Tu es ma conscience, Antonine, mon honneur même ! Dis, puis-je vivre sans toi ?

Elle leva sur lui ses yeux noyés de larmes, mais de larmes d'orgueil et de joie.

– Ah ! dit-elle, tu me consoles de toutes mes peines !

Ils se regardèrent un moment, ravis, oubliant toute souffrance.

– Tu es un homme de bien, dit la voix tremblante d'émotion de la Niania, toujours debout près de la porte.

Ils tressaillirent ; ils se croyaient seuls. Cette voix les ramena sur la terre.

– Ah ! soupira Antonine, les hommes comme toi sont rares. – Ce sera ma joie éternelle d'avoir été aimée par toi. Mais, écoute, Féodor, il y a autre chose, te dis-je, que l'amour d'une femme... N'as-tu pas parlé de la patrie ? N'as-tu pas dit qu'elle a besoin de cœurs dévoués, de serviteurs désintéressés ? N'est-il pas temps que la lèpre de fonctionnaires qui la ronge soit guérie par les âmes courageuses qui travaillent pour rien ou pour peu – pour l'honneur d'être utiles ? Ne veux-tu pas être de ceux-là ?

Dournof serra fortement les deux mains qu'elle tendait vers lui.

– Eh bien, renonce à moi, aime la Russie. Elle te le rendra.

– Je ne renoncerai jamais à toi, dit Dournof d’une voix calme, où l’on sentait une force immense.

– Mais, si mes parents ne veulent pas ?

– Je t’enlèverai, malgré toi, et je t’épouserai de force.

– Féodor, dit-elle, ne le fais pas ; ma mère me maudirait.

– Qu’importe ! dit-il avec colère.

– J’en mourrais ; – je ne puis même supporter la pensée de la honte.

Elle se tut, et inclina sa tête sur ses mains pressés.

La voix de la Niania retentit dans la chambre mal éclairée ; cette voix, sortant d’un corps qu’on ne voyait presque pas, prenait un accent presque prophétique.

– N’as-tu pas honte, Féodor Ivanitch, disait-elle, de vouloir entraîner au mal notre chaste

colombe ? Tu sais bien qu'il n'y a pas de mariage valable devant Dieu, si les parents refusent le consentement, même quand un prêtre l'a béni ! Pourquoi cherches-tu à séduire l'âme blanche de notre enfant ? C'est elle qui parle bien et toi qui penses mal. Tu parlais bien, tout à l'heure, mais l'esprit du mal vient de passer sur tes lèvres.

La Niania se tut. Les jeunes gens avaient désuni leurs mains pendant qu'elle parlait, et se tenaient maintenant tous deux le front baissé comme des coupables.

– Adieu, dit Antonine à son ami, sans oser lever les yeux sur lui.

– Non, pas adieu, répondit-il ; tu seras à moi, entends-tu ? Et si tes parents te forcent à épouser ce Titolof, si tu es sans force pour leur résister, quand tu sais si bien me résister à moi, – mariée à Titolof, tu n'en seras pas moins à moi. – J'enlèverais madame Titolof, puisque Antonine Karzof ne veut pas être ma femme.

Antonine poussa un cri et recula en se couvrant le visage de ses deux mains.

– Honte ! honte à toi ! fit dans l’ombre la voix de la Niania, tu parles comme un sacrilège.

– Tant pis ! s’écria Dournof hors de lui ; d’autres vivent et prospèrent qui font le mal sans excuse ; nous vivrons et nous prospérerons comme eux, nous qui n’avons voulu que le bien, et qu’on force à mal faire !

– Tu parles comme un insensé, dit la Niania toujours immobile. Si la mère qui t’a porté t’entendait parler, elle renierait le fils de ses entrailles, qui offense Dieu et sa bien-aimée.

– Pardon, pardon ! s’écria Dournof. Je suis un malheureux, si malheureux, que je voudrais être mort ! Pardonne-moi, Antonine !

Antonine étendit la main vers lui, et traça un signe de croix dans l’air, sur la poitrine du jeune homme.

– Que Dieu te donne la paix, dit-elle ; moi, je tâcherai de bien faire... Si seulement j’étais sûre que tu ne seras pas malheureux !

– Alors, tu ne veux pas ? fit Dournof en la serrant contre son cœur.

– Jamais, sans le consentement de nos parents.

– Je le leur demanderai encore une fois, s'écria-t-il ; malgré leur grossièreté et leur injustice...

– Ils ne te l'accorderont pas ! dit Antonine. C'est un général qu'il leur faut pour gendre.

– Que feras-tu ?

Elle sourit étrangement.

– Ne crains rien, dit-elle, on ne me mariera pas malgré moi. Je te jure que je ne serai pas la femme de Titolof.

– Ne jure pas, fit la Niania. Nul ne peut répondre de soi-même.

– Je jure, s'écria Antonine, en se prosternant devant l'image qui occupait un recoin de la chambre. Je jure ici pour la seconde fois de n'appartenir qu'à Dournof.

– Et moi, fit le jeune homme en lui pressant la main, je jure d'appartenir à Antonine jusqu'à la mort.

– Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien ! dit la

Niania émergeant de l'ombre et secouant sa tête soucieuse. Il ne faut pas faire de serments ! Viens, ma colombe, viens à l'église demander à Dieu pardon de ce péché. Et toi, jeune homme, tu parles tantôt bien et tantôt mal : ton âme n'est pas encore délivrée des pièges du démon ; nous prions le Seigneur pour qu'il t'éclaire.

– Adieu, dit Antonine en se relevant docilement ; adieu, mon fiancé, jusqu'à ce que la volonté de Dieu nous réunisse.

– Ce ne sera pas long, répliqua Dournof, d'une façon ou de l'autre...

– Jamais, répéta Antonine, jamais sans la permission de ma mère ; elle m'a dit qu'elle maudirait mes enfants... jamais.

Il la reprit dans une étreinte suprême, mais sans chercher un baiser. Ces êtres purs et fiers craignaient de mollir. Ils se séparèrent ; Antonine passa devant, et la Niania la suivit, après avoir fait le signe de la croix comme en quittant le lieu consacré.

Dournof, resté seul, regarda un instant la

porte, qu'il ne songeait pas à fermer. Il lui semblait que tout son bonheur et tout le sang de ses veines étaient partis par là. Un frisson passa sur son corps, et il se décida à fermer cette porte.

Mais alors, il se sentit plus seul que jamais ; il tomba sur le sol à l'endroit qu'avaient foulé les pieds d'Antonine, et pleura amèrement, lui qui n'avait encore jamais versé de larmes, même dans ses plus grandes douleurs.

VIII

Les jours s'écoulaient, madame Frakine était venue voir Antonine, et s'était étonnée de la trouver à la fois maigrie et d'une fraîcheur extraordinaire : les yeux brillaient d'un éclat nouveau, et les joues avaient pris des teintes rosées que, jusque-là, personne n'avait vues sur ce visage ordinairement pâle.

– N'a-t-elle pas la fièvre ? demanda madame Frakine à madame Karzof, lorsque Antonine eut quitté l'appartement.

– Mais non ! pourquoi voulez-vous qu'elle ait la fièvre ?

– Ces jeunes filles, dit la vieille dame, non sans hésiter, sont parfois malades quand on les contrarie...

– Qui est-ce qui contrarie Antonine ?

– Mais, vous-même, ma bonne amie ! Ne

m'avez-vous pas dit qu'elle aimait Dournof ?

– Oh ! cet enfantillage ! Il y a longtemps qu'elle n'y pense plus !

Madame Karzof mentait sciemment, car tous les jours, en lui disant bonsoir, Antonine lui réitérait ses supplications. Madame Frakine savait aussi que c'était un mensonge, car Dournof lui avait confié tous leurs secrets, en la suppliant de donner de ses nouvelles à la jeune fille, aussi souvent que ce serait possible ; mais à quoi bon réfuter les mensonges de ceux qui ne veulent pas entendre la vérité ?

– Alors, reprit la bonne dame, vous la mariez à Titolof ?

– Certainement : dans cinq semaines, aussitôt après Pâques. Ce sera une jolie noce, mon gendre fera très bien les choses.

– Et Antonine, qu'en dit-elle ?

– Que voulez-vous qu'elle en dise ? Les jeunes filles ne disent jamais rien !

– Je me souviens pourtant que dans mon jeune temps, répliqua madame Frakine, on se faisait un

brin de cour.

– C’était comme ça autrefois, dit madame Karzof ; maintenant on se conduit avec plus de décence.

– Alors, vous n’êtes pas obligée de rappeler votre futur gendre quand Antonine s’éloigne ?

– Je ne sais pas comment vous pouvez avoir de pareilles idées, ma chère, fit madame Karzof d’un air mécontent. Mon futur gendre est un homme comme il faut, qui ne se permet pas d’inconséquences.

– Tant pis ! fit madame Frakine... pardon, je voulais dire tant mieux. Ah ! il ne se permet pas d’inconséquences ? c’est très bien. Et que dit Antonine ?

– Mais ne vous ai-je pas dit qu’elle ne disait rien ? fit la maman impatientée : rien, à la lettre, rien !

– Ah ! je comprends, fit la vieille dame, elle ne lui dit rien du tout ; et lui, qu’est-ce qu’il en dit ?

Madame Karzof haussa les épaules ; mais sa

bonne amie n'était pas d'humeur à la laisser en repos sans lui avoir soutiré toutes les informations qu'elle ne pouvait obtenir d'Antonine, attendu qu'on ne laissait jamais celle-ci seule avec personne, de crainte d'attaque de l'ennemi.

– N'aimerait-il pas mieux un peu plus de conversation, votre futur gendre ?

– Je vous ai dit que M. Titolof est un homme très comme il faut ; par conséquent, il ne peut qu'approuver cette réserve, que le bon goût commande en tout cas, aujourd'hui comme autrefois.

Après s'être vengée par cette pointe, qu'elle crut très acérée, madame Karzof se préparait à parler d'autre chose, mais son amie la prévint.

– Oui, dit-elle d'un air innocent, vous voulez dire que mon pauvre défunt mari et moi, nous n'étions pas des gens de haut parage..., mon père était un comte Dérésof, cependant ; mais chez nous, on était à la bonne franquette, et de père en fils, comme de mère en fille, on avait la fâcheuse habitude de se marier par amour... c'est mauvais

genre. Chez les gens comme il faut, on préfère les mariages par contrainte ; c'est beaucoup mieux porté, je me suis laissé dire. À propos, aurez-vous assez de confitures pour vous mener jusqu'au printemps ? Figurez-vous que j'ai déjà fini les miennes ! Il est vrai que la belle jeunesse m'a aidée à les manger.

Les liens rompus, madame Karzof n'était pas assez fine pour ramener le premier sujet de conversation ; aussi se creusa-t-elle vainement la cervelle pour chercher une épigramme, son amie partit avant qu'elle l'eût trouvée.

À la lettre, en effet, Antonine ne disait rien à Titolof. Un autre en eût été embarrassé, mais le général n'était pas homme à perdre contenance pour si peu. Le général avait appris, sous main, qu'une excellente place allait se trouver vacante, mais il fallait un homme marié pour la remplir ; un homme marié inspire beaucoup plus de confiance à tout le monde, et surtout à ses supérieurs, sans qu'on ait bien pu savoir pourquoi, car... mais dans ce cas spécial, il fallait un homme marié. Titolof s'était donc mis en

campagne, c'est-à-dire qu'il avait prié une dame de ses amies de lui chercher une épouse jolie, bien faite, avec un peu de fortune, et surtout cette excellente éducation, morale et instruction comprises, qui est absolument indispensable à la femme d'un dignitaire d'une façon seulement relative, c'est-à-dire borgne dans le royaume des aveugles.

Titolof n'était pas méchant, il n'était que bête, et encore ne saurait-on lui imputer ce malheur comme un crime, car ce n'était pas sa faute, et avec les efforts les plus consciencieux, il n'eût pu s'en corriger. Mais ce pénible travail qui consiste à essayer de se débarrasser de ses défauts lui avait été épargné. La Providence bénigne lui avait départi, au lieu d'esprit, un inaltérable contentement de soi-même et des autres. Il était optimiste en tout, surtout en ce qui le concernait, et trouvait Antonine parfaite. N'ayant fait jusquelà de cour qu'à des personnes tout à fait indignes d'être autrement mentionnées ici, il ne savait comment courtiser une jeune fille, et préférait de beaucoup la conversation de ses futurs beaux-parents, avec lesquels il échangeait, sans

broncher, les aphorismes les plus saugrenus.

Tel était le mari que les Karzof avaient choisi pour leur fille.

Antonine avait pensé à prier Titolof de retirer sa demande, mais la bêtise et la fatuité incurables de ce personnage lui avaient démontré d'avance l'inutilité de sa tentative. Que lui restait-il à faire ?

C'est ce qu'elle se demandait toutes les nuits pendant les moments de solitude qu'on ne pouvait lui refuser. La Niania venait alors s'asseoir sur le pied de son lit, et pleurait silencieusement en voyant les pensées amères et douloureuses passer sur le visage de son enfant chérie, toujours muette. La vieille femme n'avait pas besoin de converser avec Antonine pour savoir ce qui la rendait si morne. Elle devinait les mouvements de son âme, au froncement des sourcils de la jeune fille, à l'agitation de ses mains fiévreuses, où à leur molle inertie, lorsque lasse de se débattre dans une situation sans issue, elle se disait qu'il n'y avait plus pour elle d'autre recours que la mort.

La mort ! À dix-neuf ans ! La première fois qu'Antonine envisagea de près cette pensée jusqu'alors seulement entrevue, elle tressaillit d'épouvante, et n'osa l'aborder. Mais peu à peu la mort sanglante ou hideuse disparut de son esprit, elle songea à une mort poétique, lente, entourée de soins ; la mort qui met une auréole au front des jeunes filles, qui semble un passage insensible de la terre au ciel, dont on ne voit pas les souffrances, et qui permet de se détacher doucement de ce qu'on a aimé.

Le carême était extrêmement froid, cette année-là ; Antonine, dévorée par la fièvre, avait pris l'habitude de garder sa fenêtre ouverte un instant le soir, lorsqu'elle rentrait dans sa chambre afin de rafraîchir l'air tiède et lourd des demeures russes. La Niania avait bien soin de fermer tout ; mais pendant qu'elle participait au tardif souper des gens à la cuisine, Antonine rouvrait le carreau double et restait là en contemplation devant les étoiles ; – recevant avec délices le vent glacé qui rafraîchissait l'embrasement de ses veines. Au moindre bruit, elle fermait le carreau, comme une coupable...

Coupable, ne l'était-elle pas ?

Un peu de toux se déclara au bout de quelques jours ; la fièvre augmenta, et madame Karzof exigea que sa fille gardât le lit.

Antonine s'y soumit sans résistance ; elle était mieux au lit qu'ailleurs, car Titolof ne viendrait pas la voir dans sa chambre, elle en était sûre. Le docteur vint, trouva une légère irritation de poitrine, et prescrivit une potion que madame Karzof vint donner elle-même toutes les heures à sa fille. Dès le lendemain, Antonine allait beaucoup mieux ; elle put se lever, et obtint même pour les jours suivants la permission de sortir, à condition qu'elle prendrait des poudres qui furent dûment apportées dans sa chambre.

Titolof montra une joie très vive en voyant sa fiancée remise, et lui apporta un bouquet magnifique et une loge pour le cirque, car le cirque est un divertissement permis en carême.

Jusqu'à ses dernières années, les théâtres étaient fermés pendant ce temps de pénitence.

IX

Le jour venu, Antonine reçut l'ordre de se faire coiffer avant le dîner, et la cuisinière, prévenue d'avance, dut s'arranger pour servir à quatre heures ; de sorte qu'il était à peine trois heures quand madame Karzof entra dans la chambre de sa fille.

– Des rubans roses, Niania, dit-elle à la fidèle servante.

Celle-ci, en grommelant, s'en alla chercher le carton qui contenait les nœuds de ruban, et Antonine resta seule avec sa mère.

À la grande surprise de celle-ci, elle rejeta le peignoir qu'on avait déjà placé sur ses épaules, se leva et s'avança vers madame Karzof.

– Ma mère, dit-elle, je vous en conjure, ne faites pas mon malheur. Je ne vous demande pas de me donner à Dournof ; mais de grâce ne me

mariez pas à Titolof.

Madame Karzof haussa les épaules. Cette phrase qu'elle entendait tous les jours avec peu de variantes, car la pauvre Antonine ne se mettait pas en frais d'éloquence, glissait sur son cœur sans l'effleurer.

– Ma mère, reprit Antonine avec plus de force, c'est aujourd'hui pour la dernière fois que je vous le demande !

– Cela me fera grand plaisir de ne plus l'entendre, répondit madame Karzof, car tu m'ennuies singulièrement.

– Ne soyez pas inflexible, ma chère maman, reprit Antonine en faisant un effort surhumain pour devenir câline et tendre. Je ne veux pas épouser M. Titolof parce qu'il m'est insupportable.

– Un si charmant garçon, repartit la mère ; tu es difficile.

– Il est horriblement fat et bête !

– Je le trouve spirituel, moi, mais il est convenu qu'à présent les enfants ont plus d'esprit

que leurs parents ! fit madame Karzof très piquée, car, en effet, elle trouvait son futur gendre spirituel.

– Eh bien, maman, c’est moi qui ai tort ; je suis une fille fantasque, capricieuse, injuste ; mais telle que je suis, je suis votre fille, vous m’aimez et je vous aime, et, ma chère maman, je déteste M. Titolof.

Madame Karzof, qui s’était toujours montrée revêche lorsque Antonine lui avait parlé avec le calme et la dignité dont elle ne se départait pas, fut émue de l’entendre parler comme un enfant ordinaire ; elle la fit asseoir auprès d’elle, caressa ses longues nattes brunes, et lui parla avec douceur.

– Vois-tu, ma chérie, tu seras très heureuse, vous partirez pour N...

– Partir ? fit Antonine avec effroi. Elle avait cru jusque-là que Titolof devait rester à Pétersbourg.

– Eh bien ! À quoi penses-tu, que tu ne le sais pas ? Nous ne parlons que de cela depuis quinze

jours !

Hélas ! c'était vrai, mais Antonine n'écoutait jamais ce qui se disait entre ses parents et son futur : leurs paroles étaient pour elle un bourdonnement monotone, qui servait d'accompagnement à ses pensées. Cette idée de départ lui donna le dernier coup.

– Je ne veux pas vous quitter, chère maman ! Mon père est vieux, il m'aime ; voulez-vous lui faire le chagrin de ne plus voir sa fille ?

Elle fit ce qu'elle n'avait jamais fait, elle baisa les mains de sa mère, pleura, supplia...

– Vois-tu, Nina¹, dit enfin madame Karzof émue, si ce n'était pas aussi avancé, j'aurais repris notre parole ; mais à présent ton mariage est annoncé, tout le monde serait trop surpris ; ton trousseau est fait, les cartes d'invitation sont prêtes, il n'y a plus que ta robe de noce à essayer... C'est impossible, ma chère enfant, réfléchis toi-même !

¹ Diminutif d'Antonine.

Antonine quitta sa posture suppliante.

– Vous le voulez ? dit-elle d’une voix tremblante ; soit, mais vous vous en repentirez amèrement.

– Des menaces ? s’écria madame Karzof. Et moi qui regrettais ce mariage tout à l’heure ! Qu’on est sot de croire à ce que nous disent les enfants ! Niania, dit-elle à la bonne qui rentrait, mets-lui des nœuds roses, et tâche qu’elle soit jolie, bon gré, mal gré.

Là-dessus elle quitta majestueusement la chambrette, non sans maugréer sur son accès de sensibilité.

– Niania, dit tristement Antonine, fais-moi aussi belle que tu pourras, pour que le monde des vivants garde un bon souvenir de moi quand je n’y serai plus.

– Que dis-tu là, ma colombe ? fit la vieille femme effrayée. Ne parle pas de mort à ton âge... Est-ce qu’on meurt à vingt ans ? Mais regarde donc mes vieux os que j’ai peine à traîner ; et que Dieu ne veut pas mettre au repos ! Mourir ! nous

avons bien le temps d'y penser, Dieu merci.

Un étrange sourire éclaira le visage d'Antonine, et elle s'assit devant la glace de sa toilette. Elle examina son visage, dont elle se préoccupait peu d'ordinaire. Que de jeunesse et de vie, malgré l'indisposition récente, dans ces tissus nacrés, dans ces veines azurées où coulait un sang vif et chaud ! Ses lourdes nattes, ses sourcils épais et réguliers dénotaient l'abondance de la sève dans ce corps charmant, où la vingtième année apportait son complément d'élégance et d'harmonie. Pendant sa toilette, Antonine regarda attentivement ses bras ronds et potelés, ses épaules déjà pleines où le rose de la jeunesse teintait encore la chair ; elle regarda le sang courir sous la peau jusqu'au bout de ses mains fines ; et elle pensa que ce serait grand dommage quand toutes ces choses exquises seraient à six pieds sous terre. Les larmes montèrent à ses yeux, elle les refoula vaillamment et s'essuya les paupières du revers de sa main.

– Pleure, mon enfant, cela fait du bien, lui

murmura la Niania en achevant de l'habiller ; cela fait du bien ; tu es si oppressée depuis quelques jours !

– Je n'ai pas le temps, dit brusquement Antonine. Donne-moi ma robe grise, en barège.

– Du barège ! Mais, ma chérie, il fait froid au cirque ! Ce n'est pas comme au théâtre bien fermé et bien chaud ! Il y fait froid, et il y a partout des vents coulis !

– Fais ce que je te dis, répéta impérieusement la jeune fille. Ma mère veut que je sois jolie, il faut lui obéir.

La Niania alla chercher la robe demandée, dont le corsage transparent recouvrait les épaules de barège seul ; de plus, ce corsage était entrouvert sur la poitrine. Antonine revêtit ce costume avec une sorte de triomphe, et se regarda ensuite dans la glace. Jamais elle n'avait été plus belle. Les yeux brillants d'une sorte de rage, elle attacha un nœud sur sa robe, jeta un dernier coup d'œil et s'inclina railleusement devant son image.

– Ceux qui vont mourir te saluent ! dit-elle, et

elle passa aussitôt dans le salon, où Titolof, invité pour dîner, l'attendait avec beaucoup de patience.

– Que vous êtes belle ! lui dit-il en la saluant.

– N'est-ce pas, général ? répondit la jeune fille avec un petit rire moqueur. Il faut bien s'habiller quand on va dans le monde.

– Est-ce que tu n'auras pas froid avec cette robe ? demanda la mère avec sollicitude.

– Est-ce qu'on a froid quand on s'amuse ? répliqua Antonine, je compte m'amuser ce soir. Depuis les premiers jours de carême je n'ai guère eu de plaisirs. Il n'est pas trop tôt pour commencer !

Elle n'en avait jamais dit si long. Titolof ébahi la regardait sans oser parler. On lui avait changé son Antonine, bien certainement. La jeune personne qui ne disait jamais rien ne pouvait pas être celle qui lui parlait si librement. On se mit à table, Antonine demanda du vin à son père : elle ne buvait jamais que de l'eau. Madame Karzof en fut effrayée. Elle craignait que sa fille n'eût conçu le plan machiavélique de se rendre odieuse

au général en feignant les défauts qui pouvaient le plus lui déplaire, étant donné sa situation particulière. Mais ce plan fort simple et de bonne guerre n'était pas de ceux que pouvait former Antonine ; sa ruse n'allait pas si loin. Le dîner terminé, il fut question de départ ; Antonine passa dans sa chambre et appela sa Niania.

– Va, lui dit-elle, chez Dournof.

La vieille femme la regarda attentivement, mais ne lut rien dans ses yeux.

– Vas-y tout de suite, et dis-lui que nous nous verrons bientôt.

– Tu perds l'esprit, ma chérie ? murmura la Niania inquiète.

– Rien n'est plus sérieux, et tu sais que je ne plaisante jamais. Dis-lui que je l'aime et que nous nous reverrons bientôt.

– J'obéirai, ma chérie, j'obéirai, fit la Niania tristement.

Antonine passa sa main fraîche avec un geste de caresse sur le visage osseux de la vieille servante, prit un châle léger qu'elle jeta sur sa

tête et sortit ; on l'attendait pour monter en voiture, et sa mère l'avait déjà appelée trois fois.

X

Le coupon que Titolof avait apporté était le meilleur de tous ; c'était une loge de barrière, contre la sortie des écuries ; on y avait la première vue sur les merveilles de M. Bouthors, y compris les singes et les chiens. Un affreux vent coulis y arrivait, il est vrai, toutes les fois qu'on ouvrait les portes intérieures, mais nulle rose n'est sans épine ; un autre fâcheux eût peut-être allégué qu'on y recevait beaucoup de sable jeté par les pieds des chevaux ; mais quand on va au cirque, n'est-ce pas pour avaler de la poussière ?

Dans ce temps-là, – lointain, hélas ! – les dames et les messieurs qui s'enlèvent les uns les autres à la force du poignet ou de la mâchoire jusqu'aux combles de l'édifice n'étaient pas encore à la mode ; on n'y voyait pas beaucoup de Péruviens, dansant à quarante pieds de hauteur sur un fil de fer imperceptible ; nul voltigeur

aérien n'y passait d'un trapèze à l'autre en faisant pousser des cris d'effroi aux dames d'en dessous qui craignent probablement qu'il ne leur tombe sur la tête. Les cirques de cette époque montraient beaucoup de chevaux, de chiens, de singes, voir même un éléphant, gros comme un bœuf, ce qui prouvait, dans l'ordre inverse, un rare mérite, cet éléphant étant « le plus petit des géants connus ». On ne voit pas trop ce que le public y perdait, la décence y gagnait peut-être. Mais ce qu'elle gagnait là, elle le perdait sans doute ailleurs, car le cirque était considéré comme un endroit périlleux, presque immoral, où les demoiselles ne venaient guère au-dessus de dix ou douze ans ; on donnait tout exprès des matinées enfantines, auxquelles les jeunes filles pouvaient assister.

L'arrivée d'une famille honnête et peu accoutumée aux façons du lieu, dans une loge ordinairement occupée par la haute bicherie, fit un léger brouhaha, et cinquante lorgnettes se braquèrent sur Antonine. Elle rougit comme sous un affront, mais se remit bientôt, et s'abandonna à l'admiration générale avec une grande

indifférence. Le vent coulis soufflait sur ses épaules presque nues. Elle occupait naturellement la meilleure place, c'est-à-dire la plus rapprochée de la barrière. Elle avait tourné le dos aux écuyers, et de temps en temps un frisson passait sur elle.

– Tu as froid ? lui dit sa mère, en voyant des alternatives de rougeur et de pâleur marbrer le visage de la jeune fille.

– Non, maman, je suis très bien.

– Mettez-lui cela sur les épaules, monsieur Titolof, dit madame Karzof en lui passant un léger mantelet ; il ne faut pas oublier qu'elle vient d'être malade.

Titolof arrangea gracieusement l'objet sur les épaules de la jeune fille, qui le remercia et continua à lorgner la salle. Au bout de trois minutes, le mantelet avait glissé derrière la chaise. À l'entracte, Titolof offrit des glaces ; à part le vent coulis, il faisait horriblement chaud dans la salle trop éclairée et trop remplie. On accepta les glaces, et Antonine en redemanda. Elle va se faire passer pour gourmande ! pensa la

mère en lui faisant les gros yeux. Mais Antonine ne comprit pas le langage muet de ces yeux redoutables et se fit apporter une seconde glace.

– Est-ce que ce n'est pas imprudent ? demanda madame Karzof.

– Non, maman, répondit la jeune fille qui s'était dépêchée de finir.

Elle tendit son assiette vide à Titolof et se remit à ses observations. La sortie du cirque est toujours très encombrée, et l'ordre se fait lentement. Dans l'étroit boyau de planches où se pressait la foule, l'air froid arrivait du dehors chaque fois qu'on ouvrait la porte de la rue, et on l'ouvrait incessamment. Les messieurs étaient allés chercher leur voiture de louage et ne pouvaient parvenir à la trouver dans ce tohu-bohu d'équipages qui, paraît-il, doit se reproduire à la sortie de tous les théâtres imaginables.

– C'est le ciel qui me favorise, pensa Antonine. Et elle laissa glisser de ses épaules la pelisse fourrée qui les couvrait, et sous laquelle elle avait déjà eu le temps d'étouffer.

– Que fais-tu ? lui dit sa mère en se retournant tout à coup, ta pelisse s'en va, tu vas t'enrhumer, remonte-la.

– Oui, maman, répondit Antonine. Un instant après la pelisse était retombée.

Une main énergique la replaça sur les épaules de la jeune fille qui fit un brusque mouvement. Elle rencontra les yeux de Dournof, qui ne la perdait point de vue depuis une heure.

– Tais-toi, dit-il tout bas, merci pour ton message.

– Va-t-en, va-t-en, chuchota Antonine, pendant que sa mère, haussée sur la pointe des pieds, cherchait à démêler le visage de son mari ou de son futur gendre parmi ceux qui se présentaient incessamment à la porte.

– Ne puis-je rester un peu ?

– Non, non, va-t-en, répéta Antonine avec angoisse. Pas ici ! pas maintenant ! va-t-en.

Il lui pressa la main et se perdit dans la foule. Aussitôt la pelisse retomba des épaules glacées de la jeune fille. Par instants elle sentait un

frisson mortel la secouer de la tête aux pieds, une sorte de chatouillement étrange lui serrer la poitrine ; elle ouvrit la bouche pour respirer, et l'air glacé entra largement dans ses poumons.

– C'est cela, se dit-elle avec une joie funèbre en sentant la fièvre la parcourir tout entière. C'est la mort clémente qui vient me délivrer.

– Les voici ! cria madame Karzof en se précipitant vers la porte. Suis-moi, Nina !

Il s'écoula encore quelques minutes avant qu'ils fussent casés dans leur voiture. Ils partirent enfin. Antonine se retira sur-le-champ dans sa chambre, prétextant la fatigue, et trouva sa Niania qui l'attendait.

– J'ai vu ton ami, dit-elle ; il a été bien heureux ; il est allé au Cirque...

– Je le sais, je l'ai vu, répondit Antonine.

– Quelle voix singulière tu as ! dit la Niania effrayée. Comme tu es rouge ! est-ce que tu n'as pas pris froid ?

– Moi ! quelle idée ! Va me chercher du thé.

La Niania revint avec une tasse de thé

bouillant que la jeune fille but d'un trait.

– Tu vas te brûler ! fit observer la vieille servante.

– Ah ! dit Antonine en riant, quels trembleurs vous êtes ! « Tu vas te brûler, tu vas t'enrhumer ! » Entre le froid et le chaud n'y a-t-il pas de milieu ?

La Niania regarda d'un œil scrutateur son enfant de prédilection.

– Je ne sais pas, dit-elle lentement, ce que tu médites, ma fille, mais ce n'est pas ton ange gardien qui t'a soufflé tes pensées aujourd'hui.

Antonine passa son bras au tour du cou de sa vieille bonne.

– Vois-tu, Niania, dit-elle, je n'aime au monde que deux personnes, Dournof et toi. Souviens-toi de ces paroles.

– Eh ! ma chérie, fit la Niania en la regardant avec tendresse et reproche tout à la fois, tu ajoutes un péché à un autre ! Le Seigneur n'a-t-il pas dit : Tu honoreras ton père et ta mère, pour que Dieu te donne une vie pleine de jours ?

Antonine sourit ; ce sourire énigmatique ne fit que passer sur son visage.

– Va souper, ma bonne, dit-elle, je me mettrai au lit seule : tu viendras ranger ma chambre après souper.

La Niania obéit ; la porte était à peine refermée sur elle qu'Antonine donna un tour de clef et courut à la fenêtre. La moiteur occasionnée par le breuvage brûlant perlait ses fines gouttelettes sur son front et ses tempes ; elle rejeta sa robe sur son lit et se tint debout, les épaules et les bras nus, frissonnant sous le vent glacé qui s'engouffrait dans le store relevé comme dans la voile d'une barque. Elle resta longtemps ainsi ; de temps en temps elle frissonnait ; une pâleur de cendre se répandait sur son visage, mais elle absorbait douloureusement l'air mortel, avec la fermeté d'une martyre.

Quiconque eut dit alors à la jeune fille que le suicide est un crime l'eût trouvée sourde. Elle ne voulait plus vivre et ne voyait pas plus loin ; d'ailleurs la mort qu'elle avait choisie serait lente à venir ; elle avait le temps de se repentir, et de

demander pardon à Dieu de sa faute.

Une horloge sonna minuit dans la pièce voisine. Antonine ferma la fenêtre, rouvrit la porte et se coucha tranquillement. À peine était-elle au lit que sa mère rentra.

– Qu’il fait froid ici ! dit-elle en serrant autour de son cou un châle jeté sur ses épaules. Tu ne fais pas assez chauffer, Nina ; ta chambre est une véritable glacière ! Te sens-tu bien ?

– Très bien, maman, merci, répondit la jeune fille.

– Tu étais très jolie ce soir ; voilà comme il faut t’habiller, et non comme une religieuse. M. Titolof était enchanté de ta beauté et de ton amabilité ; je vois que tu es une bonne fille, malgré tes petits caprices. Bonsoir.

Elle se pencha sur sa fille pour l’embrasser. Tout à coup les deux bras d’Antonine s’enlacèrent autour de son cou.

– Vous m’aimez pourtant, maman, dit-elle d’une voix émue.

– Certainement je t’aime ! Est-ce que cela se

demande !

Antonine ne répondit pas : son étreinte se resserra, et elle embrassa sa mère sur la joue.

– Bénissez-moi, maman, dit-elle à voix basse.

Sa mère la bénit, lui fit encore quelques caresses et la quitta. La Niania rentra aussitôt sur la pointe du pied.

– Eh bien, ma colombe, tu as fait la paix avec ta mère ?

– Oui... la paix éternelle, répondit Antonine.

– Que tu as d'étranges paroles ! Dieu seul peut te comprendre !

– Dieu seul ! répéta Antonine rêveuse.

Une rougeur fugitive montait par moments à ses joues ; des tressaillements involontaires parcouraient son corps et faisaient onduler la couverture. La Niania regarda son enfant avec une persistance qui lui fit détourner les yeux.

– As-tu sommeil, Niania ? lui demanda-t-elle, pour détourner son attention.

– Non, répondit la vieille femme.

– Moi non plus. Assieds-toi là, – elle indiquait le pied de son lit, – et raconte-moi quelque chose.

– Eh ! que veux-tu que je te raconte ? fit la Niania en s’asseyant sur le bord de la couchette étroite et basse. Une vieille servante comme moi n’a rien à dire à personne !

– Comment, rien ? Il ne t’est jamais rien arrivé ?

– Rien qui vaille la peine d’être répété !

– Ce n’est pas possible, répondit Antonine. Je ne sais même pas si tu es fille, femme ou veuve ! Il faut pourtant qu’il te soit arrivé quelque chose, quand ce ne serait que de te marier !

La Niania hocha deux ou trois fois la tête d’un air mélancolique.

– Je me suis mariée, dit-elle, mais ce n’est pas intéressant.

– Raconte-le moi tout de même. Je t’en prie !

Non sans hésiter, la Niania prit le coin de son tablier et se mit à le rouler lentement, comme font les filles de la campagne quand elles parlent, et commença son histoire à voix basse :

XI

– Mon père – que Dieu lui donne le repos éternel ! – était un homme gai et remuant ; il aimait à travailler comme il aimait à rire et festiner ; je me le rappelle toujours revenant des fêtes, le dimanche soir, chantant et criant. Il était plus ivre de chansons et de gaieté que de vin. Il n’aimait pas l’eau-de-vie ; il disait que cela rend triste, et quand il buvait quelque chose de fort, c’était de l’hydromel et de la bière douce ; – mais cela lui arrivait rarement.

Nous étions toute une nichée d’enfants, dans la maison paternelle, et j’étais l’aînée. Dès mon plus jeune temps, je ne me vois pas autrement qu’un enfant dans les bras ; l’un remplaçait l’autre dès qu’il savait marcher, et c’était toujours de même. J’arrivai ainsi à l’âge où les petites filles commencent à devenir sérieuses et à regarder si leurs cheveux sont bien nattés. J’étais

la fille d'un paysan et non d'un domestique, et jamais je ne serais entrée dans les chambres des maîtres... tu verras, ma colombe, comment j'en suis venue à servir chez toi. J'étais donc grandelette, lorsque ma pauvre mère mourut. C'était une femme sévère, aussi sérieuse que mon père était gai ; elle ne m'avait pas fait moitié tant d'amitié que lui, et pourtant, quand je la mis dans le cercueil, il me parut que jamais je ne reverrais ni de beaux jours ni de soleil. À partir de ce moment, sauf le dernier qui avait douze jours, je n'eus plus d'enfants dans les bras, et celui-là s'éleva tout seul, on peut le dire, car je n'avais guère le temps de m'occuper de lui. Pourtant je l'aimais mieux que les autres.

Mon père fut triste pendant quelques jours, mais il avait le cœur si naturellement gai, qu'il ne pouvait pleurer longtemps ; il se remit à rire avec les camarades, et moi, je restai au logis pour élever toute la couvée.

– Si jeune ? fit Antonine.

– Que veux-tu, ma chérie ! Il faut bien plier pour ne pas rompre ! Que pouvais-je contre la

volonté de Dieu ? C'était lui qui nous avait repris la mère, et sa volonté était sans doute de me faire élever les enfants ; sans cela, il ne m'eût pas fait naître la première.

Je passai plusieurs années comme cela ; les petits étaient déjà forts, le dernier courait tout seul depuis longtemps, et j'avais un peu de temps libre. La belle saison étant venue, j'en profitai pour aller cueillir des champignons et des fruits sauvages, afin de les faire sécher pour l'hiver. Nous n'avons guère de friandises, nous autres, et nous les prenons là où le bon Dieu les met.

Un jour j'étais allée au bois avec mon panier, pour ramasser des fraises : j'en avais presque plein la corbeille, et comme il faisait très chaud, je m'assis sur le gazon. Voilà que la mère de ta mère, ta défunte grand-mère, que tu n'as pas connue, vint se promener dans la forêt et y prendre le thé avec la compagnie. Le monde était arrivé dans une grande voiture à quatre chevaux, et ils étaient bien une douzaine. Ta grand-mère, qui était très bonne, me parlait quand elle passait par le village, mais je n'étais pas assez hardie

pour l'aborder, et je m'en allai un peu plus loin, dans le fourré. De temps en temps, j'entendais les chevaux s'ébrouer et faire sonner leurs clochettes ; cela m'amusait ; je ne connaissais aucun plaisir, et j'aimais à savoir que les seigneurs se réjouissaient ensemble.

Pendant que j'étais là, j'entendis marcher dans le bois, tout près de moi ; je me retournai, aussitôt debout, pour m'enfuir ; mais j'eus la curiosité de voir quel était le chrétien qui s'était approché ! Je le reconnus tout de suite, et pourtant je ne l'avais vu que deux fois ; c'était Afanasi, le jeune cocher de ta grand-mère ; il n'avait pas plus de dix-huit ans, mais il savait conduire quatre chevaux comme pas un dans les environs. Si tu l'avais vu quand il menait la calèche de ta grand-mère à l'église, le dimanche...

La Niania s'interrompt, poussa un soupir et fit le signe de la croix.

– Afanasi, reprit-elle, me parut plus beau que le soleil ; il avait une petite barbe blonde qui commençait à friser, et quand il souriait, je croyais voir le ciel avec ses anges, rangés autour

du Père éternel ; il me parla, me demanda comment je m'appelais, et me dit que j'étais jolie...

La Niania s'interrompt encore.

– Je retourne à mon vieux péché, dit-elle ; c'est le malin qui m'inspire...

– Non, non ! fit Antonine, qui l'écoutait penchée sur son coude, les yeux brillants ; raconte-moi tout. Tu l'as aimé ?

– Je l'ai aimé plus que mon âme ! dit sourdement la vieille femme. Jamais, hormis mon père et les petits, personne ne m'avait dit une bonne parole ; on prétendait que j'étais fière parce que je ne parlais pas à nos gens de village : je n'étais pas fière, mais timide. Avec Afanasi, j'étais timide, mais il savait me rassurer. Je commençais par le regarder en dessous, derrière mon coude replié sur mes yeux, comme font nos filles quand elles sont honteuses, et puis je finissais par regarder au fond de ses yeux. Je l'aimais tant, que quand je ne parvenais pas à l'apercevoir, ne fût-ce que de loin, dans la cour des seigneurs, pendant qu'il lavait les équipages

ou quand il amenait les chevaux boire à la rivière, j'étais triste toute la journée et je pleurais le soir sans pouvoir m'endormir.

Il y avait déjà six semaines que j'avais rencontré Afanasi dans le bois pour la première fois ; je l'avais revu dans la grange et à différentes autres places ; mais j'étais si timide, que je n'osais rester plus d'une minute avec lui. C'était bien drôle ! Avant le moment de le voir, j'étais impatiente, je ne tenais pas en place ; les heures me paraissaient longues comme des années, et puis, lorsque je m'en allais le retrouver, j'allais lentement, j'avais comme un regret de me rendre auprès de lui ; et aussitôt arrivée, s'il essayait de me prendre par la taille ou de m'embrasser, je trouvais une bonne raison pour m'enfuir sur-le-champ. Quand j'étais un peu loin, je m'arrêtais pour le voir revenir à la maison, cachée derrière un arbre ou une meule de foin, et quand j'avais pu l'apercevoir sans qu'il me vît, je me sentais heureuse et comme rassurée jusqu'au lendemain.

Un soir, j'étais restée debout au coin de

l'avenue qui menait chez les seigneurs, et je regardais Afanasi qui s'en allait à grand pas vers les écuries ; je le trouvais si beau, que mon cœur s'en allait avec lui ; je ne pensais plus à rien ; seulement je sentais que tout à l'heure, quand il aurait disparu derrière le mur, je serais bien triste ; mon père qui rentrait du travail plutôt que de coutume m'aperçut et s'approcha tout près de moi. Je ne l'avais pas vu, et je fis un bond de frayeur lorsqu'il me frappa sur l'épaule.

– Que regardes-tu là ? dit-il d'un ton railleur ; les longues jambes du bel Afanasi ?

Je n'avais pas coutume de mentir, et je devins toute confuse. Mon père continua :

– On m'a dit qu'il te fait la cour ? Méfie-toi, ma fille, c'est un enjôleur, ne crois pas un mot de ce qu'il dit.

– Mais, mon père, dis-je, car j'étais offensée par la manière dont il parlait de mon grand ami, il ne m'a rien dit de mal.

– J'espère bien qu'il ne t'a rien dit, le vaurien ! Il fait la cour à la fille du meunier et à la femme

de chambre de Madame, en même temps. Comme ça, s'il n'en a pas une pour femme, il aura l'autre. Elles ont de l'argent toutes deux. Il est malin ! Ce n'est pas lui qui épousera une fille pauvre ; il n'aime pas les chaussures d'écorce, il lui faut une femme qui porte des souliers de peau !

Je reportai les yeux sur mes pieds nus. Mon père haussa les épaules et passa outre. Pouvais-je ne pas croire mon père ? Et d'un autre côté, comment supposer qu'Afanasi me trompait ? Il ne m'avait jamais parlé de nous marier, et ce n'est pas moi qui aurais osé lever la voix sur ce sujet-là. Mais je croyais qu'il m'aimait assez pour vouloir passer sa vie avec moi. Je rentrais à la maison ; je servis à manger à tout mon petit monde, et quand ils furent tous couchés et endormis sur le poêle, je me couchai aussi, sur le plancher comme d'habitude, et je me mis à réfléchir. Non, je ne pouvais pas admettre que mon père s'était moqué de moi ; il aimait à rire, sans doute, mais il ne riait pas des choses sérieuses, et n'aurait pas voulu me faire du chagrin, car il aimait ses enfants. Je songeai à

demander à Afanasi si vraiment il courtoisait la fille du meunier et la femme de chambre de Madame ; mais je ne sais pourquoi il me semblait que si je lui faisais cette question, il se fâcherait contre moi et cesserait de m'aimer.

La femme de chambre était une fille de la domesticité seigneuriale, élevée dans les appartements ; elle nous trouvait trop peu de chose, nous autres paysannes, pour nous parler autrement que par hasard, au jour de fête ; je ne saurais rien par cette orgueilleuse. Je me résolus alors à aller trouver la fille du meunier ; elle demeurait à deux verstes de chez nous, sur la rivière, et nous étions bonnes amies, ayant à peu près le même âge, quoiqu'elle n'eût rien à faire et que je fusse surchargée de besogne tout le long du jour.

Le lendemain, après avoir mis toute la maison en ordre, je dis à mon père que j'irais voir s'il n'y avait pas des écrevisses dans un trou que je connaissais bien, un peu en amont du moulin, et je partis avec mon panier. Comme je passais derrière les communs seigneuriaux, j'entendis

Afanasi qui plaisantait et riait aux éclats ; sa voix m'était bien connue et me frappait toujours droit au cœur ; une voix de femme riait avec lui ; je ne distinguai pas si c'était la femme de chambre ou une autre qui tenait compagnie, mais je passai bien vite, presque en courant. De ce moment, je fus toute triste : je sentais, je ne sais pourquoi, que mon voyage était inutile, et que j'en savais assez pour m'ouvrir les yeux ; mais, tu sais, ma fille, quand on a du chagrin, on ne veut pas croire les choses qui vous feraient pleurer ; on se bouche les yeux et les oreilles, jusqu'à ce que le malheur vous tape à grands coups sur la tête, en vous criant : Regarde-moi donc en face ! Et quand on le regarde, on voit que sa figure n'est pas nouvelle, et qu'on le connaissait depuis longtemps.

J'allai donc au moulin tout de même. Paracha, la fille du meunier, était sur le seuil de sa porte, occupée à nourrir des poussins avec le grain tombé, que les chevaux avaient foulé aux pieds pendant qu'on déchargeait les sacs, et qui n'était plus bon pour la mouture.

– Tiens, bonjour, me dit-elle ; on ne te voit pas souvent !

– Je n’ai pas le temps, lui dis-je ; il y a trop d’enfants à la maison.

Elle me fit entrer, et m’offrit du kvass, du lait caillé, des macarons, une quantité de bonnes choses, elle avait mis sur la table un superbe pain d’épice avec son nom, écrit tout au long dessus, en sucre rouge.

– Qu’est-ce qui t’a donné cela ? demandai-je le cœur tremblant, car je savais quelle serait la réponse.

– C’est mon promis, le cocher Afanasi, répondit-elle en rougissant de joie et d’orgueil. Mon père et ma mère lui ont permis de venir à la maison et de me faire des cadeaux ; je suis sa fiancée ; si les maîtres ne s’en vont pas en ville pour l’hiver, nous nous marierons à l’Épiphanie ; et s’il s’en vont, nous nous marierons après Pâques.

– Voilà ce que c’est ! me dis-je ; comme on apprend vite son malheur !

– Eh bien, est-ce que tu ne me félicites pas ? me dit Paracha en me regardant avec étonnement.

Je ne sais pas comment je fis pour me lever, la saluer et l’embrasser trois fois après l’avoir saluée en m’inclinant jusqu’à la ceinture. Je lui fis mes compliments, cependant ; et alors, elle m’emmena en haut pour me montrer tout son trousseau. Il était magnifique, car sa mère avait commencé à s’en occuper dès qu’elle avait eu douze ans. Il y avait de tout ; des essuie-mains brodés qu’elle avait préparés pour les offrir en cadeau, à sa noce, aux jeunes gens qui assisteraient le marié, au prêtre, au diacre, à l’Église, enfin à tout le monde. Il y en avait bien quarante ! Elle avait des dentelles qu’elle avait tissées sur une pelote, avec des dessins rouges et bleus, car ses parents ne lui regrettaient ni le fil, ni le coton rouge ; elle avait des sarafanes garnis de boutons dorés jusqu’en bas, et des mouchoirs de soie, et des robes comme les femmes de chambre de Madame.

– Mes parents, dit-elle, ne me permettent pas de les mettre avant que je sois mariée, parce que

je ne suis qu'une fille de paysan ; mais quand je serai la femme d'Afanasi, je mettrai les robes européennes pour m'habiller comme une dame.

Pendant qu'elle me montrait toutes ces choses, je pensais que vraiment elle était une riche promise ! Elle était aussi bien plus jolie que moi ; elle avait une grande natte qui tombait presque aussi bas que les tiennes, ma fille chérie, car tu sais que nos jeunes filles réunissent tous leurs cheveux en une seule natte. Je me dis que j'étais folle d'avoir pu prétendre à l'amour d'Afanasi, lorsqu'une si belle fille avec tant de richesses ne se trouvait pas trop bonne pour lui.

– Y a-t-il longtemps qu'il te fait la cour ? lui demandai-je avec une petite espérance qu'elle me répondrait que non.

– Il y aura un an vienne l'assomption de la Vierge, dit-elle d'un air triomphant.

Tout l'hiver et tout le printemps ! Il m'avait courtisée comme on cueille une petite fleur sur la route, qu'on jette au bout d'un instant en pensant à autre chose ; il m'avait trouvée assez jolie pour me le dire, et si j'avais été moins sage, il aurait

profité de ma folie et de mon aveuglement ! Heureusement Dieu et mon ange gardien m'avaient protégée ! Et puis on est raisonnable quand toute sa vie on a eu la peine et la fatigue de huit enfants sur les bras !

– Eh bien, je m'en vais, dis-je à Paracha en me levant.

– Déjà ? où vas-tu ?

– Chercher des écrevisses à la rivière.

– Et toi, me dit-elle tout à coup, est-ce que tu ne te marieras pas bientôt ?

Je ne sais quel démon me poussa à relever fièrement la tête.

– J'espère bien que si ! répondis-je : je t'inviterai à ma noce !

– Et tu viendras à la mienne, dit Paracha en me reconduisant jusqu'au seuil du moulin.

Je m'en allai bravement sous le soleil de midi, en faisant mine d'être joyeuse ; mais quand j'eus atteint le trou aux écrevisses, je n'eus pas le courage de me mettre à en chercher, je m'assis sur l'herbe molle et verte, si épaisse au bord de

l'eau où jamais ne passe personne, et je pleurai tant qu'il y eut des larmes dans mes pauvres yeux.

Quand je fus bien fatiguée de pleurer, je me rajustai, je lavai mon visage bouffi à l'eau de la rivière toujours froide en cet endroit ombragé, et je m'en revins avec mon panier vide.

Il fallait repasser par-devant le moulin ; je marchai vite pour que Paracha en m'apercevant ne fût point prise de l'idée de me demander si j'avais fait une bonne pêche. Je passai sans encombre, mais à peine avais-je fait quelques centaines de pas sur la route que je vis Afanasi. Il s'en allait au moulin à grandes enjambées, avec l'air content qu'il avait d'habitude. En me voyant, il parut un peu étonné, mais souriant aussitôt :

– D'où viens-tu, ma jolie fille ? me dit-il d'un air aimable.

– Du moulin, lui répondis-je. Je te fais mon compliment, Afanasi, tu épouses une belle fiancée, et assez riche pour que tu puisses l'emmener se pavaner à la ville. Tu as raison,

puisqu'elle veut de toi !

Je fis un pas pour continuer ma route, mais il me retint par la main.

– La noce n'est pas faite, dit-il d'un air rusé, et qui prétendait m'en faire comprendre long.

Je sentis tout le sang me bouillonner dans les veines.

– Honte, m'écriai-je, honte à toi ! tu te joues des jeunes filles ; tu n'es qu'un vil menteur, un hypocrite, et si j'ai un regret, c'est d'avoir jamais regardé ton visage de lâche et écouté tes paroles de traître. Laisse-moi !

J'avais arraché ma main de la sienne, et je le regardais d'un air tellement indigné qu'il recula un peu.

– Ma chérie, balbutia-t-il, ne te fâche pas ! J'ai voulu plaisanter... excuse-moi... Et à Paracha, tu lui as dit ?

– Que lui ai-je dit ? répondis-je en me croisant les bras sur la poitrine et en le regardant bien en face.

– Tu ne lui as pas dit... que... que j'avais

plaisanté avec toi... eh ?

Il avait l'air si lâche, si craintif, que ma colère tomba soudain.

– Non, répondis-je en ramassant mon panier que j'avais laissé tomber dans ma colère ; non, je ne lui ai rien dit ; j'ai peut-être eu tort, car elle croit épouser un honnête garçon, et elle n'épousera qu'un misérable ; mais j'ai eu honte de lui avouer ma bêtise. Va, tu peux réclamer ta riche promise !

Je lui éclatai de rire au nez, et je m'enfuis à toutes jambes. Quand je revins à la maison, mon père me demanda pourquoi mon panier était vide. Comme il ne me grondait pas souvent et jamais pour des bagatelles, je lui dis que j'étais entrée chez la fille du meunier.

– C'est bon, dit-il ; il n'est pas mal que tu t'amuses un peu, ta vie n'est pas trop gaie. Sans mari, il y a longtemps que tu as les peines d'une femme mariée.

Il ne m'en parla plus. Je fus longtemps, ma chérie, avant de m'accoutumer à l'idée

qu'Afanasi n'était qu'un pauvre homme, un imbécile sans cœur ; quand je pensais à lui, ça me faisait mal comme si l'on m'avait déchiqueté le corps avec un couteau. Je n'aimais pas à y penser, et je faisais de mon mieux pour oublier ; – mais quand on a bu le poison de l'amour, on est longtemps à prendre le dessus.

La Niania, qui avait parlé les yeux baissés, releva alors sur Antonine son regard plein de pitié.

– Il y en a, dit la jeune fille, qui ne s'en remettent jamais.

– On le dit, reprit la Niania ; pour moi, j'avais tant à faire que je ne pouvais guère penser au misérable que pendant les heures de la nuit, et j'étais si fatiguée alors que je m'endormais souvent sans avoir même le temps de dire : Que le Seigneur me garde ! Seulement je devais avoir encore de la peine à cause d'Afanasi ; car je ne sais ce qu'il avait inventé sur mon compte, mais voilà que Paracha se mit à ne plus vouloir me regarder. Elle affectait de ne pas me voir, comme si j'avais fait quelque chose de mal. Cela me fit

tant de chagrin, que peu de temps après, un paysan de chez nous m'ayant demandée à mon père, je me mariaï tout de suite, sans réfléchir. Je voulais être mariée avant Paracha, afin d'avoir le droit de ne pas la saluer la première, puisque les jeunes filles cèdent le pas partout aux femmes mariées.

– Eh bien, as-tu été heureuse avec ton mari ?
demanda Antonine.

La Niania garda un instant le silence.

– C'était un méchant homme, dit-elle enfin, mais il est mort. Que Dieu ait son âme.

– Méchant ? insista la jeune fille.

– Oui. Il me battait et m'injuriait ; je n'étais pas accoutumée à de tels traitements, et cela me paraissait dur... mais une femme mariée doit se soumettre.

– Il est mort ?

– Il mourut quelques années après notre mariage en me laissant deux enfants. Je le pleurai, parce qu'une femme doit toujours pleurer son mari, mais sa mort était pour moi plutôt un

bien qu'un mal.

– Et tes enfants ?

– C'est là que fut mon grand chagrin. Je les perdus l'un après l'autre, d'une fièvre qui courait le pays... C'est dans ce temps-là que j'ai bien vu que tout le reste n'est rien, tant qu'on n'enterre pas ses enfants.

Antonine détourna la tête, et son visage se trouva dans l'ombre.

– Oui, continua rêveusement la Niania qui semblait suivre son idée dans les replis de son cerveau, les enfants qu'on a mis au monde, nourris de son lait, portés dans ses bras, vous tiennent plus au cœur que tout le reste. Après mon mari, il me restait mes petits ; – mais après eux, il ne me restait plus rien. Je ne mangeais plus, – ta défunte grand-mère eut pitié de moi et me prit à son service dans ses appartements. Que Dieu la garde en son paradis ! On peut bien dire que par là elle m'a sauvé la vie, car mes enfants me tiraient dans la tombe.

Antonine mit sa main blanche et fiévreuse sur

la main fraîche et ridée de la vieille servante.

– Oui, je sais que tu m’aimes, dit l’humble femme ; voilà pourquoi je vous ai tant aimés, ton père et toi ; vous me rappeliez mes petits... Seigneur, que tout cela est loin !

La Niania essuya ses yeux avec son tablier et se leva.

– Ta maman nous gronderait bien si elle savait que nous parlons si tard au lieu de dormir... Tiens, ma beauté, je vais te verser ta potion contre la toux.

– Mets-la sur la table, je la prendrai dans un moment, dit Antonine.

La Niania obéit, arrangea la jolie chambrette virginale pour que tout eût un air de fraîcheur et de soin, alluma la veilleuse et sortit après avoir béni la jeune fille. Quand elle fut seule, Antonine se releva, ouvrit la fenêtre et jeta sa potion dans la rue ; elle allait rester exposée à l’air de la nuit, mais le courage lui fit défaut.

– Assez, assez, murmura-t-elle, je suis à bout de forces !

Elle se remit au lit, mais son sommeil fut fiévreux et entrecoupé de rêves pénibles. Jusqu'au matin, l'histoire de Niania, le visage de Dournof et celui de son fiancé tourbillonnèrent dans son cerveau fatigué.

XII

– Je ne sais ce qu’a Antonine, dit quinze jours après madame Karzof à son placide époux, pendant qu’ils étaient seuls dans la salle à manger ; elle a l’air fatigué, elle tousse un peu... j’ai peur qu’elle ne soit malade.

– Il faut faire venir le médecin, dit sentencieusement le bonhomme. On ne doit jamais négliger les premiers symptômes d’une maladie ; souvent une indisposition sans gravité dégénère en maladie dangereuse, faute de...

– Mon Dieu ! que tu fais tes phrases longues ! s’écria madame Karzof avec quelque impatience. Le médecin est venu hier.

– Ah ! Eh bien, qu’est-ce qu’il a dit ?

– Il a dit de continuer la potion, et de plus il a indiqué une poudre.

– Ah ! Eh bien, elle ira mieux dans quelques

jours, proféra M Karzof, qui professait une vénération absolue pour les oracles de la Faculté.

Sa femme n'avait pas l'air aussi persuadée que lui de l'efficacité de ces remèdes : elle resta silencieuse un instant.

– Sais-tu, Karzof, dit-elle ensuite, j'ai dans l'idée qu'Antonine aime plus ce Dournof que nous ne l'avions pensé.

– Pourquoi l'aimerait-elle ? T'en a-t-elle reparlé ?

– Non, c'est-à-dire que, depuis que nous sommes allés au Cirque, elle ne m'a plus ouvert la bouche à son sujet.

– C'est qu'elle n'y pense plus !

Madame Karzof secoua la tête négativement.

– Antonine, à ce que je vois, n'est pas fille à oublier ainsi cet homme qu'elle m'a suppliée, pendant si longtemps, de lui donner pour époux.

– Eh bien, quoi ? fit Karzof, chez qui l'intelligence n'était pas élevée à la hauteur d'une vertu. Sa femme le regarda d'un air qui lui disait doucement : Tu n'es qu'un bien pauvre sire !

Puis elle haussa les épaules et s'appuya sur la table pour lui parler plus confidentiellement.

– Nous avons peut-être eu tort de vouloir marier Antonine pendant qu'elle pensait à un autre, dit-elle ; j'avais cru qu'elle oublierait, elle n'a pas oublié. Avec le temps, cela viendra, mais à présent... Si l'affaire n'était pas si engagée, j'aurais préféré rendre sa parole à Titolof.

– Rendre la parole au général ! s'écria Karzof, comme si une maison lui était tombée sur la tête.

– Ne crie pas si fort, il est inutile qu'elle entende. Oui, rendre la parole au général. Après tout, je me soucie peu du général ; Antonine est notre fille, et je veux qu'elle vive !

Madame Karzof fondit en larmes. Son mari, plus hébété que jamais, la regardait la bouche ouverte et ne trouvait pas de paroles.

– Est-ce qu'elle est malade ? balbutia-t-il enfin, après avoir noué ensemble une ou deux idées.

– Je ne sais pas si elle est très malade, mais elle a des yeux qui me donnent à la fois de la

frayeur et du chagrin. Elle a l'air de me pardonner ma conduite... J'ai voulu me fâcher contre ces yeux-là, et je n'ai jamais pu trouver ce que j'aurais voulu lui dire...

– Eh bien, interroge-la, fit Karzof tout à fait bouleversé.

– Je sais bien ce qu'elle me répondra ; ce n'est pas la peine de l'interroger tant que je n'aurai pas causé avec Titolof. Toi qui es un homme, Karzof, tu devrais te charger de cela. Vois un peu s'il serait disposé à nous rendre notre parole.

– Je... j'essayerai ! déclara bravement le bonhomme ému de voir pleurer sa femme, mais au fond absolument terrifié à l'idée de parler à Titolof d'autres choses que d'affaires de la vie courante. Il sentait bien que la nature ne l'avait pas fait naître orateur, non plus que diplomate.

Antonine entra dans la salle à manger, en s'excusant de se lever si tard. Depuis quelque temps, elle avait de la peine à quitter son lit le matin ; le sommeil lui venait tard, et elle n'avait un peu de repos qu'entre huit et dix heures.

– Cela ne fait rien, ma Nina, dit madame Karzof. Embrasse-nous, mon enfant ; nous ne sommes pas au régiment pour nous lever à la diane.

Surprise de tant d'indulgence, la jeune fille leva les yeux sur sa mère, et vit qu'elle avait pleuré. Le remords l'assaillit, – ce n'était pas la première fois, – et elle pensa avec un douloureux serrement de cœur à la douleur que ses parents allaient éprouver bientôt.

De leur côté, les vieillards regardaient Antonine. Qu'ils étaient changés, ces beaux yeux si purs autrefois, ce teint mat où la vie circulait en dessous riche et abondante ! Les cheveux eux-mêmes semblaient s'être éclaircis sur les tempes, où se découvrait tout un réseau de veines bleues. Ils échangèrent un regard de pitié, un signe d'intelligence, et madame Karzof se mit aussitôt à causer avec sa fille d'une façon familière et joyeuse.

– Veux-tu aller au concert ce soir ? lui proposa-t-elle.

– Je veux bien, répondit Antonine avec

indolence.

– Il y a un beau concert à l’assemblée de la noblesse ; si tu veux, ton père nous prendra deux billets.

Antonine regarda sa mère, croyant s’être méprise.

– Pour vous et moi, maman ? dit-elle.

– Oui, pour nous deux ; nous prendrons une voiture, et nous irons seules en partie fine.

Sans Titolof ! Cette joie inespérée ranima Antonine, qui consentit avec plus de vivacité qu’elle n’en avait déployé depuis longtemps. Le père sortit pour aller à son service, et promit de rapporter les billets. Dans l’après-midi, le fiancé officiel arriva avec sa grâce ordinaire ; il se trouvait plusieurs personnes au salon. Karzof, attardé par le détour qu’il avait fait pour prendre les billets, ne rentra qu’au moment où son futur gendre prenait congé des dames, et ne put échanger avec lui qu’un salut et une poignée de main.

En entrant dans la salle de concert, Antonine

sentit le cœur lui manquer ; la chaleur, les parfums, l'éclat des lumières, tout cet ensemble excitant des salles peuplées la fit défaillir ; elle se força pourtant à marcher d'un pas ferme, et s'assit auprès de sa mère. Pendant les quinze jours qui venaient de s'écouler, elle avait senti le mal faire des progrès foudroyants. Les potions qu'elle jetait régulièrement, les poudres qui restaient dans ses tiroirs avaient beau lui être prodiguées par le médecin de la famille ! Celui-ci, homme peu intelligent, habitué à suivre sa routine, ne s'apercevait pas que, si sa patiente avait observé ses ordonnances, le mal n'eût pas suivi cette marche rapide. Il ne se doutait même pas qu'il y eût là autre chose qu'un rhume de printemps, provoqué par la rigueur anormale de la saison. Mais aux lumières, et grâce à la surexcitation de la toilette et de la musique, Antonine était plus belle que jamais. Ses yeux parcoururent lentement les galeries placées à l'étage supérieur et qui fait tout le tour de la salle immense ; ceux qui ne veulent pas faire toilette, ou qui ne veulent pas payer quinze ou vingt francs une place dans l'enceinte réservée,

peuvent de là assister au concert moyennant un prix modique. Antonine savait que Dournof serait là ; elle lui avait fait dire par la Niania de ne pas manquer de s'y rendre.

En effet, elle l'aperçut bientôt au-dessus de l'orchestre, précisément en face d'elle. Il lui envoya un baiser discret, en posant ses doigts sur sa bouche ; elle répondit par un signe de tête, et leurs yeux ne se quittèrent plus. Ils partirent ensemble pour ce pays enchanté de la musique où tout est lumière et transparence, où la douleur même revêt quelque chose de vaporeux et d'immatériel. Les nerfs d'Antonine, si péniblement tendus depuis longtemps, vibraient comme les cordes des violoncelles ; elle était si heureuse d'aspirer avec son ami l'air embrasé de la passion que lui soufflaient les puissantes harmonies de l'orchestre, qu'elle avait oublié les horreurs qui l'attendaient.

La symphonie s'acheva, après quelques minutes d'entracte. Un ténor, extrêmement à la mode et digne de la faveur du public, s'avança sur l'estrade. Les instruments jouèrent la

ritournelle, et Edgard commença en italien l'air de la *Lucie* :

Bientôt, l'herbe des champs croîtra

Sur ma tombe isolée !

Antonine, rejetée brusquement dans la réalité de sa vie, poussa un petit cri, fit un mouvement en arrière et perdit connaissance. Un grand brouhaha se fit autour d'elle. Les trombones couvrirent le mouvement qu'on fit pour l'emporter, et le ténor continua son air avec le succès le plus vif et le mieux mérité.

Au moment où Antonine revint à elle dans le petit salon des dames où on l'avait transportée, des applaudissements frénétiques annonçaient la fin du morceau.

– Pardon, dit-elle, dès qu'elle put parler, je regrette bien... Maman, allons à la maison.

On s'offrit à chercher leur voiture. La grâce et la beauté d'Antonine, ce je ne sais quoi de presque surhumain que la souffrance contenue

donnait à ses yeux avait amené autour d'elle plusieurs hommes de la meilleure société. Deux vieillards, des plus marquants parmi la noblesse, ne voulurent céder à personne le soin de la conduire à sa voiture. À la porte, sur l'escalier, se tenait Dournof, pâle et l'air sauvage. Antonine, qui le cherchait du regard, lui adressa un sourire angélique, mais si douloureux que le jeune homme se sentit atteint au plus profond de son être.

– Elle va mourir, se dit-il. Comment tout le monde ne s'en aperçoit-il pas ?

Il suivit le petit cortège, et se tint près de la portière de la voiture ; c'est sur sa main que s'appuya Antonine en montant sur le marchepied ; mais madame Karzof était si troublée qu'elle ne le vit même pas. Cet évanouissement, après sa conversation du matin avec son mari, avait mis la terreur dans son âme. Elle ramena sa fille à la maison en la comblant de tendresses, qu'Antonine n'acceptait qu'à regret. Il lui en coûtait de tromper ainsi l'amour maternel dont elle avait douté, et qui se révélait maintenant

à elle.

M. Karzof éploré descendit l'escalier, en apprenant l'accident arrivé à sa fille, et la soutint, aidé de son fils Jean, jusque dans sa chambre, malgré les instances d'Antonine qui lui assurait qu'elle se sentait tout à fait bien, et que c'était un simple étourdissement causé par la chaleur. Madame Karzof voulut déshabiller sa fille elle-même et la voir dans son lit. Antonine eut beau s'en défendre, il fallut subir les soins inquiets de sa mère en larmes.

Quand enfin elle eut assuré, maintes fois, qu'elle avait sommeil et qu'il fallait la laisser tranquille, madame Karzof se décida à se retirer, et alla écrire un billet au docteur pour qu'il vint le lendemain à la première heure.

– Niania, dit doucement Antonine, alors que sa bonne, la croyant endormie, rangeait tout sur la pointe du pied, Niania, descends vite dans la rue : Dournof doit y être ; dis-lui que je n'ai rien du tout, et que le moment où nous nous reverrons n'est plus éloigné. Va vite.

La Niania allait faire une question, mais

Antonine lui répéta : « Vite ! » et la pauvre vieille femme se hâta d'obéir. Elle revint au bout de quelques minutes.

– Tu avais raison, mon ange, il était en bas... Il m'a chargé de te dire que tu dois te soigner, que tu lui as fait grand-peur, qu'il t'aime comme un fou. Ah ! enfants ! enfants ! quel jeu jouez-vous là ! Il y a de quoi en mourir !

Un pâle sourire éclaira le visage d'Antonine, qui murmura : Bonsoir, et se tourna du côté de l'ombre.

Toute la maison dormait quelques heures après, lorsque la Niania se réveilla en sursaut de son premier sommeil, il lui semblait qu'il devait arriver quelque chose de malheureux ; elle se leva pieds nus, et courut à la chambre d'Antonine, dont elle ouvrit la porte avec précaution. La jeune fille, toute blanche dans son vêtement de nuit, était à genoux devant les images, ou plutôt affaissée sur elle-même. Les mains ouvertes sur ses genoux, elle priait et pleurait. Des mots sans suite sortaient de ses lèvres ; elle avait tant pleuré qu'elle n'avait même plus la force de se relever.

– Pardonne-moi, mon Dieu, disait-elle, pardonne moi, reçois-moi dans ton paradis. Je souffre, je souffre trop. Quel chagrin pour lui et pour eux ! Pécheresse que je suis, si Dieu me repousse, que deviendrai-je ? Et je suis si jeune ! Ah ! mon Dieu, je n'en puis plus...

Elle allait tomber étendue sur le sol, mais la Niania, qui l'avait écoutée les cheveux hérissés d'épouvante, la reçut dans ses bras, et avec une force que l'âge lui avait ôtée depuis longtemps, mais que sa tendresse lui rendit pour le moment, elle enleva Antonine dans ses bras et la mit sur son lit. La jeune fille la regarda, la reconnut, lui sourit, et referma les yeux dans un second évanouissement.

– Au secours, au secours ! cria la Niania, notre demoiselle se meurt !

La maison entière accourut, on employa les remèdes usités en pareil cas, et madame Karzof se décida à envoyer immédiatement chez le médecin.

Au bout d'une heure, celui-ci accourut ; il aimait Antonine qu'il avait vue naître, mais sa

science n'était pas à la hauteur de ses sentiments. Il déclara un état nerveux très prononcé, protesta contre les émotions de toute nature, et commanda le repos.

Le lendemain ou plutôt le jour même, quand le général Titolof se présenta à l'heure ordinaire, M. Karzof le reçut d'un air embarrassé.

– Mademoiselle Antonine se porte bien ? demanda le galant fiancé après le premier bonjour.

– Pas précisément, répondit le bon vieux : nous voulions même vous dire...

– Comment ! serait-elle malade ? fit le prétendu, dont le visage prit aussitôt l'expression attristée requise en pareil cas.

– Oui, c'est-à-dire... Elle s'est évanouie deux fois dans la soirée d'hier...

Le général fronça ses sourcils qu'il haussa en même temps jusqu'au milieu de son front ; ce jeu de physionomie signifie en langage poli : Quel malheur ! et combien vous m'étonnez !

– Et le docteur, que dit-il, car je suppose que

vous avez demandé les secours de l'art ?

– Sans doute ? Le docteur dit qu'il faut éviter les émotions ; il commande le repos absolu, récita Karzof, qui avait appris la phrase par cœur.

Titolof leva les sourcils encore plus haut.

– C'est très malheureux, très malheureux ! dit-il. Une jeune personne qui paraissait jouir d'une si excellente santé !

– Elle se portait fort bien... C'est depuis qu'elle est fiancée que...

Titolof prit un air si grave que Karzof n'osa achever la phrase ; il en commença une autre en se disant que peut-être par ce bout-là ce serait plus facile.

– Quand devez-vous quitter Pétersbourg, général ? lui demanda-t-il d'une voix caressante.

– Mais la seconde semaine après Pâques, dans tous les cas, répondit le fonctionnaire d'un air morne.

– Hem... c'est fâcheux... C'est que, voyez-vous, général, je crains que notre fille ne soit pas rétablie pour ce moment-là.

Titolof sursauta comme si on lui avait enfoncé une aiguille dans le mollet.

– Mais alors ?... fit-il avec beaucoup de points d'interrogation dans le geste et dans la voix.

– Eh bien, oui, général ! répondit Karzof en baissant la tête, comme si son chef immédiat lui avait infligé la plus énergique semonce.

– Comment, « oui ! » Je n'ose vous comprendre, monsieur, car, si j'en croyais mes oreilles, vous reviendriez sur une parole donnée, et...

– Je ne reviens pas sur une parole donnée, dit Karzof redressant la tête, mais ma fille est malade, et le médecin lui défend les émotions, et le mariage est une source d'émotions, et dans les circonstances présentes... Enfin, si elle se rétablit promptement comme nous l'espérons, en aucun cas elle ne pourrait s'engager dans les liens du mariage avant quatre ou cinq mois ; oui, quatre ou cinq mois, répéta Karzof avec complaisance, tout en pensant : Attrape ! ça t'apprendra à me faire les gros yeux.

– Quatre ou cinq mois ! Et moi qui dois être marié avant de partir, et il faut que je parte dans la quinzaine de Pâques ! Vous auriez dû me dire cela plus tôt, fit-il en se tournant vers Karzof d'un air furieux.

Celui-ci se sentait assez penaud ; heureusement il reçut du renfort ; madame Karzof entra dans le salon, et, sans même saluer son ex-futur gendre :

– Ce n'est pas faute d'en avoir eu mainte fois envie ! dit-elle d'une voix sèche. Vous auriez dû vous apercevoir que vous ne plaisiez pas à ma fille.

– Elle ne m'a jamais rien dit de désagréable ! répliqua Titolof, démonté par cette attaque inattendue.

– Il n'aurait plus manqué que cela ! Croyez-vous que nous soyons assez mal élevés, dans notre famille, pour dire des choses désagréables aux personnes que nous recevons ?

Une mêlée générale s'ensuivit, et Titolof se retira, en répétant d'un ton irrité :

– On devrait prévenir le monde ! Où trouverai-je une femme avant la quinzaine de Pâques ? Il faut que je sois à mon poste dans cinq semaines, et marié ! Et la semaine sainte, on ne fait pas de visites ! Mon Dieu, mon Dieu ! on devrait prévenir les gens. Cela ne ressemble à rien !

Jean Karzof, en entendant ce chapelet de jérémiades, passa la tête par la porte de sa chambre qui donnait sur le corridor, et contempla d'un air placide la déconfiture du Titolof abhorré. Quand la porte se fut refermée sur le général évincé, il prit son chapeau et sa pelisse ; mais au moment de sortir, il se ravisa et entra chez sa sœur.

Antonine, qui n'avait pu se tenir debout, était couchée sur un canapé ; sa robe de chambre accusait la maigreur qui l'avait envahie si vite. En voyant son frère, elle sourit et lui tendit la main.

– On a expédié ton promis, dit Jean... Il s'arrêta ; sa sœur s'était brusquement soulevée, et cramponnée au dossier du canapé, elle le regardait avec des yeux égarés.

– Qu'est-ce que tu dis ? fit-elle, tout opprimée.

– Ah ! diable ! pensa Jean, on lui avait défendu les émotions... Bah ! celle-là ne peut pas lui faire de mal ! Il reprit avec plus de précaution :

– Mon père vient de dire à Titolof que tu es malade, et que, comme le général est plus pressé d'avoir une femme que nous de nous séparer de toi, il ait à se pourvoir ailleurs. Es-tu contente ?

– Ah ! s'écria Antonine avec un cri déchirant, trop tard, trop tard !

À ce cri, les parents qui étaient restés dans le salon, sans se douter de l'incartade de leur fils, accoururent à la hâte.

– Pardon, pardon, mes chers parents, s'écria Antonine, j'ai douté de vous, j'ai cru que vous ne m'aimiez pas assez... Pardon ! qu'ai-je fait !

Elle se tordait les mains et les regardait avec des yeux suppliants, pendant que de grosses larmes coulaient sur sa robe de chambre.

– Elle a le délire, s'écria la mère, – vite un

calmant, ses poudres...

Elle ouvrit le tiroir où de tout temps on avait mis les médicaments destinés aux enfants, et poussa un cri.

– Malheureuse ! qu’as-tu fait !

– Pardon, pardon, dit Antonine, en se laissant retomber sur l’oreiller.

– Qu’y a-t-il ? fit Jean en s’approchant, effrayé.

– Les paquets sont tous là, – elle n’en a pas pris un seul ! Malheureuse enfant, tu voulais donc mourir ?

Antonine, sans répondre, fit un signe énergique qui pétrifia d’horreur tous les assistants ; une toux convulsive secoua sa faible poitrine ; elle porta son mouchoir à sa bouche pour l’étouffer, et le jeta ensuite sur le tapis, marbré d’un filet de sang.

– Ah ! dit madame Karzof en joignant les mains, si nous avons été durs envers toi, ma fille, tu nous as sévèrement punis !

Antonine ne répondit pas ; elle aussi était punie !

XIII

Le lendemain, à onze heures, le plus célèbre spécialiste pour les maladies de poitrine, le docteur Z*** était auprès de la jeune fille. Son confrère dont la négligence avait eu de si funestes résultats se tenait auprès de lui, contrit et plein de remords, pendant que la célébrité médicale auscultait minutieusement Antonine.

Quand l'illustre praticien eut terminé son examen, il reposa délicatement la pauvre enfant sur l'oreiller.

– Ce ne sera rien, lui dit-il en souriant ; un peu de patience, et nous vous guérirons. C'est l'affaire de six semaines.

Il lui sourit encore, lui pressa la main, demanda du papier pour écrire une ordonnance, et passa dans le cabinet de M. Karzof avec les parents et Jean. La Niania et l'ancien médecin restés près d'Antonine lui répétaient les paroles

consolantes.

– Alors, docteur, fit le père en jetant un regard timide sur le docteur, vous pensez... ?

Z*** s’assura que la porte était fermée, et dit à voix basse :

– Il est inutile de vous tromper ; dans six semaines elle sera morte.

– C’est impossible ! cria la mère en montrant le poing au ciel, cela ne se peut pas, Dieu ne peut pas vouloir...

– Ne faites pas de bruit, interrompit le docteur ; c’est une phtisie galopante qu’il n’est plus possible d’enrayer ; on peut adoucir ses souffrances, mais rien ne peut la guérir. Si elle désire quelque chose, donnez-le-lui. Ne lui refusez rien ; promettez-lui de lui accorder ses demandes les plus extravagantes ; vous ne serez jamais mis en demeure d’exécuter vos promesses.

Les deux vieux époux pleuraient silencieusement en se tenant la main.

– Mais, docteur, dit la mère en s’efforçant d’arrêter ses larmes, comment cela est-il arrivé ?

– Un refroidissement mal soigné ; vous m’avez dit qu’elle n’avait pas pris ses médicaments ; ils étaient bien indiqués, ces médicaments ; pourquoi ne les a-t-elle pas pris ?

Le père et la mère se regardèrent comme des coupables pris en faute.

– Elle avait du chagrin... murmura madame Karzof.

– Oh ! un chagrin d’amour ? Cela arrive quelquefois. On veut mourir, et puis quand on a réussi, on voudrait revenir sur ce qu’on a fait... mais il n’y a plus moyen... Aime-t-elle quelqu’un ?

– Oui, fit tristement le père.

– Eh bien, vous savez ce que vous avez à faire, dit le docteur.

Il écrivit une ordonnance, dressa et signa sa consultation, puis avant de partir :

– Je puis me tromper, dit-il ; nul n’est infallible ; faites venir un autre praticien ; il trouvera peut-être le mal moins avancé : pour moi, je ne pense pas que la vie se prolonge au-

delà de six semaines.

Quand il fut parti, les deux époux continuèrent à pleurer ; le coup qui les frappait était si subit, si imprévu, qu'ils se trouvaient sans défense.

– Tous ces médecins mentent ! dit madame Karzof en sanglotant : je suis sûre que ce n'est pas vrai ; nous aurons une consultation demain ; nous en prendrons trois, n'est-ce pas, Karzof ?

– Certainement ! gémit celui-ci. Je vais aller les prévenir tout de suite. Ah ! ma femme, quel malheur ! Notre Antonine, si belle, si bien portante, il y a un mois, quand nous avons donné ce bal !

– Il y a six semaines, corrigea sa femme par habitude de rectifier les erreurs de son mari... Elle était si fraîche encore le jour du cirque !...

– C'est ce jour-là qu'elle aura pris froid ! sa pelisse ne voulait pas tenir sur ses épaules, et puis elle était si légèrement vêtue... Pourquoi n'a-t-elle pas pris ses poudres ? fit tout à coup le père consterné, elle se serait guérie tout de suite ! On le lui a répété assez de fois... Pourquoi n'a-t-elle

pas voulu ?

Il se tut sur ce mot qui lui brisait le cœur. Un silence lugubre régna dans l'appartement. Jean se leva tout à coup et se dirigea vers la porte.

– Où vas-tu ? demanda machinalement sa mère.

– Je vais chercher Dournof, répondit le jeune homme d'une voix qu'il voulait rendre ferme.

Mais la force lui manqua ; il éclata en sanglots, et se hâta de refermer la porte sur lui.

Restés seuls, les deux vieux s'entre-regardèrent et dirent en même temps :

– C'est notre faute !

XIV

Jean trouva son ami acharné à son travail. Il était bien rare qu'on le vit autrement que penché sur son bureau.

Le visage du jeune Karzof était tellement changé par la douleur, que Dournof lui prit les deux mains et l'attira vers la fenêtre pour mieux l'interroger.

– Un malheur ? dit-il d'une voix brève.

Jean se laissa tomber sur un siège et fit un geste de la main qui signifiait : Tout est perdu.

– Quoi ! s'écria Dournof, on la marie quand même ?

– Non, répondit Jean, c'est pis encore.

– Comment, pis que cela ?

Dournof recula d'un pas, les yeux hagards, et s'appuya contre la muraille.

– Elle n’est pas morte, dis ? fit-il à voix basse.

– Non, s’écria Jean, Dieu merci ! – mais elle se meurt.

Dournof passa la main sur ses yeux et se retint au mur.

– Je l’avais pensé, dit-il. Elle l’avait juré !

Après le premier moment de stupeur, il se fit raconter ce qui s’était passé chez les Karzof : la manière dont la maladie d’Antonine, soigneusement cachée par elle autant qu’elle l’avait pu, s’était enfin découverte ; l’accueil qu’avait reçue Titolof, la consultation du docteur Z*** et enfin la permission tacite de ses parents de ramener Dournof au logis.

– Si le bonheur peut la sauver, tu la sauveras, dit Jean en terminant son récit. Le docteur a beau dire, je ne puis me figurer que ma sœur soit condamnée sans recours. Elle a à peine l’air malade, et sans ses accès de faiblesse et quelquefois un peu de sang à son mouchoir, on ne pourrait supposer qu’elle est gravement atteinte. Les médecins se trompent souvent... Si tu la

ramenais à la vie...

– On me mettrait encore une fois à la porte, interrompit amèrement Dournof, et l'on donnerait Antonine à un autre général ! Je connais le monde, mon ami ! Tes parents ne sont ni plus ni moins mauvais que le reste des hommes ! En attendant, ce sont les âmes d'élite qui souffrent. Allons chez toi.

Il s'habilla rapidement, et le deux jeunes gens prirent en silence le chemin de la maison Karzof. En approchant de la porte, Dournof ne put retenir un geste de colère.

– Quand on pense, dit-il, que je suis sorti d'ici il y a à peine un mois, laissant Antonine dans la plénitude de la vie, et que déjà il est trop tard... Elle a trop bien réussi son œuvre !

– Tu la sauveras ! dit Jean pour reconforter son ami, et croyant lui-même à l'efficacité de la joie pour guérir la malade ; je t'assure que le docteur s'est trompé. Et s'il s'est trompé, tant mieux, car vous devrez votre bonheur à sa méprise.

Ils entrèrent et se rendirent dans le cabinet de M. Karzof.

Pendant leur absence, les deux vieillards avaient été soumis à une rude épreuve. Après la consultation, Antonine fatiguée s'était endormie, et la Niania, pleine d'espoir, était accourue auprès d'eux pour écouter la confirmation de la bonne nouvelle. En apprenant que les paroles affectueuses du docteur n'étaient qu'un pieux mensonge, destiné à tromper Antonine, la vieille femme resta atterrée.

– Comment, dit-elle ce n'est pas vrai, et notre demoiselle doit mourir ?

Les pleurs de madame Karzof lui répondirent.

La taille de l'humble servante sembla grandir tout à coup :

– C'est votre faute ! dit-elle sévèrement ; vous avez désobéi aux lois de Dieu qui veulent que chaque cœur soit libre d'aimer. Vous avez préféré l'intérêt au bonheur de votre enfant, et Dieu vous la retire, c'est votre châtiment.

– Niania, interrompit M. Karzof, tu perds la

tête ! Comment te permets-tu de parler ainsi à tes maîtres...

– C’est votre châtiment, continua Niania sans s’émouvoir ; jamais votre fille ne vous avait donné de chagrin, vous n’en aviez que de l’orgueil et de la joie, et vous l’avez affligée sans raison. Le jeune homme était pauvre ? C’est vrai ! Mais il avait du mérite, et il aimait votre fille.

– Il l’aimait pour sa dot, dit l’incorrigible madame Karzof.

– Ce n’est pas vrai, riposta véhémentement la Niania, ce n’est pas vrai, et vous le savez bien. Vous avez mortellement offensé Antonine quand vous lui avez dit ce mensonge, et vous lui avez brisé le cœur ; de ce jour elle n’a plus eu de joie.

– Mais, s’écria la mère sans s’apercevoir qu’elle se défendait contre l’accusation de sa servante, elle devait le dire ! Il ne fallait pas se taire et douter de notre amour...

– Elle vous l’a dit, répliqua la vieille femme, toujours sévère et presque menaçante ; pendant

des semaines elle vous a implorée tous les jours de ne pas la marier à l'imbécile que vous aviez choisi pour elle, – une tête vide qui n'avait pas un grain de bon sens dans sa pauvre cervelle, tandis qu'elle aimait ce garçon qui a plus d'esprit et de raison dans son petit doigt que nous tous ensemble. Elle vous a suppliée de l'épargner, avez-vous écouté sa prière ?

– Je ne croyais pas que ce fût sérieux, répondit la mère honteuse d'elle-même.

– Voilà votre défense, à vous autres ! Et c'est encore votre faute. Pourquoi n'avez-vous pas élevé votre enfant vous-même, pourquoi l'avez-vous contrariée en tout ? Je ne suis qu'une pauvre vieille paysanne, mais je savais qu'elle parlait sérieusement, moi, et quand elle m'a dit : « Je mourrai ! » j'ai senti l'ange de la mort passer sur ses épaules. Oui, continua la Niania, pendant que les vieillards courbaient la tête sous la vérité de ses paroles, Antonine a commis un grand péché en cherchant volontairement la mort ; mais de ce péché c'est que vous êtes responsable devant le Seigneur, car il vous avait donné son âme à

garder, et vous n'en avez pas eu de souci. Et nous, malheureux que nous sommes, nous qui l'aimons et qui n'avons rien à nous reprocher envers elle, nous allons être malheureux, et tout cela à cause de vous, parce que vous avez préféré l'or et les dignités au bonheur d'Antonine !

Toutes ces paroles entraient comme autant de flèches dans le cœur du père et de la mère. Pauvres gens, ils avaient péché par bêtise, par ignorance et manque de précaution, mais la croix qui leur tombait sur les épaules était bien lourde.

– Et le jeune homme, reprit la Niania, qu'allez-vous dire au jeune homme ? C'était à lui que le Seigneur destinait Antonine, puisque leur amour était réciproque, et vous avez désuni ce que Dieu lui-même avait uni.

– Si Antonine vit, je jure qu'il l'aura ! sanglota madame Karzof.

– Je le jure ! répéta fidèlement son mari.

La sonnette retentit.

– Va ouvrir, Niania, dit madame Karzof, et si ce sont des étrangers, dis que nous n'y sommes

pas.

La Niania, ramenée à son rôle de servante, s'en fut humblement ouvrir la porte. C'étaient Jean et Dournof. Elle les fit entrer dans le cabinet et alla prévenir les époux.

– Déjà ! dit madame Karzof. Elle ressentait une sorte de terreur à la pensée de paraître devant Dournof. Il lui semblait que ce jeune homme allait lui demander compte de la vie de sa fille... Enfin, séchant ses yeux et composant son visage, elle entra. Dournof se leva à son aspect et se tint debout, d'un air froid et respectueux. Madame Karzof voulait l'intimider, et lui faire sentir que, s'il rentrait dans la maison, c'était par la force des choses ; mais à la vue de ce visage connu, auquel elle avait fait bon accueil pendant tant d'années, elle n'y tint pas, et se jeta à son cou en disant :

– Tâchez qu'elle vive, et tout, tout est à vous !

– Je ne veux qu'Antonine seule, madame, répliqua le jeune avocat.

– Oui, sans doute, mais tâchez qu'elle vive, cher Féodor, nous vous aimerons comme notre

propre fils.

Dournof baisa la main de madame Karzof et reçut une accolade silencieuse du père.

– Puis-je la voir ? demanda-t-il sur-le-champ.

– Elle n'est pas préparée, répondit la mère... ; mais une telle joie... Elle se tut et hésita comme pour parler, puis continua de garder le silence.

– Je n'ose pas, dit-elle enfin. J'ai peur...

– Niania le lui dira, fit Jean. C'est Niania qui la connaît le mieux de nous tous.

Madame Karzof poussa un soupir. Il était bien dure pour elle de s'entendre dire ouvertement qu'une servante possédait plus qu'elle le cœur de son enfant ; mais ceci était encore une humiliation méritée. La Niania prévenue se rendit auprès d'Antonine qui venait de se réveiller, et toute la famille, sur la pointe du pied, se réunit derrière la porte de la chambrette.

– Mon oiseau du bon Dieu, dit la vieille bonne, que veux-tu ?

– Donne-moi à boire, dit la jeune fille. Je me sens mieux d'avoir dormi.

Elle promena autour d'elle un regard satisfait.

– Est-ce vrai, dis, Niania, que Titolof est parti et qu'on ne m'en parlera plus ?

– Je crois bien que c'est vrai ! Il se cherche déjà une femme ailleurs, dit plaisamment la Niania ; c'est qu'il est pressé, vois-tu !

Antonine sourit. C'était la première étape du bonheur que d'être débarrassée de cet odieux personnage.

– On est disposé chez nous, continua la vieille femme, à te donner tout ce que tu demanderas, pour avancer ta guérison. Tout ce que tu voudras sans exception. Ainsi, demande !

– Oh ! Niania, tout ! Ce n'est pas possible ! Il y a des choses qu'on ne m'accorderait pas.

– Par exemple ?

Antonine rougit. Cette rougeur passa sur son visage comme une lueur fugitive et se fixa à ses pommettes amaigries.

– On ne me permettrait pas de voir Dournof !

– Crois-tu ? je crois bien que si ! veux-tu que

j'essaye ?

– Oh ! non ! fit Antonine en la retenant timidement, non...

– Je vais voir, insista la bonne en se rapprochant de la porte.

Elle ne fit que sortir et rentrer.

– Il va venir, dit-elle, sur le seuil.

– Ah ! fit douloureusement Antonine, il faut que je sois bien malade !

Madame Karzof reçut ce reproche comme un coup de poignard ; mais ce cœur de mère, si paisiblement indifférent la veille, commençait à mesurer son amour par l'étendue de ses souffrances.

Dournof n'y put tenir ; il entra, courut jusqu'auprès d'Antonine, et, s'agenouillant près d'elle :

– Pour toujours, lui dit-il.

Elle lui avait pris la tête dans ses deux mains et le regardait avec incrédulité.

– Pour toujours, répéta Dournof... ; tu es à

moi !

Antonine appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme en fermant les yeux, et ils échangèrent leur premier baiser.

La Niania ferma la porte de la chambre et les laissa seuls.

La famille Karzof pleurait de l'autre côté du mur.

XV

Pendant les premiers jours qui suivirent leur réunion, les jeunes gens crurent avoir conjuré le mauvais sort ; dans cette atmosphère de bonheur et de paix, Antonine semblait reflourir ; renonçant à tout, Dournof passait ses journées auprès d'elle et ne rentrait chez lui que pour prendre un peu de sommeil. L'heure des repas était pour eux le moment béni de la journée, car on dressait le couvert auprès du canapé qu'Antonine ne quittait guère, et la Niania les servait tous deux seuls, pendant que la famille dînait dans la salle à manger.

À voir la jeune fille, on n'eût jamais cru sa vie menacée. Son teint toujours pâle était devenu d'un blanc mat, un rose à peine indiqué nuançait ses joues, et ne devenait plus rouge qu'aux heures de fièvre ; la toux n'était plus très pénible, mais les forces ne revenaient pas. Tout le monde crut

que le docteur Z*** s'était trompé et madame Karzof réunit trois autres médecins pour leur demander une consultation.

Le résultat fit tomber les pauvres gens du haut de leurs espérances : Antonine ne verrait pas fleurir les roses.

Les parents, dans leur désespoir, déclarèrent que tout cela n'était que stupidité ou tromperie, que leur fille allait beaucoup mieux, et que « les médecins n'étaient que des ânes » : cette dernière opinion émanait personnellement de M. Karzof.

La chambre d'Antonine était devenue le rendez-vous de toute la famille : c'est là qu'on prenait les décisions, qu'on commandait le dîner, que Jean venait lire le journal à haute voix, que M. Karzof rapportait son petit stock de nouvelles et de commérages. Dournof apportait des fleurs, mais des fleurs sans parfum, car Antonine ne pouvait supporter la moindre odeur prononcée ; les amis et amies de la famille prévenus du danger de la jeune fille, et n'y pouvant croire à la vue de sa beauté rayonnante et pour ainsi dire transfigurée, venaient en foule, apportant chacun

quelque babiole, quelque petit souvenir. Bientôt les tables et les étagères furent encombrées de présents, et il fallut en augmenter le nombre.

Le bataillon sacré était venu à la première nouvelle du danger ; parmi les jeunes gens qui le composaient se trouvait un étudiant en médecine, près de finir son cours : si Dournof avait conservé quelques illusions, il les eut perdues à voir la pitié affectueuse avec laquelle son ami parlait à Antonine, avec quelle bonté il se prêtait à ses fantaisies et de quel regard triste il la suivait lorsqu'elle ne le voyait pas.

Les jeunes filles ses compagnes venaient aussi en foule ; jamais on ne s'était aperçu, parmi cette jeunesse rieuse, de la place que tenait cette personnalité le plus souvent grande et austère ; on ne savait pas combien de bons conseils elle avait donnés, combien de chagrins elle avait adoucis par ses paroles ou ses actes, jusqu'au jour où il fut avéré qu'on allait la perdre. Chacun voulut la revoir une fois encore, et il sembla à tous qu'ils ne l'avaient jamais vue jusque-là.

Antonine recevait tous ces hommages, toutes

ces marques de tendresse comme la chose la plus naturelle du monde. Son cerveau, déjà fatigué par tant de luttes et de chagrins, s'était un peu affaibli sous l'effort du mal envahissant ; elle ne se rendit pas bien compte de l'affluence de visiteurs sans cesse renouvelée qui remplissait sa chambrette, mais il lui était très agréable de voir tant d'amis.

Ce flot incessant d'amis et de connaissances empêchait le bonheur d'avoir retrouvé Dournof d'être trop poignant et dangereux. Lorsqu'ils se retrouvaient seuls, après une journée pleine de distractions, lorsque la Niania, toujours silencieuse et triste, roulait auprès du canapé la petite table du repas, elle tendait la main à son ami, qui inclinait dessus sa tête, afin de lui dérober l'expression de ses yeux, et elle se laissait aller sur ses oreillers, en murmurant :

– Je suis heureuse.

Vers le soir, venait la fièvre ; alors les yeux d'Antonine s'animaient d'un éclat factice, des taches rouges marbraient ses pommettes ; elle faisait des projets pour l'avenir. On avait parlé vaguement d'un voyage à l'étranger, pour rétablir

la santé.

– Dès qu’il fera beau, disait-elle, aux premiers rayons du soleil de mai, nous partirons pour l’Italie, nous serons mariés alors !

Sa main caressante prenait celle de Dournof qui l’écartait en souriant, le cœur navré, les traits tirés par la contrainte qu’il s’imposait.

Nous irons à Florence ! on dit qu’il y a tant de fleurs à Florence que personne ne peut se l’imaginer. Et puis en automne nous reviendrons ici. Maman nous arrangera un joli petit appartement dans un quartier clair et propre. Ma chambre à coucher sera bleue. J’aime tant le bleu ! N’est-ce pas, maman, que vous me la meublerez bleu ?

– Oui, répondait madame Karzof, du bleu clair.

– Bien clair, avec des rideaux blancs, brodés en dessous... cela coûtera cher, mais on ne marie sa fille qu’une fois, n’est-ce pas, mon père ?

Le vieux Karzof murmurait tout bas quelque chose comme un assentiment, et sortait en se

mouchant avec bruit dans son grand foulard à carreaux, suivi par le regard inquiet de sa femme.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi ; Antonine espérait toujours qu'elle pourrait se lever le lendemain, et la langueur de son mal la forçait à rester couchée ; elle allait de son lit au canapé et du canapé au lit tous les jours, et déjà ce faible effort lui paraissait au-dessus de ses forces.

Un soir, dévorée par la fièvre, elle s'était tenue assise quelque temps.

– Je vais mieux, dit-elle à Dournof, beaucoup mieux, tu le vois ! Je veux aller dans le salon, faire une surprise à mon père et à ma mère. Et puis il y a si longtemps que je n'ai fait de musique !... Je veux jouer du piano.

Elle se leva, en chancelant, fit deux pas, appuyée sur le jeune homme ; mais au moment où elle tournait vers lui son visage animé d'une joie enfantine, elle pâlit et se cramponna à son épaule. Une toux cruelle secoua ce jeune corps débile, et elle défaillit. Il la reporta sur le canapé ; penché sur elle, il suivait les moindres mouvements de ce visage adoré ; elle jeta à terre

son mouchoir marbré de taches rouges.

– Il est trop tard, dit-elle avec une expression déchirante. Trop tard ! ah ! mon ami, nous payerons cher ces quelques jours de bonheur !

L'image de ce bonheur que la mort allait lui ravir devait être la punition d'Antonine. La vie qu'elle allait quitter se faisait belle devant ses yeux comme à plaisir, pour lui inspirer des regrets plus amers. Tant de tendresse, de dévouement, de facilité à toute chose ! Les obstacles s'étaient levés par enchantement, tout n'était plus qu'un rêve doré, le paradis s'ouvrait devant elle... Et il fallait renoncer à toutes ces joies.

Antonine pleurait, le visage dans ses mains. Dournof se pencha sur elle.

– Ne pleure pas, lui dit-il, tu me brises le cœur.

Elle leva sur lui ses yeux creusés par la souffrance physique et morale.

Au moment où tout est si beau, où nous n'avons plus qu'à être heureux, voir la vie

m'échapper... Quelle dérision amère !

Dournof couvrait de baisers les petites mains fiévreuses de sa fiancée.

– Si tu ne souffrais pas, lui dit-il à voix basse, je ne serais pas ici !

– C'est vrai, répondit-elle avec amertume ; j'aurais épousé Titolof. Ah ! s'écria la pauvre enfant, je ne suis pourtant pas méchante ! Qu'ai-je fait pour tant souffrir ?

– Dieu châtie ceux qu'il aime ! dit la voix grave de la Niania, qui venait d'entrer en silence. Tu as mal fait, ma fille, de porter la main sur toi-même. Quand tu as voulu mourir, tu as offensé le Seigneur. Ton mal est le châtement qu'il t'envoie !

– Mais elle guérira, Niania, elle guérira ! reprit Dournof en regardant la vieille femme d'un air de supplication.

– Non, dit Antonine, je ne guérirai pas. Dieu n'est pas le jouet de nos caprices. Je lui ai demandé la mort comme un bienfait, il me l'a accordée...

Elle inclina la tête sur ses mains jointes et s'absorba dans ses pensées.

– Que son nom soit béni ! dit-elle enfin. Maintenant je ne dois plus penser qu'à obtenir mon pardon.

Quand Dournof fut parti, quand la jeune fille fut arrangée pour la nuit dans son petit lit bleu, elle appela sa Niania qui couchait par terre auprès d'elle.

– Prie avec moi et pour moi, Niania, dit-elle, pour que Dieu me pardonne.

– Pauvre martyre, pensa la vieille femme, tu as gagné le ciel.

Désormais la Niania et son élève parlèrent du ciel tous les soirs : une paix céleste descendit sur la jeune fille. Le jour appartenait à Dournof, à sa famille, à ses amis ; la nuit était réservée à la prière.

Ce n'est pas sans cruels retours d'amertume, sans larmes, sans accès de fiévreux désespoir, qu'Antonine renonça à la vie. Plus d'une fois, les mains levées vers le ciel, elle cria :

– Je ne veux pas ! Je ne veux pas mourir !

Quand elle se croyait le mieux résignée, l'amour de la vie lui revenait plus fort et plus poignant que jamais. Ces luttes usèrent ses forces.

La docteur, afin de prolonger de quelques jours une vie si chère à tous, conseilla de la transporter à la campagne. On loua une maison à Pargolovo dans un site magnifique où les yeux se reposaient de tous côtés sur les souches massives des pins ou des sapins. Si quelque chose pouvait conserver les forces défaillantes d'Antonine, c'était l'air balsamique des arbres résineux.

Aux premiers rayons du soleil de mai, elle partit, non pour l'Italie, comme elle l'avait désiré, mais pour Pargolovo. Ce trajet d'une vingtaine de verstes à peine faillit lui coûter la vie. Dournof qui la soutenait sur son bras, appuyée sur des coussins, crut plus d'une fois qu'elle n'arriverait pas vivante. Elle atteignit cependant ce séjour. Le lendemain de son arrivée, la vue du lac, des bois qui l'entourent, l'aspect magique de la verdure à peine naissante qui commençait à pointer aux

rameaux des saules, toute cette vie nouvelle qu'amène le printemps lui rendit un peu de joie. Elle espéra vivre.

En promenant ses yeux sur le paysage, elle les arrêta sur un petit monticule surplombant le lac, et que couronnait une petite chapelle construite en bois.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

La question imprévue n'obtint point de réponse : personne autour d'elle n'osait lui forger un mensonge.

– Ah ! fit-elle en parcourant du regard les visages qui l'entouraient, je comprends ; c'est le cimetière. On m'enterrera là, près du lac, ajouta-t-elle en indiquant l'extrême pointe : je veux que mon tombeau reçoive les derniers rayons du soleil.

Elle vécut un mois encore, dépassant les prévisions de la science, soutenue peut-être par le grand amour qu'elle portait à celui qu'elle laissait faible comme un enfant, et dénué comme un orphelin ; puis, tout à coup, ses forces

déclinèrent.

– Écoute, dit-elle un soir à Dournof, je mourrai demain, j'en suis sûre. Rappelle-toi que tu dois vivre pour ta patrie et tes semblables. Tu deviendras riche et célèbre ; pense à moi, alors, car j'ai renoncé à tout pour obtenir ce résultat. Tu te marieras...

Dournof fit un geste énergique.

– Tu te marieras, insista-t-elle, et tu feras bien. Tu auras des enfants qui seront ton image, tu en feras des hommes tels que toi... alors si Dieu me permet de te voir sur la terre, je serai tout à fait heureuse, tout à fait, entends-tu ?

Le lendemain, comme elle l'avait dit, Antonine s'éteignit sans trop de souffrances ; il y avait longtemps qu'elle avait épuisé le fiel de la coupe.

Sa mort frappa sa famille comme si elle n'était pas prévue depuis longtemps. Dans sa chambre, la plus belle et la plus vaste de cette maison où l'on avait dressé pour l'y exposer la table funéraire, le vieux Karzof, devenu à moitié

imbécile, allait et venait, touchant les mains de sa fille et ne pouvant se persuader que leur roideur était celle de la mort. La mère, inquiète de mille détails, sentait moins son chagrin ; l'heure du remords devait commencer pour elle lorsque la maison serait remise en ordre et quand aucun souci matériel ne la distrairait plus de son chagrin.

Dournof, qui depuis cinq nuits n'avait pas dormi une heure sur vingt-quatre, veillait encore auprès du corps d'Antonine, avec le diacre chargé de lire les prières. Le diacre était remplacé toutes les trois heures, et Dournof restait là. De temps en temps, il se levait du siège qu'il avait adopté, et venait près de la jeune morte, arrangeait un ruban, un pli de sa blanche toilette nuptiale ; il changeait de place une des fleurs dont le corps et la table étaient parsemés, puis, pieusement, comme une relique, il baisait le front et les mains d'Antonine, et retournait à sa place. Le sommeil l'y surprenait parfois ; il appuyait alors sa tête contre la muraille et dormait quelques instants. Il se reprochait ces minutes dérobées à la contemplation des restes adorés qu'on allait venir

lui enlever.

Le troisième jour, en effet, la maison se remplit de parents et d'amis ; on enleva le cercueil de moire blanche, et l'on emporta la jeune fille à l'église.

Elle était si belle, ses traits avaient pris une expression si angélique, que l'on ne pensa point à couvrir son visage. On rabattit dessus le voile de mousseline qui l'entourait, et, sous le soleil de juin, elle prit ainsi, parée comme pour l'hymen, le chemin de la petite église.

Pendant le service funèbre, Dournof, toujours près du cercueil, la regardait d'un air jaloux. Quand, suivant l'usage, l'assistance vint donner le baiser d'adieu à la morte, il s'inclina après les parents, comme il était dans l'ordre, sur les mains de cire de sa fiancée, puis il laissa passer la foule.

Quand le dernier des assistants eut rempli ce pieux devoir, les sacristains s'approchèrent avec le couvercle. Il les écarta du geste.

– N'y a-t-il plus personne ? dit-il à demi-voix.

On le regarda avec étonnement, mais nul ne

répondit.

Alors il se pencha sur sa fiancée et baisa avec passion le front pur, les joues amaigries, les doigts émaciés d'Antonine, puis il prit lui-même le couvercle avec une sorte de rage, et, sans attendre d'aide, il le vissa solidement.

Les plus proches parents de la jeune fille avaient compris son désir et n'y mirent point d'obstacle : après les lèvres de Dournof, rien n'effleura plus le visage de celle qu'il n'avait pu obtenir comme sienne.

Une voix se fit entendre tout près de lui, pendant qu'on emportait Antonine vers la fosse, creusée suivant son désir à l'endroit où tombaient les derniers rayons du soleil couchant :

– Toi et moi seuls l'avons aimée ; les autres ne l'ont pas connue.

Dournof se retourna et vit la Niania. Celle-là non plus ne pleurait pas, mais la joie de sa vie venait de disparaître dans le trou du fossoyeur.

XVI

Les Karzof n'habitèrent pas longtemps la maison où leur fille avait rendu le dernier soupir. Bien différents de Dournof qui eût passé sa vie dans la chambre d'Antonine, à regarder la place où elle avait cessé de vivre, il leur était pénible de se trouver sans cesse dans un milieu qui leur rappelait les angoisses des derniers jours. Ils retournèrent en ville, et madame Karzof, toujours pratique, loua sa maison à des négociants anglais qui n'avaient pu trouver de villa à cause de la saison avancée. Ils retournèrent à Pétersbourg et reprirent leur existence accoutumée.

Karzof s'en allait à son bureau le matin, remplissait machinalement sa besogne, grondait quelque scribe négligent, donnait des signatures et des poignées de main, puis rentrait au logis. Là rien ne paraissait changé ; mais jadis le piano d'Antonine, aujourd'hui muet, se faisait entendre

dès le bas de l'escalier ; à son coup de sonnette, la musique cessait brusquement, et, sur la porte ouverte du salon, il voyait apparaître la gracieuse silhouette de sa fille... Désormais, il entra seul, la tête basse, remettait son pardessus à la Niania toujours morne et sévère, puis traversait le salon sans regarder autour de lui : il n'était pas d'objet dans cette pièce qui ne parlât au père navré de sa fille perdue ?

Il allait retrouver sa femme. Celle-ci, assise auprès de la fenêtre, portant désormais des lunettes pour protéger ses yeux soudainement vieillies par les pleurs, tricotait des bas de laine pour son fils et son mari... Le père s'asseyait près d'elle, poussant un soupir, de chagrin autant que de fatigue, et, suivant une habitude de trente années, il demandait le récit des événements survenus en son absence.

Que lui dire ? Il n'arrivait plus rien. Autrefois, la maison était pleine de mouvement et de vie. Les jeunes amies d'Antonine et leurs frères allaient et venaient sans cesse ; il n'était point de jour où la sonnette ne retentît dix fois ; mais qui

pouvait venir désormais ? Jean fuyait la maison, cette triste maison pleine de souvenirs douloureux, et n’y rentrait guère que pour la nuit. Il se reprochait bien parfois de délaisser ainsi ses parents, – mais il n’aimait pas à se trouver avec eux ; la vue de leur chagrin, loin de lui inspirer la pitié, soulevait en lui une sourde colère.

– C’est leur bêtise, se disait-il, leur amour-propre aveugle qui a perdu notre Antonine bien-aimée !

Et la compassion achevait de mourir dans son cœur.

Jean était de ceux qui ne comprennent pas les erreurs de l’ignorance. L’éducation qu’il avait reçue et ses facultés naturelles le mettaient fort au-dessus du niveau de ses parents. Il ne s’en targuait pas, car il avait trop d’esprit pour tirer vanité d’une supériorité qui ne lui appartenait pas en propre, mais il ne comprenait pas les faiblesses et les imperfections d’une société moins éclairée ; il pouvait les excuser, mais non les plaindre.

Après le premier hébètement de la douleur,

madame Karzof ne tarda pas à se révolter ; elle ne pouvait supporter l'idée d'être en faute ; son amour-propre, qui durant sa vie entière n'avait été éprouvé que dans des circonstances peu importantes, ne pouvait lui laisser supporter la pensée de la moindre erreur possible. Elle réfléchit pendant quelques semaines, se débattant sous l'accusation que portait sur elle sa propre conscience, et à force de chercher, elle trouva un autre coupable de la mort d'Antonine.

– Sais-tu, Karzof, dit-elle à son mari, un soir que, après leur dîner solitaire, les deux époux se retrouvaient seuls dans le cabinet du vieillard, sais-tu que sans Dournof, notre Antonine serait encore ici, belle et vivante ?

Karzof hocha tristement la tête, sa conscience à lui ne s'accommodait pas si facilement d'une défaite, mais il ne voulait pas contrarier sa femme. Il garda le silence.

– Oui, répéta madame Karzof, c'est la faute de Dournof si nous avons perdu notre fille ! c'est lui qui l'a entraînée dans cet amour absurde ; s'il avait eu un peu de cœur, il aurait compris tout de

suite qu'elle n'était pas faite pour lui, et il se serait tenu à l'écart... Je l'avais dit dès l'abord, et je le maintiens : c'était un coureur de dot !

– Antonine n'était pas bien riche, objecta timidement Karzof ; je crois qu'il l'aimait pour elle-même.

– Tu n'y entends rien, reprit avec véhémence la mère irritée ; s'il l'avait aimée pour elle-même, il aurait préféré le bonheur de notre fille à son propre bonheur, et il lui aurait conseillé tout le premier de faire un mariage sensé, un beau mariage qui satisferait tout le monde... Mais il ne pensait qu'à lui, l'égoïste.

– Il l'aimait, dit doucement le vieillard.

– Il l'aimait, la belle affaire ! moi aussi, je l'aimais ! et c'est parce que je l'aimais, que je voulais la voir riche et bien posée. Qu'est-ce que c'est, que cet amour qui ne sait que nuire !

Karzof pensa à part lui qu'il avait autrefois aimé sa femme d'un amour semblable à celui de Dournof, et que lorsqu'on la lui avait donnée, elle qui ne l'aimait pas, son bonheur avait commencé

par être bien égoïste. Mais les idées du vieillard n'étaient plus bien nettes depuis quelques années, et s'il sentait bien que sa femme avait tort, il n'était pas capable de le lui dire. Il continua de se taire.

Depuis quelques instants la Niania était entrée dans le cabinet et avait commencé à préparer l'attirail du thé ; madame Karzof n'y prit pas garde.

– C'est Dournof, reprit-elle, qui est cause de notre malheur, c'est son sot entêtement qui a poussé Antonine, pauvre agneau ! à chercher la mort ; c'est un misérable et un lâche, il n'agissait que par intérêt.

La Niania s'arrêta près de la table et regarda madame Karzof. Celle-ci, emportée par sa colère, continua :

– Il voulait épouser Antonine, mais avec notre bénédiction, car il avait peur de la voir déshériter, et, sans dot, il n'avait pas besoin d'elle...

– Madame, dit tout à coup la voix grave de la Niania, vous offensez Dieu.

– Eh ? fit la mère qui ne put en croire ses oreilles.

– Vous offensez Dieu en calomniant l'innocent ! Dournof aimait notre Antonine pour elle-même ; il lui a proposé de s'enfuir...

– Que ne l'a-telle écouté ! gémit la malheureuse femme ; elle vivrait, et j'aurais pardonné.

– Vous aviez dit à la pauvre sainte, qui est au ciel, que votre malédiction la suivrait partout si elle se mariait sans votre consentement ; elle vous a crue, – elle a eu tort, puisque vous venez de le dire vous-même.

Madame Karzof ne trouva rien à répondre. Son mari écoutait en silence, comprenant à peine ce qui se passait auprès de lui.

– Vous avez un caractère comme les autres femmes, reprit la Niania, vous criez bien fort, et puis vous cédez à qui vous flatte ; ni Antonine, ni celui qu'elle avait choisi, n'avaient un semblable caractère ; ils écoutaient, se taisaient, et obéissaient quand c'était pénible ; mais ce que

vous demandiez ici, c'était contraire à la volonté du Seigneur. Oui, ils ont eu tort de vous croire, oui, ils auraient dû vous désobéir, – mais Antonine était une fille trop soumise, elle a mieux aimé mourir que de pécher.

M. Karzof sanglotait dans son mouchoir, et des larmes auxquelles il ne prenait pas garde coulaient sur les joues du vieillard.

– Vous disiez tantôt que Dournof est coupable de la mort de notre agneau pascal ? Ce n'est pas vrai, madame, et vous le savez bien, que ce n'est pas vrai ! Antonine est morte de chagrin, et c'est votre faute, à vous, madame ! Elle vous avait dit qu'elle en mourrait, vous ne l'avez pas crue, – parce que vous aviez dit la même chose autrefois ; mais vous auriez dû savoir qu'elle avait un autre caractère que vous ! Elle ne disait pas de paroles inutiles, notre Antonine, elle ne parlait pas de ses actions, elle faisait de son mieux sans rien dire. Oui, quelqu'un l'a tué notre Antonine, – et c'est sa mère qui l'a tuée.

– Niania ! Niania ! s'écria madame Karzof en se soulevant de son fauteuil.

– Je ne vous crains pas, dit doucement la vieille bonne. J’ai tant pleuré que ça m’est égal de mourir, et puis vous ne me ferez pas de mal. Mais c’est vous qui avez tué Antonine, tout de même.

– Hors d’ici ! cria madame Karzof. Impudente, tu oses blâmer tes maîtres ? Je te chasse ! va-t-en !

– Ma femme, intercéda le vieillard, elle nous aime, elle a élevé nos enfants... elle déraisonne, laisse-la tranquille...

– Hors d’ici ! répéta la matrone irritée. Je te chasse ! C’est toi qui es cause de notre malheur ; tu as entraîné notre innocente au mal...

– Ah ! madame ! dit la vieille bonne en faisant le signe de la croix, que Dieu vous pardonne ce que vous dites ! Je m’en vais... je m’en vais, et sans rien regretter. M. Jean vole de ses propres ailes maintenant, hélas ! le nid est vide... Je m’en vais, madame.

La vieille femme s’inclina jusqu’à terre devant celle qu’elle avait servi depuis trente ans, puis se

releva d'un air digne et sortit. L'instant d'après, une jeune femme de chambre, qu'on avait prise pendant la maladie d'Antonine, entra d'un air étonné, conviée à ce service pour la première fois, et acheva de préparer le thé.

Madame Karzof, plus contrariée qu'irritée pour le moment, garda le silence pendant quelques instants, puis, ne pouvant y tenir, demanda :

– Où est la Niania ?

– Elle est sortie, madame, répondit respectueusement la jeune fille.

– Où est-elle allée ?

– Je ne sais pas, madame, elle ne l'a pas dit.

Karzof regarda sa femme d'un air de reproche ; elle détourna les yeux, et reprit son tricot sans rien ajouter.

XVII

Dournof était seul dans sa chambre ; après une journée de travail assidu, il avait repoussé tel papier, qui encombraient son bureau, et, la tête appuyée dans ses deux mains, les yeux fixés dans le vide, il rêvait.

C'était l'heure qu'il accordait à ses souvenirs ; après le jour, employé aux courses, aux démarches, à l'étude des dossiers, à la préparation de ses plaidoiries, il se donnait un moment de répit vers le coucher du soleil.

Pendant ces jours brûlants de l'été, si tristes en ville, un flot continu d'équipages entraînait vers les îles les promeneurs altérés de fraîcheur et de verdure. Mais Dournof n'allait pas voir coucher le soleil à la pointe comme c'est l'usage ; il restait chez lui, seul, concentré dans sa pensée, et revivait les quelques semaines où il avait épuisé la coupe de la joie la plus amère, auprès de celle

qui lui était rendue et qu'il devait perdre. Le roulement lointain des voitures sur le pont Troitsky faisait un accompagnement sourd à la mélancolie de ses pensées, et ce n'était d'ordinaire que bien avant dans la nuit, lorsque le roulement s'était éteint et que l'orient se nuançait d'une bande rouge annonçant le prochain lever du soleil, qu'il se décidait à se jeter sur son lit.

Après la première effervescence aiguë de la douleur, Dournof, suivant la marche ordinaire des sentiments humains, était arrivé à cette période du deuil où l'on trouve une volupté amère à se plonger dans les souvenirs les plus déchirants ; il se complaisait à se représenter Antonine agonisante, il essayait de se retracer le dernier regard si tendre et si désespéré de la pauvre enfant, qui le cherchait encore pendant que l'aube de la mort s'étendait sur ses yeux déjà aveugles ; c'est là ce qu'il voulait revoir, et, dans ces images funèbres, pendant que son cœur torturé se tordait dans l'angoisse, il lui semblait se rapprocher de la chère envolée, au moins par le martyre qu'il subissait à plaisir.

Les rayons du soleil avaient quitté la chambrette, et la poussière du jour se reposait lentement sur le bord de sa fenêtre ouverte, lorsqu'il entendit sonner. Il secoua les épaules, maudit l'importun et resta immobile.

La sonnette s'agita encore après un court silence. Dournof hésita, fit un mouvement pour se lever, mais il lui en coûtait trop de faire entrer un importun, de chasser sa tristesse, pour répondre à quelque oisif entré par hasard ; il remit sa tête dans ses mains, et voulut reprendre sa rêverie. Un troisième coup de sonnette, déchirant et précipité comme l'appel d'une âme en détresse, le fit tressaillir. Malgré lui, il se leva lentement et alla ouvrir.

– Niania ! s'écria-t-il en apercevant sur le palier la figure sombre de la vieille femme. Niania ! d'où viens-tu ? Entre, entre, ma bonne !

Il rentra chez lui, elle le suivit.

– Assieds-toi, lui dit Dournof. Que me veux-tu, ma chère ? Ah !... je suis content de te voir...

Il se tut, suffoqué par ses pensées. Il aimait

sincèrement et tendrement cette vieille femme qui avait été la vraie mère d'Antonine. Inconsciemment il éprouvait du respect pour cette bouche austère, d'où étaient tombées sur eux les paroles qui préservent de la chute, et sur la mourante les dernières prières qu'entend l'oreille humaine. Il aimait ces mains ridées, désormais tremblantes, qui avaient enseveli le corps de sa bien-aimée, ces yeux qui avaient veillé son agonie, et pleuré sur son cercueil ; cette vieille femme était désormais tout ce qui restait vivant sur la terre, de ce qu'il avait aimé, car les parents d'Antonine n'étaient rien pour lui.

– Je ne m'assoierai pas, dit la vieille femme, qui resta droite devant lui ; j'ai une grâce à te demander, et ce n'est pas assis qu'on demande les grâces.

– Une grâce ? Tout ce que tu voudras ? fit Dournof. Je ne suis pas riche, mais tout ce que je possède...

La vieille femme fit un signe de la main.

– Ce n'est pas de l'argent qu'il me faut, dit-elle, ni rien de pareil. Je suis venu te demander,

maître, si tu veux que je sois ta servante.

– Ma servante ? fit le jeune homme surpris.

– Oui, répéta la vieille femme en s'inclinant jusqu'à toucher la terre de sa main pendante, ta servante, jusqu'à ma mort qui sera prochaine, je l'espère. Je ne veux pas de gages, j'ai beaucoup d'habits, je te demande le pain et le sel, et je veux te servir.

– Je le veux bien, répondit Dournof encore ébahi, mais pourquoi ? Est-ce que tu ne veux pas rester avec les Karzof ?

– Elle m'a chassée ! dit la Niania, répondant à sa pensée intérieure, plutôt qu'à la question de Dournof : elle m'a chassée ; vois-tu, toi et moi, nous sommes, à ce qu'elle prétend, coupables de la mort de notre ange défunt ; tu vois qu'il n'y a pas moyen de faire autrement que de vivre ensemble ! Des païens comme nous, fi !

Elle acheva sa phrase par un geste d'une amertume indicible. Dournof la regarda, et lut dans les yeux de la vieille femme un ressentiment profond contre ses maîtres... Toute la fidélité que

les gens russes portent à leurs seigneurs s'était concentrée sur Antonine, et celle-ci l'avait emportée dans la tombe.

– Viens chez moi, dit-il avec bonté ; viens, nous parlerons d'elle. Nous l'aimions, nous...

La Niania prit la main du jeune homme et la porta à ses lèvres avant qu'il eût pu la retirer.

– Tu es mon maître, dit-elle ; je vais dire à ceux de là-bas que je suis à ton service. Je reviendrai demain. Peux-tu me loger ?

– Là ! dit le jeune homme en ouvrant une petite pièce sombre où il mettait ses habits et quelques livres.

– C'est bon, fit la Niania. Tu verras que je te soignerai bien.

Sans plus de paroles, elle sortit. Le lendemain, elle revint avec un paquet de hardes, et s'installa dans le ménage du jeune homme.

– Qu'ont-ils dit ? fit celui-ci, non sans quelque curiosité, lorsqu'il la vit arriver.

Elle fit un geste dédaigneux.

– Que j’étais une ingrate, une méchante, une misérable... Le vieux pleurait ; pour lui, je serais restée, mais elle, je ne peux plus la voir.

– Elle est pourtant bien à plaindre, murmura Dournof.

– Par sa faute ! Tant pis pour elle ! répliqua la vieille femme en colère. Nous souffrons tous par sa faute, pourquoi ne souffrirait-elle pas ? Ce n’est que juste.

Dournof ne revit jamais les Karzof : peu de temps après, le vieillard prit sa retraite, et six semaines plus tard il mourut, d’ennui plus encore que de chagrin. Madame Karzof, bourrelée de remords qu’elle ne voulait pas accepter, toujours en lutte avec elle-même, toujours irritée contre les autres, se retira chez une parente de province.

Seul, Jean avait conservé son amitié à Dournof et sa tendresse à la vieille bonne.

De temps en temps, il venait les voir, et tous les trois passaient une heure à savourer l’amertume des souvenirs. Mais il obtint une place de substitut en province, et Dournof se

trouva seul avec la vieille bonne, pour livrer à la vie la grande bataille dans laquelle il faut vaincre ou périr.

XVIII

Le jeune homme n'était pas de ceux qui succombent : une robuste vitalité, jointe à cette énergie tranquille qui lui avait donné tant de constance dans son amour, lui inspira le courage nécessaire pour traverser toutes les épreuves. Il connut des jours de misère, car pendant la maladie d'Antonine il avait dépensé son petit capital pour vivre et procurer quelques gâteries à la pauvre enfant ; la vieille bonne et lui dînèrent plus d'une fois d'une poignée de gruau noir achetée à crédit, mais le pain amer du travail infructueux, loin de les affaiblir, semblait redoubler leurs forces. Pendant ces mois d'épreuve, la Niania connut qu'elle ne s'était pas trompée en choisissant Dournof pour maître, et de jour en jour elle l'aima davantage.

Un labeur acharné vainc tous les obstacles : cette devise, celle de Dournof, finit par

trionpher ; dix-huit mois après la mort d'Antonine, un procès curieux mit ses talents en lumière, et, comme il arrive souvent, inconnu la veille, au jour il se réveilla célèbre. Les consultations, les demandes affluèrent de toutes parts ; il reçut des offres du ministère de la justice, et ne pouvant en croire sa propre expérience, il se vit juge au tribunal des référés sans savoir comment cela s'était fait. On parla de passe-droit, de manquement à la hiérarchie ; les mécontents furent nombreux ; mais le ministre ferma d'un mot la bouche à tout le monde :

– Que ceux qui ont plus de talent fassent leurs preuves, dit-il ; nous les placerons plus haut encore !

Dournof, désormais, n'était plus une sorte de paria, reçu par pure bienveillance dans une société supérieure à son rang. C'était M. le président Dournof, un homme bien remarquable, qui avait donné des preuves de sagacité vraiment extraordinaires ; aussi tout le monde était-il heureux et fier de le rencontrer. La haute aristocratie lui tenait encore un peu de rigueur,

parce que sa nomination était de date trop récente ; mais ces obstacles devaient s'effacer avec le temps.

Le jeune président prit sa nouvelle fortune avec le même calme qui avait accompagné ses mauvais jours. L'hermine ne lui monta point au cerveau. Toujours accompagné de la Niania, qui avait dépensé la moitié de ses économies à brûler des cierges pour lui, au temps de son infortune, il prit un appartement conforme à son nouveau rang ; un valet de chambre ouvrit désormais la porte aux visiteurs, une cuisinière finnoise remplaça la Niania à la cuisine, et celle-ci, promue au rang de femme de charge, n'eut plus que le soin du linge et la haute main sur la maison ; mais le jeune homme conserva la même simplicité de maintien, et le même détachement des choses matérielles. Le deuil qu'il portait toujours dans son cœur l'empêchait de prêter trop d'attention aux jouissances extérieures.

Pendant ses jours de lutte, lorsqu'il s'était senti défaillir, il avait eu un refuge assuré contre les faiblesses d'un esprit trop tendu et d'un cœur

brisé de fatigue. Quand après une journée passée sur un travail ingrat il sentait ses yeux lui faire du mal et sa tête s'alourdir, il partait vers le soir en été et s'en allait le long de la route de Pargolovo.

Ce trajet, fait cent fois, ne lui paraissait pas long : il connaissait chaque poteau de la route ; c'était pour lui une sorte de chemin de la croix, que cette route où il avait soutenu dans ses bras Antonine défaillante. La nuit d'été, claire et sereine, se posait doucement sur la campagne ; il voyait s'assombrir peu à peu l'atmosphère qui devenait grise plutôt que sombre, et sous cette demi-clarté des nuits du nord, où l'on peut encore lire un livre à minuit, il poursuivait sa course solitaire.

Le ciel se rosait à l'orient quand vers deux heures du matin il arrivait au cimetière ; rien n'en défendait l'abord ; en Russie, on ne songe guère à protéger les tombeaux, car les violations de sépulture sont bien rares ; il gravissait la pente de la colline, et parvenait jusqu'à la croix de fer scellée dans du granit, qui marquait le lieu du repos d'Antonine.

Là, assis sur la pierre, il confiait à la chère morte ses chagrins, ses illusions perdues, ses défaillances du jour précédent... il pleurait sans honte sur cette tombe où reposait le meilleur de lui-même ; le soleil levant l'y trouvait, et à cette heure où l'âme de la jeune fille s'était envolée, il versait à flots brûlants sur ce tombeau le trop-plein de son âme désespérée ; puis il revenait vers la ville, affaissé, mais consolé, car il lui avait semblé entendre encore les paroles d'Antonine :

– Tu travailleras, je le veux ; et tu seras un homme utile à ton pays.

Quelle défaillance était permise devant ce courage indompté qui n'avait cédé qu'à la mort ? Honteux de sa faiblesse, Dournof rentrait et se remettait au travail.

À ses habits poussiéreux, la Niania qui l'avait attendu toute la nuit reconnaissait bien la course funéraire qu'il avait faite ; essuyant ses yeux fatigués où se trouvaient toujours de nouvelles larmes, elle lui servait un repas frugal, et lui demandait à voix basse.

– Tout est-il en ordre, là bas ?

– Oui, répondait Dournof.

Elle poussait un soupir, le regardait avec compassion et redoublait de soins pour lui.

L'hiver vint interrompre ces visites à la tombe d'Antonine ; les chemins n'étaient presque pas praticables à pied dans cet endroit abandonné pendant l'hiver ; Dournof y vint cependant plusieurs fois en traîneau.

Il laissait son véhicule à l'auberge et gravissait seul, dans la neige molle, la colline qui dominait le lac alors gelé et immobile. Mais ce pieux pèlerinage était gâté par la présence du cocher, parfois ivre, toujours grossier, qui maudissait à demi-voix le « bârine » incommode à qui la fantaisie prenait de lui faire faire quarante kilomètres par ces routes désertes, en plein cœur de l'hiver pour retourner au cimetière.

À peine l'herbe pointait-elle, qu'il s'y rendit. La fortune n'avait pas encore changé pour lui ; mais il se sentait à la veille du succès : mille détails insignifiants, précurseurs de cette aube nouvelle, lui mettaient au cœur cette joyeuse impatience, ce frémissement contenu, semblable

aux piaffements d'un cheval prêt à prendre sa course, aux battements d'aile de l'oiseau qui va s'envoler. Ce jour-là, c'est presque avec joie qu'il chuchota à la prière d'Antonine ses espérances et ses ambitions, et il lui sembla que de dessous terre la jeune morte lui répondait :

– Je savais bien qu'il en serait ainsi.

L'année suivante, lorsque sa nomination lui tomba subitement sur les épaules, comme une pourpre romaine, il fut si étonné, si bouleversé de cet honneur inespéré que pendant quelques jours il eut en quelque sorte peine à reprendre pied. Tout ce qui l'entourait lui semblait avoir changé de face : et en effet, ceux qui l'approchaient parlaient autrement ; un respect auquel il n'était point accoutumé ressortait des manières de ses subordonnés, la veille ses égaux ou même ses supérieurs. Toute celle platitude qui entoure les élus du pouvoir, loin de lui monter la tête, l'écoeura et lui inspira du dégoût.

– Je suis le même qu'hier, pensait-il ; pourquoi ont-ils changé ?

Cependant, il se fit à sa nouvelle position ; en

rentrant chez lui, il retrouvait la Niania, toujours la même, celle-là ; lors de la subite élévation de son maître, elle lui avait offert son compliment sincère avec des yeux où brillait une joie grave, mais elle ne lui témoignait pas une ombre de déférence de plus qu'autrefois. Sa bonté familière continuait à régler tout autour de lui suivant ses habitudes, se conformant aux changements nécessités par sa position nouvelle ; mais il n'avait obtenu ni une révérence, ni une prévenance de plus. Aussi, quand il se sentit dégoûté des flagorneries officielles, est-ce vers l'humble femme qu'il se retourna.

– Es-tu contente, Niania ? lui dit-il un soir, en rentrant d'un raout chez le ministre.

– Je suis contente, répondit-elle d'un ton grave. Mais c'est la défunte qui serait heureuse !

Dournof rougit. Pendant la soirée qui venait de s'écouler, tout entier à la joie de son nouveau rang, il n'avait pas songé une fois à Antonine. Cependant n'était-ce pas elle qui lui avait soufflé la force et le courage ?

Il dort peu, et, le lendemain matin, ayant

pris une voiture pour la journée, il courut chez un jardinier commander une superbe couronne blanche.

Une heure après, la couronne embaumait son cabinet de travail ; malgré la saison rigoureuse, on avait trouvé des roses, des camélias, des jacinthes, des tubéreuses, du lilas, tout cela d'une blancheur immaculée. Dournof contempla quelques instants son offrande, et sa joie ambitieuse disparut soudain noyée dans un regret poignant.

Qu'elle eût été heureuse, en effet, la noble fille qui avait consenti à porter son nom ! Quelle ivresse pure et désintéressée eût gonflé son âme ! avec quelle dignité n'eut-elle pas partagé sa fortune !...

Il resta silencieux et absorbé, si bien qu'il n'entendit pas la Niania, qui était entrée doucement et qui vint se placer auprès de lui.

– Pauvre enfant, dit la vieille femme, si bas que Dournof ne tressaillit pas ; c'est sa couronne de noce !

Elle s'inclina et baisa pieusement un petit bouquet de fleurs d'oranger, caché dans la verdure.

Dournof secoua tristement la tête et descendit, portant lui-même la couronne funèbre qu'il ne voulut confier à personne.

Au moment où il allait monter en voiture, un traîneau tourna le coin de la rue ; encadré dans du duvet de cygne, rose sous le froid piquant, un joli visage de jeune fille souriait à côté de celui du ministre : celui-ci salua Dournof en passant, et le jeune homme reconnut sous ce costume mademoiselle Marianne, la fille de son protecteur qu'il avait entrevue la veille au raout de son père, en robe blanche décolletée.

Le traîneau passa, Dournof réussit à faire entrer son énorme couronne dans la voiture, et bientôt après, les maisons du vieux Pétersbourg, à moitié ensevelies dans la neige, commencèrent à défiler devant lui, le long de la route de Finlande.

La neige couvrait la tombe d'Antonine : le jardinier paresseux n'avait pas fait son devoir. Dournof se fit apporter une pioche, et, à la sueur

de son front, il dégagea le bloc de granit.

Cette opération terminée, il plaça sur la croix sa fragile offrande que le vent glacial devait bientôt réduire à néant, puis il s'arrêta pour regarder le monument funéraire.

Moins de trois ans auparavant, il avait vu mettre là tout ce qu'il aimait ; penché sur le bord de cette fosse, il s'était dit que la vie n'avait plus pour lui de raison d'être, il avait espéré mourir... il avait vécu, cependant. Et quel abîme séparait le pauvre diable, repoussé par une médiocre famille de petite noblesse, du président désormais respecté de tous ! Trois ans avaient suffi pour accomplir cet ouvrage, cependant...

Dournof se dit que sans l'obstination de madame Karzof, maintenant il aurait pu réclamer Antonine ; que loin de le repousser, la famille eût considéré sa demande comme un honneur, et il prit en pitié la vanité humaine.

Puis une autre idée lui traversa l'esprit. Maintenant, toute famille agréerait sa demande, l'univers était ouvert devant lui.

– Tu te marieras, avait dit Antonine.

Cette pensée, qu’il n’avait pu admettre alors, se présenta à son esprit sous une nouvelle apparence. Il lui faudrait une femme, en effet, – mais pas maintenant, – le plus tard possible. Ce serait par raison, pour fonder une famille, pour élever des fils, qu’il se marierait.

– Ah ! chère Antonine, soupira-t-il, en posant ses lèvres sur le granit glacé, ce sera un cruel sacrifice, car je ne pourrai jamais aimer que toi !

Il se retourna pensif vers la ville, qu’il atteignit vers quatre heures. La nuit tombait ; le va-et-vient joyeux qui précède l’heure du dîner, l’éclat des lumières, tout ce mouvement d’une ville luxueuse et amie du plaisir donnèrent un autre cours à ses idées. La vie mondaine avait jeté son grappin sur lui. Le pauvre étudiant sans fortune et sans avenir pouvait négliger les apparences ; le président Dournof ne le devait pas.

Il rentra chez lui et dîna ; il avait eu froid ; pour se réchauffer, il mit une cravate blanche et se rendit à l’Opéra.

Heureusement on ne donnait pas *Lucie*, car de funèbres souvenirs fussent encore venus le ramener vers le passé. Une très bonne troupe donnait *Don Pasquale*. Les entractes sont longs, car l'opéra est court, et l'on ne peut déceimment renvoyer le public avant dix heures et demie.

Pendant l'entracte, Dournof promenait sa lorgnette sur la salle ; il aperçut dans sa loge le ministre de la justice, et lui adressa un salut respectueux qui lui fut rendu, avec un petit geste d'invitation.

Quittant aussitôt sa place, le jeune homme trouva le chemin de la loge, et entra.

Il n'était pas le seul qui fût venu rendre hommage à Son Excellence, mais, bien qu'il fût le plus jeune en âge comme en grade, il fut particulièrement distingué par son protecteur.

– Eh bien, monsieur Dournof, nous allons voir arriver votre couronne, dit celui-ci d'un ton bienveillant. À vrai dire, elle devrait être ici...

– Pardon, Excellence, dit Dournof surpris, je ne comprends pas... Quelle couronne ?

– Mais celle que vous voituriez ce matin avec tant de peine, répondit M. Mérof ; en vous voyant ici ce soir, j’ai pensé que cette offrande était destinée à madame Patti.

La jolie Marianne, assise au bord de la loge, cessa de lorgner la salle et regarda le jeune président avec intérêt. L’homme qui offre une couronne de 500 francs à une cantatrice est toujours un homme intéressant.

Dournof pâlit et fit un imperceptible mouvement en arrière.

– Je vous demande pardon, Excellence, répliqua-t-il à demi-voix : cette couronne a été portée au cimetière de Pargolovo, sur la tombe de ma fiancée, morte il y a trois ans.

Cette réponse avait été faite très bas ; le ministre seul aurait dû l’entendre ; cependant, elle était parvenue, contre toutes les règles de l’acoustique, aux oreilles de Marianne ; car, indiquant une chaise vacante auprès d’elle, elle dit au jeune président :

– Asseyez-vous, M. Dournof.

Le ministre, qui était un excellent homme, se confondit en excuses : lui non plus n'était pas né sur les marches du trône. De provenance aussi modeste que Dournof, il avait dû à ses facultés extraordinaires la position élevée qu'il avait fini par conquérir ; mais moins heureux de ses débuts, il était parvenu au faîte à un âge relativement avancé ; son mérite n'en souffrait pas, mais il lui manquait ce tact des gens du monde, habitués à manœuvrer au milieu des écueils ; ceux-là n'eussent pas commis l'inadvertance dont il venait de se rendre coupable.

Il s'efforça de l'atténuer par tous ses efforts, et comme Dournof avait l'âme bonne, celui-ci tint à cœur de ne pas se montrer froissé. Cette petite scène se termina par une invitation à dîner pour le lundi suivant, que le jeune homme accepta de bonne grâce ; après quoi il quitta le théâtre.

Le binocle de Marianne le chercha vainement pendant tout le troisième acte.

XIX

– Tu ne sais pas, ma chère ! un homme qui est capable de porter des fleurs à une fiancée morte, après trois ans ! Mais c'est un roman, bien mieux, un rêve ! Cela n'arrive pas, ces choses-là !

– Tu as bien raison, Marianne, cela n'arrive pas ! répondit la sage Véra ; aussi je ne crois pas un mot de cette histoire.

– Mais alors, qu'aurait-il fait de ses fleurs ?

Véra fit une moue significative.

– Des fleurs, dit-elle, voilà en vérité quelque chose d'un placement bien difficile ! il ne manque pas à Pétersbourg de dames de toute espèce, disposées à les accepter.

– Des fleurs, un bouquet, oui ! Mais une couronne, une couronne blanche encore !

– Le fait est, repartit Véra, qu'une couronne blanche ne peut guère s'offrir qu'à une personne

adorée en secret et perchée sur un haut piédestal, plus que la colonne d'Alexandre.

– Voyons, Véra, tu me taquines, et ce n'est pas gentil, quand tu vois que cela m'intéresse...

– Oh ! si M. Dournof t'intéresse, je ne dirai plus rien, tu peux y compter.

– Il m'intéresse, eh bien, oui, il m'intéresse, certainement ; cette fidélité de chien du Louvres m'intéresse, j'en conviens. Je croyais que cela n'arrivait que dans les romans.

– Bah ! fit Véra, c'est bien porté, cela pose un homme !

– Fi !

Marianne scandalisée se leva et fit deux tours dans sa chambre, lieu de cette causerie intime.

– La preuve que cela pose un homme, c'est que tu t'occupes déjà de ce beau monsieur, que sans cela, tu n'aurais pas regardé ! Est-il joli garçon au moins ?

– Je n'en sais rien, fit Marianne en boudant.

– Peut-on le voir ?

– Il vient dîner ce soir.

– Très bien. Alors je viendrai prendre le thé. Je suis curieuse de le voir en chair et en os, cet homme fidèle à un souvenir qui date de trois ans. Comment s'appelait-elle, cette jeune fille ?

– Je ne sais pas... je veux le savoir, dit tout à coup Marianne avec résolution.

– Moi aussi, je veux le savoir, d'autant mieux que je n'y crois pas. Je le saurai, sois sans inquiétude.

– Comment ?

– Nous avons à la chancellerie un vieux madré d'huissier qui sait tout ; avec le nom du jeune homme nous lui ferons trouver tout ce que nous voudrons.

Mademoiselle Véra, qui était la fille de l'aide du ministre, – fonction officielle inconnue en France, mais très recherchée en Russie, car elle donne beaucoup de pouvoir avec un peu de responsabilité, tout en permettant de déployer les capacités que l'on possède, – mademoiselle Véra s'en alla, en engageant son amie à soigner sa

toilette.

Marianne lui adressa une grimace pour adieu, et, restée seule, fit quelques pas d'un air boudeur, puis elle s'assit devant sa glace, et, appelant sa femme de chambre, se mit à soigner sa toilette.

Marianne était une jolie blonde de dix-sept ans ; son teint nacré, ses yeux semblables à des fleurs de lin, sa stature élégante et mignonne lui auraient donné quelque ressemblance avec une belle petite poupée anglaise, sans l'extrême vivacité de ses regards et la pétulance de ses mouvements. Sa mère l'avait baptisée : « Perpetuum mobile », et non sans raison.

La fille d'un ministre est toujours entourée d'adorateurs, quand même elle serait laide et sottre à faire peur ; mais, simple mortelle, Marianne aurait été fêtée quand même, pour sa grâce mutine, sa bonne humeur inégale, ses bouderies coquettes, pour ses qualités et pour ses défauts. Bien des jeunes gens et pas mal de gens moins jeunes aspiraient ouvertement à la conquête de son adorable petite main capricieuse et potelée. Marianne les tenait tous à égale

distance.

Quand nous disons égale distance, ce n'est qu'une métaphore ; la distance entre eux était toujours extrêmement inégale, mais la jeune fille arrivait toujours à rétablir un équilibre parfait, en recevant mal aujourd'hui celui qu'elle avait le plus choyé la veille ; le préféré du jour, en échange, était certain d'être mal reçu le lendemain. C'est ainsi que Marianne entendait et pratiquait l'équité.

Tout en bouleversant ses tiroirs pour y trouver une toilette à son goût, la jeune fille se livrait à des réflexions extraordinairement sérieuses, pour elle, du moins, et l'objet de ses pensées n'était autre que Dournof.

Une fidélité de trois ans à un cercueil, cela ne s'était jamais vu que dans les romans ; mais le héros de cette légende invraisemblable existait, en propre personne ; elle l'avait vu, elle allait le revoir ! Quelle aventure ?

Marianne arrangea aussitôt un petit roman et se représenta l'histoire des deux amants. Il avait vu Antonine dans une fête, et s'était aussitôt épris

d'elle ; il l'avait demandée et obtenue ; puis, la veille des noces, une maladie foudroyante, un accident peut-être, avait enlevé la fiancée déjà parée du voile nuptial, et le fiancé inconsolable avait voué toutes ses tendresses au souvenir de son bonheur perdu...

– La femme qu'il aimera, pensa la jeune fille, sera sûre d'être bien aimée.

Une seconde réflexion suivit naturellement celle-là :

– Ce ne sera pas facile de lutter contre un souvenir consacré par un tel culte !

Puis, une troisième réflexion aussi juste et non moins logique que les deux autres :

– Quelle gloire il y aurait à supplanter un tel souvenir, à prendre la place de cette ombre adorée, à faire oublier la morte !

Une dernière pensée, moins clairement formulée, conclut la série :

– Est-ce que ce serait très difficile ?

C'était incontestablement très difficile. Aussi Marianne cessa-t-elle de fouiller dans ses tiroirs,

pour plonger ses deux mains dans l'épaisse toison dorée qui bouclait sur son front. Elle releva au bout de quelques instants sa tête ébouriffée, et s'appliqua sur-le-champ à se composer devant le miroir une coiffure d'enfant naïve qu'elle réussit fort bien. Son plan était fait.

Pendant le dîner que présidait moralement madame Mérof et virtuellement sa fille, Dournof ne fit guère attention qu'aux hommes éminents invité ce jour-là. C'était pour lui une chose trop nouvelle et trop importante, que d'entrer ainsi en relation avec des personnalités illustres dont il n'avait connu que les noms : il n'avait garde de laisser errer ses yeux ou son esprit ailleurs que sur ce qui l'intéressait si fort. Mais lorsque, le repas terminé, la compagnie se fut dispersée dans les salons, le jeune homme un peu fatigué par la tension extraordinaire que son esprit venait de subir, se laissa aller à la douceur paresseuse de se voir admis de plain-pied dans ce monde des sommités officielles, d'où l'on ne sort plus, quand on est arrivé à en faire partie.

Il admira les tableaux, le mobilier de bon goût,

la toilette élégante de quelques femmes, amies de madame Mérof, et ses yeux se posèrent enfin avec plaisir sur mademoiselle Marianne, qui s'était mise en face de lui, à quelque distance.

Elle lui tournait presque le dos, – mais elle le voyait dans une glace ; lui ne pouvait la voir que lorsqu'elle se retournait. Par le plus grand des hasards, elle avait à chaque instant occasion de tourner du côté du jeune homme son visage charmant et son buste élancé. Les cheveux mutins, lissés soigneusement, ondaient sur le front pur de la jeune fille ; la robe décolletée tombait des épaules avec une grâce angélique ; on eût dit une âme quittant son enveloppe terrestre ; pas de bijoux ; une simple croix d'or attachée à une chaîne imperceptible ; pas de rubans, rien que de la mousseline blanche – sur de la soie blanche : un nuage !

– Le ministre a pour fille une fort jolie personne ! se dit Dournof ; puis il n'y pensa plus. Mais au bout d'un instant, ses yeux retournèrent à l'objet qui les attirait naturellement. – Elle a l'air d'une charmante enfant, se dit-il encore.

Comme si Marianne avait deviné sa pensée, elle se leva doucement : sa pétulance ordinaire était fort modérée ce jour-là ; – et elle vint se poser comme un oiseau tout près de Dournof, avec un geste penché qui la rendait adorable.

– Nous excuserez-vous, messieurs ? lui dit-elle d'une voix claire, pleine de tendresse et d'humilité.

– Pardon... je ne comprends pas... je ne crois pas, mademoiselle, avoir rien à excuser...

– Oh ! si ! reprit la jeune fille ; mon père et moi, nous vous avons fait de la peine, l'autre soir, au théâtre... je l'ai bien vu. Si vous saviez combien je l'ai regretté !... Si j'avais su, monsieur, croyez-le... de tels souvenirs sont sacrés, même aux indifférents... et... j'espère que vous aurez vu là une étourderie...

Dournof avait d'abord froncé le sourcil, cette allusion à ses sentiments les plus intimes lui avait produit l'effet d'un coup de canif ; mais la jeune fille s'embrouillait si gracieusement dans ses phrases ; elle mettait tant d'ingénuité à ses excuses naïves, et enfin le mot étourderie était si

comique, appliqué au ministre Mérof, qu'il ne put s'empêcher de sourire.

– Ce n'est pas la peine d'en parler, dit-il de très bonne grâce.

Ce n'était pas là le compte de Marianne : elle espérait bien « en parler », au contraire. Elle revint à la charge par un chemin détourné.

– Chez qui aviez-vous pris ces fleurs magnifiques ? demanda-t-elle.

Dournof nomma le jardinier.

– J'espère qu'elles sont arrivées encore fraîches ? Alliez-vous loin !

– À Pargolovo, répondit Dournof, non sans un mouvement intérieur qui ressemblait à la honte. Parler de la tombe d'Antonine dans ce salon brillamment éclairé, avec une jeune fille qu'il ne connaissait pas la veille, en toilette de bal. – Mais depuis quelque temps, tout était singulier autour de lui.

– Si loin ! et il faisait si froid ! Cela vous fait honneur, monsieur.

Ne sachant que répondre, Dournof regarda son

interlocutrice ; celle-ci à son tour leva sur lui un regard plein de déférence, d'admiration, d'une tendre pitié, – un de ces regards par lesquels une femme déclare qu'elle trouve fort supérieur l'homme qui lui parle.

Dournof en fut sinon ému, au moins touché. Le monde l'avait si peu gâté jusque-là !

– C'est une bonne enfant, se dit-il : et véritablement elle est bien jolie. Quelle candeur !

Eh bien, oui ! c'était vrai ! Marianne était candide ! Elle jouait de bonne foi la petite comédie ; pour employer une expression de l'argot parisien qui rend exactement son état d'esprit, elle croyait que « c'était arrivé ». Elle éprouvait réellement une tendre compassion pour ce jeune homme si cruellement éprouvé. Avant tout elle voulait connaître son histoire, et ne s'était pas demandé ce qu'elle ferait quand elle la saurait ; mais elle était prête en ce moment à tout souffrir pour la connaître, – même les reproches de sa mère, qui la gronderait certainement d'être restée si longtemps à causer avec un homme qu'elle connaissait à peine.

– Vous êtes bien heureux, monsieur, dit Marianne en poussant un soupir.

Dournof la regarda avec étonnement ; il ne se savait pas au sein d'une félicité telle qu'elle pût exciter l'envie d'une jeune fille riche et haut placée.

– Pourquoi ? dit-il surpris.

Marianne se leva sans répondre et disparut.

Dournof se demanda pendant une demi-minute ce que cela voulait dire, et reconnut qu'il ne trouverait pas tout seul. Cette parole en l'air, jetée par Marianne, comme on jette un écu, pile ou face, retomba sur son imagination, et y fit une empreinte.

– Pourquoi suis je heureux ? se demanda-t-il encore le soir, lorsque, rentré chez lui, il récapitula sa journée. Et cette question, irritante parce qu'elle était une énigme, se présenta plus d'une fois à son esprit pendant les jours qui suivirent.

De son côté, Marianne se disait en se déshabillant devant son miroir :

– Eh bien, mais il me semble que ce ne serait pas si difficile !

XX

Le surlendemain matin, mademoiselle Mérof était à peine assise devant le piano, qui sous ses mains délicates subissait tous les jours quelques heures de tortures, lorsque son amie Véra entra d'un air triomphant. Après avoir échangé nombre de caresses entremêlées de taquineries amicales, les jeunes filles s'assirent sur une causeuse, loin des portes, et conséquemment des oreilles indiscrètes.

– Je sais tout ! chuchota Véra dans l'oreille de son amie.

– Quoi, tout ? fit Marianne de l'air le plus innocent.

Véra agita négativement son doigt devant son petit nez rose un peu camus.

– Ce n'est pas à moi que l'on en fait accroire ! signifiait ce geste ironique.

Marianne baissa les yeux, se mit à rire, et tiraillant sa compagne par la chaîne de montre qui retombait sur sa robe :

– Dis-moi ce que tu sais, fit-elle d’un air soumis.

Véra, fière de ses avantages, prit une physionomie de barde ossianique.

– Nous sommes, dit-elle, d’une famille obscure, mais honnête. Nous avons aimé deux ans...

– Deux ans ! interrompit Marianne en levant les yeux au ciel. Il y a donc des gens capables d’aimer deux ans !

– Deux ans, reprit Véra sans se déconcerter, – une jeune fille de moyenne noblesse.

– Son nom ?

– Mademoiselle Karzof.

– Ça m’est bien égal, c’est son petit nom que je veux savoir.

– Je l’ignore, avoua Véra, non sans confusion. Mon vieux scribe ne s’en est pas informé.

Marianne fit la moue ; Véra reprit son discours sans y faire attention.

– Les parents de mademoiselle Karzof voulaient un gendre riche et gradé ; ils refusèrent leur fille à ce... ce beau jeune homme.

La conteuse regardait Marianne du coin de l'œil : celle-ci ne sourcilla pas.

– Et la jeune demoiselle, qui, paraît-il, aimait éperdument ce monsieur, fit exprès d'attraper la phtisie galopante.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria Marianne en frissonnant. Et elle est morte ?

– Elle est morte, trois mois après ; les parents avaient consenti au mariage, naturellement lorsqu'il n'était plus temps.

Marianne découragée avait laissé tomber ses mains sur ses genoux.

– Mais c'est un roman ! C'est impossible ! ces choses-là n'arrivent pas !

– C'est arrivé, cependant ! fit observer Véra.

– Comme il doit l'aimer ! Ah ! que ce sera

difficile !

– Quoi ?

Marianne secoua la tête et ne répondit pas.

– Tu ne vas pas, je suppose, t’amuser à tenter ce pauvre veuf ? dit Véra.

– Pourquoi pas ?

La jeune enthousiaste prononça avec énergie ce mot qui ouvrait les hostilités.

– Pourquoi pas ? reprit-elle ; ce pauvre veuf qui n’a pas été marié n’a connu que les chagrins de la vie : ne serait-ce pas une tâche noble et utile de lui en faire apprécier les douceurs ?

– Comment, tu l’épouserais ?

– Certainement ! fit glorieusement Marianne, tout enflammée de charité, et peut-être aussi de coquetterie.

Véra se tut, et regarda le parquet d’un air soucieux.

– Tes parents n’y consentiront pas, dit-elle enfin.

Marianne haussa les épaules.

– L'exemple de la première... de mademoiselle Karzof servira bien à quelque chose, dit-elle à demi-voix.

– Mais si lui ne veut pas ? Si le souvenir de la fiancée est plus fort que toi ?

La fille du ministre haussa les épaules une seconde fois, et se regarda dans la psyché qui lui faisait face. Son image délicieuse lui renvoya le sourire orgueilleux qui éclairait son visage.

– Ah ? dit Véra en se levant. Dans deux jours tu n'y penses plus !

– Écoute-moi bien, dit Marianne, dans six semaines il sera amoureux de moi.

– Quelle idée ! C'est impossible ! Mademoiselle Karzof était une personne sérieuse, un peu exaltée... Soit dit sans te blesser, tu es exactement tout le contraire... Comment peux-tu croire...

La contradiction excitait au plus haut point l'esprit volontaire et frivole de Marianne. Elle fit un geste de colère.

– Dans six mois, dit-elle, je serai madame

Dournof.

Véra se mit à rire.

– Dans six mois, dit-elle, – ou j’épouserai le vieux général Boum.

Ce général Boum, de son nom Antropos, célibataire incurable, privé d’un bras et d’une oreille par un des boulets de Sébastopol, était une sorte de croquemitaine pour les enfants de cinq à sept ans.

Les deux amies, d’accord pour rire, ratifièrent par mille folies cette déclaration solennelle, et le piano chôma ce jour-là.

Dournof était souvent appelé par ses devoirs chez le ministre qui l’avait pris en affection ; la bonne madame Mérof, qui avait appris la triste histoire de son premier amour, l’accueillait amicalement sans arrière pensée. De toutes les maisons où il était reçu, celle du ministre était la plus cordiale et la plus hospitalière : il y revint souvent, si bien que la veille des Rois il se trouvait faire partie d’une joyeuse société de jeunes gens et de jeunes filles, invités à y tirer les

sorts du nouvel an.

Madame Mérof avait recueilli tous les souvenirs de la jeunesse, et ceux d'une vieille femme de charge allemande, pour trouver de nouveaux sorts à consulter, de sorte qu'on avait réuni une riche galerie de superstitions. Rien n'y manquait : le plomb fondu, les coquilles de noix, le grand alphabet suspendu où, à l'aide d'un bâton, on cherche des initiales aimées, – non sans avoir eu préalablement le soin de se faire nouer sur les yeux un épais bandeau ; les pommes rouges et jaunes dont la pelure forme une lettre majuscule quand on la laisser tomber derrière son épaule gauche, cela et mille autres ressources s'offraient à la curiosité juvénile des invités.

Toute la société se réunit de bonne heure : bien des intérêts cachés devaient se débattre ce soir-là ; plus d'un amoureux timide attendait, pour faire sa demande, que le sort habilement consulté lui permit de supposer que ses paroles seraient favorablement accueillies. Il est si facile, en effet, d'aider un peu la destinée indécise ! On soulève un coin du bandeau pour ne pas se

tromper de majuscule, on pousse la coquille de noix, on défigure une lettre mal formée par la pelure de pomme... Et le destin ne s'en montre que plus clément aux jeunes consultants.

On commença par danser bien et dûment quelques quadrilles : mais la danse n'était pas la grande affaire de la soirée ; l'entrain manquait visiblement, et l'on attendait avec impatience l'heure où le sort doit être consulté.

À onze heures, sous les auspices de madame Mérof, un immense bassin d'argent, d'un mètre environ de diamètre, fut apporté plein d'eau. Une corbeille l'accompagnait, pleine de coquilles de noix dorées. La moitié de ces coquilles portait une petite bougie de cire rose, et l'autre moitié des bougies de cire bleue. Celles-ci représentaient les cavaliers, les autres étaient pour les dames.

Chacun choisit une coquille, inscrivit son nom au crayon sur un tout petit morceau de papier roulé qu'on glissa au fond, puis on lança la petite flottille sur le bassin, non sans avoir allumé les bougies ; madame Mérof, avec un grand bâton d'ivoire, remua trois fois l'eau du bassin, et les

frêles embarcations se balancèrent sur l'onde agitée.

C'était un curieux spectacle que celui de toutes ces jeunes têtes penchées sur le bassin : il y avait là une douzaine de jeunes filles et autant de jeunes gens. En mère prudente, madame Mérof avait soigneusement trié ceux-ci : il n'en était aucun qui ne fût irréprochable. Ces jeux finissent trop souvent par des mariages pour que la plus grande prudence ne soit pas nécessaire. Mais la liberté relative que l'éducation russe laisse aux jeunes filles autorisait ce genre de divertissement, qui, sous les yeux d'une mère intelligente, ne pouvait pas être dangereux.

Les têtes brunes ou blondes, éclairées d'en bas par la lueur des petites bougies, suivaient attentivement les moindres oscillations des coquilles dorées qui devaient finir par s'aborder entre elles. Comme chacun suivait la sienne des yeux depuis la grande opération du lancement, il s'agissait de savoir si le hasard réunirait des indifférents ou des amis.

Toutes les fois qu'une bougie bleue en

abordait une rose, c'étaient des rires, des cris, de joyeuses exclamations. Madame Mérof avait eu soin d'ajouter à la flottille qui représentait les assistants, une autre escadre de coquilles argentées qui portaient les noms de héros et d'héroïnes fameux dans l'histoire ou dans la légende. De la sorte, les allusions trop directes se trouvaient mitigées. On riait encore beaucoup plus lorsqu'une embarcation en accostait une autre de la même couleur ; mais au bout de quelques minutes, Marianne déclara que « ce n'était pas sérieux ». D'une main agile elle repêcha les héros et leurs compagnes, et ne laissa subsister que les embarcations sérieuses. Le jeu recommença, et l'assemblée redoubla d'attention.

À deux ou trois reprises, le hasard vint donner raison à quelques petits commérages, qui durant l'hiver avaient passé d'une oreille à l'autre. La barque d'un jeune porte-enseigne se dirigeait avec tant d'opiniâtreté vers celle d'une cousine de Marianne, que tous les deux, devenus pivoine, ne purent se soustraire aux railleries de l'assistance.

Jusque-là, Marianne avait vu son esquif voguer solitaire. Lorsque les barques qui s'étaient abordées furent retirées et que l'espace élargi donna plus de jeu aux espérances superstitieuses, elle appuya ses mains sur le bord de la cuve, et regarda la manœuvre d'un œil attentif.

Une grosse coquille qui portait à l'arrière le pavillon du général Boum flottait au milieu du bassin ; celle de Marianne allait l'aborder ; elle leva les yeux et vit en face d'elle Véra qui souriait malicieusement. D'un geste mutin, elle plongea dans l'eau sa petite main chargée de bagues. Son esquif repoussé violemment alla heurter à l'autre bord une coquille solitaire qui n'avait guère prit part à ce divertissement.

– M. Dournof ! cria la voix railleuse de Véra.

– Ce n'est pas de jeu ! protestèrent deux ou trois jeunes gens. Il ne faut pas tricher.

– Je ne veux pas du général Boum ! fit Marianne d'un ton d'enfant gâté, en détournant de Dournof son visage que nuançait un vif incarnat.

Sa réponse avait désarmé les mécontents, on enleva la cuve pour changer d'amusement. Dournof assistait à ces jeux avec un sourire de philosophe indulgent. Bien qu'il fût jeune, il n'avait guère eu de jeunesse. Le travail acharné de ses plus belles années l'avait trop absorbé pour qu'il prit goût à la vie mondaine. Autrefois, cependant, il aimait le monde, car il y rencontrait Antonine. La danse lui plaisait ; il aimait aussi la gymnastique et la nage. Mais depuis qu'Antonine était allée dormir dans le cimetière de Pargolovo, il avait fui la société des jeunes femmes, autant qu'il avait recherché celle des hommes âgés et instruits, où il pouvait apprendre quelque chose.

Le monde qu'il fréquentait jadis n'offrait que peu de ressemblance avec ce qu'il avait sous les yeux ; il ignorait ce luxe achevé, ce goût parfait qui fait aujourd'hui de la demeure des riches une sorte de musée ; la toilette des femmes étalait aussi d'autres séductions : malgré le goût parfait d'Antonine, il avait toujours régné dans ses habits quelque chose de mesquin qui provenait de sa mère. Ici, les toilettes les plus coûteuses n'étaient pas celles où le velours et la soie se trouvaient

prodigués : dans l'arrangement des plis, dans l'art d'assortir les nuances, se révélait le talent d'une grande couturière qui connaissait sa supériorité et savait la faire payer.

Jamais non plus il n'avait vu traiter avec un tel mépris le satin et les dentelles ; dans la manière de traîner sur le tapis le chantilly d'un volant, on distingue la bourgeoisie enrichie de la grande dame née dans de la dentelle de Valenciennes. Les volants de la bourgeoise peuvent être plus beaux, mais elle les ménage et redoute un accroc ; – la grande dame ne s'en occupe point, sans pour cela étaler le désordre de celles à qui l'argent ne coûte rien. Il y a là un monde infini de nuances qui se sentent plutôt qu'elles ne se décrivent. Dournof les sentait et s'en laissait pénétrer peu à peu ; le charme du luxe et du rang élevé gagnait doucement son âme naturellement noble et faite pour les hauteurs.

La vivacité avec laquelle Marianne avait évité la nacelle du général Boum l'avait fait sourire comme tout le monde ; il n'avait pas cessé de sourire en voyant accoster sa coquille. Qu'étaient

pour lui tous ces enfantillages ! Les vingt-sept ans du jeune président voyaient de bien haut toutes ces misères ! Cependant le sort ayant plusieurs fois uni sa destinée à celle de Marianne, il finit par s'en amuser. Les sortilèges ont de ces malices, – surtout lorsqu'une main charitable leur vient un peu en aide !

La main charitable était celle de Véra. Soit plaisanterie, soit instinct inné de cette vocation si chère aux femmes, celle de marieuse, – elle affectait de ne pas séparer le sort de Dournof de celui de son amie, et ne négligeait pas une occasion de le leur prouver.

Les joues de mademoiselle Mérof avaient gardé leur coloris plus vif ; elle apportait à l'examen des sorts une vivacité joyeuse où se cachait peut-être un peu de fièvre. Enfin, pour clore la soirée, elle saisit une espèce de jeu de cartes où une multitude de prénoms étaient écrits et se mit à faire le tour de la société en les distribuant. À mesure qu'elle passait, les rires retentissaient derrière elle, car elle avait mêlé à dessein les prénoms des deux sexes, et ils se

trouvaient distribués de la façon la plus bouffonne.

Arrivée à Dournof, elle regarda vivement en dessus du jeu ; la carte qui portait son nom avait été mise par elle en dessous ; en voulant la prendre elle en fit tomber une. Dournof se baissait pour la ramasser...

– Non, non, dit-elle, en voici une.

Il prit celle qu'elle lui présentait et lut à haute voix : Marianne.

– C'est celle qui est tombée qui revenait à M. Dournof, fit observer un des mécontents.

Le voisin se pencha et ramassa la carte.

– Antonine, lut-il.

Dournof pâlit et laissa tomber le long de son corps ses bras que l'émotion venait de briser. Marianne comprit aussitôt.

– Je vous demande bien pardon, monsieur, dit-elle à voix basse, j'ignorais le nom qu'elle portait.

Avant que le jeune homme eût repris son

sang-froid, elle poursuivait sa ronde, faisant naître partout des exclamations de gaieté ou d'ironie.

Le cercle se rompit ; on proposa une mazurka avant le souper, et les couples gracieux voltigèrent bientôt par la salle.

Dournof ne dansait pas ; il s'était réfugié dans un coin sombre, et là, les yeux voilés par sa main, il pensait au cimetière, aux fleurs que le vent d'hiver devait avoir glacées depuis si longtemps, et s'apercevait que depuis sa nouvelle fortune, il avait singulièrement délaissé la tombe de Pargolovo. Une ombre passa devant lui et s'arrêta. Il leva les yeux.

– J'ai la main malheureuse, monsieur, dit Marianne, debout devant lui. Vous allez me haïr...

Non, Dournof ne la haïssait pas ; il admirait à tout moment la grâce naïve, la gaieté folâtre, la candeur virginale de cette belle enfant plus semblable à un papillon qu'à une fleur, mais charmante et pleine de séductions.

– Cependant, ajouta-t-elle en s’asseyant auprès de lui, pendant que sa mère la croyait occupée à surveiller les apprêts du souper, je vous assure que votre chagrin me touche... j’ai été curieuse, oui, monsieur, j’ai été très coupable... j’ai voulu connaître votre malheur... j’ai appris combien elle était digne de votre tendresse ; on m’a parlé de sa beauté, de sa grâce ; j’ai compris combien votre chagrin devait être profond, incurable... et cependant, vous êtes jeune, la vie est pleine de jouissances pour vous... vous avez des amis qui vous aiment... est-ce bien sage de vivre en dehors de toutes les joies ?... ou peut-être est-ce un vœu ? peut-être obéissez-vous à une mourante ?...

La voix de Marianne était si pleine de tendresse inquiète, ses yeux exprimaient tant de compassion émue et discrète que Dournof répondit :

– Non, elle ne m’a rien défendu.

– Elle vous a permis d’aimer, d’avoir une famille ?...

– Elle me l’a ordonné.

Un silence suivit, puis la voix mélodieuse de Marianne, aussi légère qu'un souffle, murmura :

– Votre femme sera une heureuse femme, car vous savez aimer.

Elle disparut, laissant le jeune homme pénétré d'une émotion nouvelle que depuis des années il n'avait pas ressentie.

XXI

L'amour est communicatif, quoi qu'en aient dit les gens moroses. Il y a dans les paroles et les actions d'un cœur aimant une sorte de magie à laquelle on ne saurait guère résister que si un autre lien vous protège. Dournof n'était plus protégé ; l'âme d'Antonine avait sans doute cessé de veiller sur lui, car elle le laissait sans défense, et peu à peu Marianne prenait sa place.

Ce n'était pas un amour grave et mesuré comme celui qu'il avait éprouvé pour sa chère morte ; c'était un enivrement qui s'emparait peu à peu de tout son être. La voix, la robe de Marianne, ses cheveux blonds qui flottaient en boucles capricieuses, le frôlement de ses mains soyeuses, la grâce de son regard magnétique, soumis et fidèle comme celui d'un chien de chasse, tout cela séduisait Dournof à lui en faire perdre la tête.

Quand il revenait du ministère, il restait pensif dans son fauteuil, près de la table où régnait un grand portrait d'Antonine ; mais ses regards, qui jadis se reportaient sur ce visage pour lui demander la force et la vertu, le fuyaient maintenant. Il pensait peu à la force morale, à la vertu civique ; Marianne lui versait insensiblement le poison qui endormit Annibal à Capoue.

La Niania, de plus en plus grave et triste, s'apercevait bien de ce changement ; elle attendait son maître le soir ; il la trouvait dans sa chambre où elle venait donner un dernier coup d'œil, comme autrefois chez Antonine ; les soins de la vieille femme n'avaient rien perdu de leur assiduité mais une sorte de tristesse résignée se dégageait de son attitude.

Un soir que Dournof était revenu plus tôt que de coutume, elle s'enhardit à lui parler.

– Le ministre a une fille, n'est-ce pas ? dit-elle en lui apportant sa robe de chambre.

– Oui, répondit le jeune homme qui évita de regarder la vieille femme.

– On dit qu’elle est fort jolie ?

– C’est vrai.

La Niania hochait la tête.

– Excuse-moi si je manque de respect, mon maître ; on dit qu’elle t’aime beaucoup.

Le cœur de Dournof tressaillit tout à coup d’une allégresse nouvelle. On disait qu’elle l’aimait... c’était donc vrai ? Qu’il était doux d’être aimé de cette enchanteresse !

– Je ne sais pas, dit enfin le jeune homme embarrassé.

– Si elle t’aime, et si c’est une bonne fille, tu peux l’épouser...

La Niania porta à ses yeux le coin de son tablier, et dévora un sanglot. Dournof indécis la regardait sans mot dire.

– Tu peux l’épouser, reprit la vieille servante. Il faut bien que tu te maries, un homme ne peut pas toujours rester seul... c’est la fille d’un ministre, elle est bonne pour te servir d’épouse, ajouta-t-elle en relevant la tête avec orgueil. Notre Antonine t’a dit de te marier.

Dournof regarda le portrait d'Antonine... Sans la main pieuse de la Niania, la poussière accumulée l'eût depuis longtemps voilé sous une couche grise ; la bonté prévoyante de la jeune morte, son abnégation, ses vertus, son dévouement absolu se présentèrent tout à coup à sa mémoire.

– Pardon, oh ! pardon ! s'écria-t-il en attirant à lui l'image délaissée. Tu étais un ange, toi.

Il fondit en larmes et couvrit de baisers passionnés les mains du portrait qui le regardait avec ce calme et cette dignité qui mettaient Antonine vivante si fort au-dessus des autres femmes.

La Niania pleurait aussi, mais sans cet élan de repentir qui perçait si douloureusement l'âme de Dournof.

– Oui, dit-elle en posant sa main sur l'épaule du jeune homme, c'était un ange, – mais elle est au ciel, car bien sûr le bon Dieu lui a pardonné d'avoir voulu mourir. Toi, tu es un homme, et voilà trop longtemps que tu vis seul.

Dournof releva la tête, et regarda la Niania.

– Alors, tu crois, dit-il, qu'elle me pardonnerait ?

Les yeux profonds de cette vieille femme qui avait tant vu et tant souffert et tant appris de la vie, allèrent jusqu'au fond des yeux troublés du jeune homme éperdu.

– D'en aimer une autre comme elle ? Tu ne le pourrais pas ! dit-elle.

Dournof sentit qu'elle avait raison, et qu'il ne pourrait plus jamais aimer quelqu'un comme il avait aimé Antonine.

– Mais d'aimer une honnête femme et d'avoir de bons enfants ? Elle m'a dit de te l'ordonner de sa part, quand le jour en serait venu. Nous avons beaucoup pleuré ensemble, vois-tu, maître, continua la Niania en baissant la voix ; je t'aime parce qu'elle t'aimait, et je t'aime comme si je t'avais porté dans mon sein. Mais je ne t'aimais pas comme cela auparavant. C'est elle, quand elle a vu que la mort allait venir, qui a pensé à tout. Elle m'a ordonné de t'aimer comme mon fils, de

te servir si je le pouvais, de te protéger en toute chose contre l'esprit du mal. Elle m'a dit aussi que tu te marierais, et qu'alors je devrais être soumise envers ta femme et serviable envers tes enfants. J'obéirai, maître, j'obéirai, dit la Niania dont la voix se brisa tout à coup. Je serai une servante soumise ; seulement ne permets pas à ta femme de me chasser... car je t'aime à présent, maître, je t'ai aimé pour l'amour d'elle, tu es tout ce qui me reste d'elle.

La vieille servante se tut et ensevelit sa tête ridée sous son tablier relevé. Dournof lui prit la main et la serra. Elle sentait qu'elle ne serait jamais chassée.

– Alors, reprit-il à voix basse, elle t'a dit que je devais me marier ?

– C'était l'avant-dernière nuit avant sa mort ; elle m'a appelée auprès d'elle, et elle m'a remis un petit papier pour toi.

– Un papier ?

– Oui, quand tu devras te marier...

– Va le chercher, vite, vite !...

Elle obéit et revint avec un papier jauni, plié en quatre et cacheté. Dournof le déplia d'une main tremblante d'émotion.

« Mon bien-aimé, disait le dernier vœu d'Antonine, quand tu auras trouvé la femme que tu dois aimer, ne laisse pas mon souvenir mettre une barrière entre vous. Je serai heureuse de te savoir heureux, et ma bénédiction repose sur la tête de ta femme comme sur la tienne. »

– Elle valait mieux que moi ! s'écria le jeune homme vaincu par tant de grandeur, en baisant les caractères sacrés, tracés d'une main affaiblie par la mort prochaine. Elle valait mille fois mieux que moi. Chère sainte, tu as bien fait de mourir ! Pas un homme sur la terre n'était digne de toi !

La Niania se retira discrètement, et Dournof, resté seul, songea plus cette nuit-là à Antonine qu'à Marianne.

XXII

Marianne reprit bientôt le dessus : qu'étaient les vertus d'Antonine endormie sous son bloc de granit, en présence des grâces sans cesse renaissantes de cet être vivant et plein de charme !

C'est qu'elle était prise pour tout de bon ! Son cœur léger et frivole avait de bons côtés ; c'est par la compassion que Dournof y était entré ; il s'y était maintenu par l'orgueil et le dépit ; désormais, elle ne voulait et ne pouvait aimer que Dournof. Elle le disait sincèrement, de toute son âme, et c'était la vérité !

Animée de ce beau feu, elle alla un jour trouver le ministre dans son cabinet.

– Père, lui dit-elle, en poussant sans cérémonie une foule de paperasses encombrantes, quel est le premier de nos jeunes présidents ?

– Comment, le premier ? demanda le père étonné.

– Mais oui, le plus intelligent, celui qui a le plus d’avenir ; enfin, papa, quand vous serez ennuyé d’être ministre, qui est-ce qui vous remplacera ?

Un peu surpris de tant de prévision, le bon père chercha dans son esprit.

– Je crois bien, dit-il, si les apparences ne sont pas menteuses, et si les circonstances ne changent pas du tout au tout, que mon successeur sera Dournof.

– Eh bien, papa, fit Marianne triomphante, je veux épouser Dournof.

Le ministre fit faire un demi-tour à son fauteuil et regarda sa fille d’un air consterné.

– Toi, Dournof ? Et pourquoi ? Quel est cette nouvelle fantaisie ?

– J’épouserai Dournof, papa, ou j’en mourrai de chagrin ; ainsi faites comme vous voudrez !

Fort bouleversé, M. Mérof sortit de son cabinet et emmena sa fille auprès de sa femme

que cette abrupte déclaration surprit moins que lui.

– Cela ne m'étonne pas, dit-elle, j'ai toujours pensé que Marianne ne se marierait pas comme les autres.

– Mais enfin, s'écria M. Mérof, Dournof n'est qu'un simple président !

– Mais, papa, ne m'avez-vous pas dit qu'il serait ministre après ? Comme cela je n'aurai pas besoin de quitter le ministère.

– Je ne veux pas ! fit M. Mérof exaspéré.

– Comme vous voudrez, papa, répliqua l'indomptable Marianne en baissant la tête avec un air de feinte résignation. Les parents de mademoiselle Karzof ont été ainsi cause de la mort de leur fille, mon destin sera le même !

– Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Karzof ? demanda M. Mérof abasourdi.

Avec une grande éloquence, ponctuée d'allusions plus que transparentes, Marianne raconta l'histoire d'Antonine.

– Eh bien, dit-elle, il sera dans la destinée de

Dournof de ne pouvoir épouser les femmes qu'il aime... Ses fiancées doivent toutes mourir par la faute de leurs parents cruels.

– Mais t'aime-t-il seulement ? demanda le père, incapable de répondre par des arguments sérieux à ces raisonnements saugrenus.

– S'il m'aime !

Un éclair de joie orgueilleux jaillit des beaux yeux fleur de lin de la jeune coquette.

– S'il m'aime ! reprit-elle ; demandez-le-lui, papa, vous verrez ce qu'il vous dira !

– Alors, c'est moi qui dois lui proposer ta main ? conclut ironiquement le ministre.

Marianne fit une révérence.

– S'il vous plaît, mon cher papa. Vous savez très bien que, sans cela, il n'osera jamais faire les premiers pas. Nous ne dérogeons pas, du reste ; c'est ainsi que se négocient les mariages des princesses du sang quand elles épousent de simples mortels !

Le père et la mère de Marianne échangèrent un regard par-dessus la tête de cette indisciplinée,

et ne purent réprimer un sourire.

– Voyons papa, soyez gentil, mariez-moi à Dournof, et je vous aimerai bien ! Je n’ai rien demandé à maman, parce qu’elle ne me contrarie jamais. Ce n’est pas elle qui aurait menacé de me laisser mourir de chagrin !

– Je t’ai menacée, moi, de te laisser mourir ?... demanda M. Mérof, abasourdi de tant d’aplomb.

– Mais, certainement, puisque vous ne vouliez pas me marier à Dournof !

Il n’y avait pas à sortir de là : le ministre obtint à grand-peine que sa fille lui accorderait huit jours pour prendre des informations.

Les informations n’apprirent rien de nouveau à M. Mérof, qui savait d’ailleurs parfaitement à quoi s’en tenir sur la valeur intellectuelle et morale de l’homme dont il avait fait la position lui-même. À l’issue des huit jours, Dournof, appelé dans le cabinet du ministre pour affaire personnelle, en sortit l’heureux fiancé de mademoiselle Marianne.

Ce résultat, qu’il était loin de prévoir si facile

et si brillant, ne laissa pas de l'étonner un peu : il se dit vaguement que la jeune fille avait dû dépenser beaucoup d'intelligence et de volonté pour arriver si vite à son but. Ce qui lui semblait le plus extraordinaire, c'est qu'elle eût deviné son amour, et fait tant de démarches sans s'être le moins du monde assurée de son consentement. Et si, par impossible, il n'avait pas voulu l'épouser ?

Dournof se reprocha cette mauvaise pensée. Il ne devait voir dans les efforts de la jeune fille que la candeur d'une âme ingénue qui s'ignora et va droit au but, tout naturellement. Son amour avait été deviné ? C'était encore une preuve d'amour, rien de plus.

Il rentra chez lui ivre, ébloui. Le mariage, en même temps qu'il lui donnait la femme aimée, le plaçait au premier rang ; il pouvait en effet espérer d'être ministre ; à la première vacance, il passait « aide » de son beau-père... quel avenir !

– Je me marie, Niania, dit-il à la vieille femme lorsque celle-ci, fidèle à ses habitudes, le suivit dans sa chambre à coucher, aussitôt qu'il rentra.

L'humble servante le regarda, fit le signe de la

croix et sembla murmurer une prière ; puis elle se prosterna devant le maître, et vint baiser son épaule suivant l'ancienne coutume.

– Je te félicite, mon maître, dit-elle, je souhaite que tu sois heureux avec ton épouse et que ta postérité soit bénie.

Elle se tut, et son regard se porta vaguement vers la fenêtre. Un beau soleil de printemps brillait au dehors sur les toits ruisselants.

– La neige doit être bientôt fondue, là-bas, dit à voix basse la Niania hésitante : il y a longtemps qu'elle n'a eu de fleurs.

– Tu as raison, s'écria Dournof en saisissant son chapeau ; j'y vais tout de suite.

Il s'arrêta... qu'allait-il dire à cette tombe, confidente de toutes ses pensées, autrefois ?

Pouvait-il confier à ce chaste granit les émotions qui faisaient pâlir sa joue et battre son cœur lorsque Marianne posait sa main sur la sienne ?

– Je vais la remercier, dit-il tout haut, la remercier de la bénédiction qu'elle m'envoie de

là-haut !

Il fit remplir sa voiture de fleurs, comme le jour où quelques mois auparavant il avait rencontré Marianne. Il ne put s'empêcher de faire un rapprochement entre ces deux journées si différentes.

– C'est Antonine qui l'a mise sur ma route, se dit-il ; c'est sa volonté qui a tout arrangé. Chère Antonine, soyez bénie !

Il ne la tutoyait plus dans ses pensées. Antonine était désormais aussi froide et aussi lointaine que les statues de marbre des tombeaux. C'était une sainte qui veillait sur lui, et qu'il priait à genoux ; ce n'était plus l'amie de toutes les heures, la morte adorée dont il avait baisé, le dernier sur la terre, les joues glacées et le front jauni.

Pendant qu'on arrangeait les fleurs, il se souvint que Marianne devait, elle aussi, avoir un bouquet ce jour-là ; on lui apporta deux bouquets semblables ; il les compara un instant, hésita, et finit par mettre sa carte dans le plus joli, qu'il fit porter chez sa fiancée.

Cette opération lui coûta quelques remords ; car, pendant la longue course en voiture, il se la reprocha plusieurs fois.

– Bah ! se dit-il enfin, comme il approchait du cimetière, qu'est-ce que cela peut faire à Antonine ?

Il porta son offrande jusqu'à la croix de fer marchant à grand-peine dans la neige encore imparfaitement fondue ; il arriva au sommet du monticule, et attacha le nouveau bouquet avec un ruban blanc, puis il appuya la main sur le socle de pierre pour s'y reposer.

La pierre était si froide qu'il frissonna et retira sa main. Un moment il resta rêveur. Il voulait offrir son âme à sa protectrice céleste, il voulait épancher sa joie et lui demander de la partager... il sentit qu'il ne pouvait pas parler de Marianne à Antonine ; il eut un pressentiment, – rapide comme un éclair et aussi vite évanoui, – que Marianne n'était pas la femme qu'Antonine eût voulu voir à ses côtés pour gravir le chemin de la vie.

Poussant un soupir, il baisa la pierre.

L'impression de froid lui saisit les lèvres plus vivement encore que la main, si bien qu'il y passa dessus son mouchoir, afin de les réchauffer, puis il descendit la colline.

Une vivacité et une joie extraordinaires précipitaient ses mouvements ; il se sentait léger, comme un homme débarrassé d'une pénible mission. Il regagna sa voiture, fit stimuler les chevaux, et, tout le long du chemin, les cheveux d'or de Marianne dansèrent devant lui comme des feux follets.

XXIII

Il était invité à dîner ce jour-là, non à la table officielle des grands dîners, mais au repas de famille, dans la petite salle à manger, où la famille du ministre se réunissait dans l'intimité. Lorsqu'il entra, Marianne vint à sa rencontre, son bouquet blanc à la main, et lui tendit sa menotte soyeuse, sur laquelle il posa longuement ses lèvres.

Elle était tiède et souple, cette petite main potelée, et l'impression glaciale qu'avait laissée la pierre du tombeau d'Antonine se transforma en une chaleur vivifiante et sympathique, au contact de ces doigts vivants. Marianne lut dans le regard de Dournof combien elle était aimée, et ne se piqua point de cacher l'expansion de son bonheur. La soirée fut un enchantement pour tous. Les parents se félicitaient de voir dans le jeune homme les qualités d'un homme d'État, en

même temps que celles qui avaient charmé leur fille. Dournof, d'autant plus épris de Marianne qu'il avait jusque-là refoulé le sentiment qu'elle lui inspirait, se laissait aller au bonheur de vivre, et, pour la première fois, jouissait largement de l'existence.

Quant à Marianne, elle était gaie et charmante, tout lui avait réussi, que lui fallait-il de plus ?

Le mariage fut fixé à l'époque la plus rapprochée : trois semaines seulement devaient les en séparer. Tous les arrangements furent pris ; Dournof garderait l'appartement qu'il avait récemment loué et meublé ; madame Mérof se chargeait d'y installer une belle chambre de nouvelle épousee, et les jeunes gens, sauf exception, prendraient leurs repas au ministère, tant que Marianne n'aurait pas acquis les qualités de maîtresse de maison, qui lui manquaient absolument.

– Si c'est une ménagère qu'il vous faut, Dournof, disait M. Mérof, vous avez fait fausse route ; vous n'aurez point une ménagère en Marianne.

Le jeune homme jeta sur sa fiancée un regard triomphant.

– Je n’ai pas besoin de ménagère, dit-il ; j’en ai une qui est incomparable.

– Vraiment ? qui donc ? demandèrent à la fois madame Mérof et sa fille.

– La vieille Niania...

– Votre bonne ?

Dournof se sentit soudain très embarrassé.

Il arrive à tout homme de ne pas épouser son premier amour, et, lorsque vient le moment de son mariage, il n’éprouve point d’embarras à l’avouer ; mais lorsque, par plusieurs années d’une fidélité sans exemple, il est devenu le point de mire de l’attention de ceux qui le connaissent, le moment de la transition est fort délicat, et le plus souvent difficile. C’est donc avec une certaine hésitation que Dournof se décida à donner quelque éclaircissement.

– C’est la servante d’une famille que j’ai intimement connue autrefois... elle s’est attachée à moi durant mes jours de misère..., car j’ai

connu la misère, ajouta-t-il en souriant à Marianne.

Celle-ci ouvrit de grands yeux. Ce mot de misère n'avait de sens, pour elle, que comme une page pénible ou ennuyeuse dans un roman ; c'était le grabat traditionnel où gît la pauvre femme, ou la borne où grelotte le petit Savoyard. La misère la plus réelle qu'elle eût connue se trouvait au commencement de *l'Allumeur de réverbères*. Aussi les paroles de Dournof lui parurent-elles complètement dénuées de sens. Un homme qui portait un gilet blanc et qui allait être son mari ne pouvait pas avoir connu cette misère-là. Elle sourit, parce que Dournof souriait, et ne répondit pas.

– Comment s'est elle attachée à vous ? demanda madame Mérof, désireuse de mieux connaître la personne qui, suivant les apparences, allait être femme de charge de sa fille.

Dournof hésita encore. Son âme droite abhorrait le subterfuge ; il se décida enfin à parler franchement. Passant dans les siennes la main de Marianne, il répondit :

– Ma Niania était la Niania de mademoiselle Antonine Karzof, dont vous avez sans doute entendu parler.

La main de Marianne frémit, il la retint.

– Elle a soigné sa jeune maîtresse avec un dévouement absolu, et quand... nous l'avons mise dans la tombe, abandonnant ses anciens maîtres, qui n'étaient pas à l'abri de tout reproche envers elle, peut-être, – elle est venue à moi, et m'a servi avec fidélité pendant les mauvaises années de ma vie, celles où je n'étais rien ni personne, – où vous n'auriez pas daigné me regarder dans la rue, tant j'étais mal habillé.

Il leva les yeux sur Marianne ; elle lui répondit par un haussement d'épaules, que nous devons traduire ainsi : – Je vous aurais regardé quand même et partout, puisque vous deviez être mon mari !

– Mais, insista madame Mérof, cette femme verrait-elle d'un bon œil une jeune maîtresse ?... Je conçois votre attachement pour elle ; il vous honore infiniment, mais, après avoir tant aimé mademoiselle Karzof...

– C’est elle qui m’a engagé à me marier, répondit Dournof. Elle me voyait triste et rêveur... – Il échangea un regard avec Marianne ; – elle devina le sujet de mes rêveries – et me mit l’esprit complètement à l’aise, en remettant dans mes mains un billet écrit par sa jeune maîtresse peu avant sa mort, – où j’étais adjuré de me marier, dès que j’aurais rencontré la femme que je devais aimer...

Un autre regard assura Marianne qu’elle était bien cette femme-là.

Madame Mérof, enchantée de cette heureuse combinaison, qui mettait à la tête du ménage de sa fille une femme honnête, dévouée et pleine d’expérience, approuva tout, et félicita Dournof de sa chance extraordinaire.

– Cela m’est bien dû, répondit le jeune homme ; car, jusqu’à cette année, la destinée n’avait encore rien mis à mon actif !

Les préparatifs s’accomplirent avec la célérité qu’ont à leur service les heureux de ce monde, et la veille des noces arriva bientôt.

Le soir avant de s'endormir, Dournof parcourut l'appartement où il ne devait plus être seul ; une bougie à la main, il s'arrêta devant chaque meuble, chaque rideau, inspectant tout, et se faisant, par avance, l'image de ce que Marianne allait mettre là de joie et de grâce.

Rentré dans son cabinet, il aperçut le portrait d'Antonine, toujours placé sur son bureau. Depuis longtemps, ce beau visage régulier et sévère était caché à ses yeux par un journal, une lettre, un papier quelconque, négligemment jeté en travers du cadre. Il y avait au moins huit jours que le portrait n'avait attiré les yeux de Dournof.

Il se reprocha ce semblant d'ingratitude, et voulut ramener ses pensées vers la jeune fille..., mais l'effort était trop pénible.

– Je ne puis cependant pas, se dit-il, laisser ce portrait à cette place ! Marianne aurait le droit d'en être choquée.

Après avoir hésité un moment, il prit le cadre d'ébène, l'essuya et le mit sur le secrétaire, la face contre le marbre, afin de le ranger sur-le-champ ; mais il n'avait pas ses clefs sur lui ; il

remit ce soin au lendemain, et passa dans sa chambre à coucher.

La, le visage de Marianne, décolletée et couronnée de liserons, lui souriait dans son cadre doré, sur la table auprès de son lit. Il le prit, et posa ses lèvres sur l'image souriante.

– À demain, ma femme, dit-il en souriant.

À peine était-il couché, qu'il crut entendre un léger bruit dans la pièce voisine. Il appela ; mais nul ne répondant, il crut s'être trompé. Le lendemain, cependant, quand il chercha le portrait d'Antonine, il ne le trouva point. Dournof voulait s'en informer à la Niania, mais cette journée était si courte, pour tout ce qu'il fallait faire, que le moment favorable ne se trouva point.

Le soir venu, après un mariage splendide, célébré à la chapelle du ministère, Dournof emmena chez lui sa jeune épouse, éblouissante de joie et de beauté. L'appartement, somptueusement éclairé, plein de fleurs, lui parut charmant. Le jeune homme ne pouvait en croire ses yeux, en voyant traîner sur le tapis de son cabinet la jupe de soie blanche, semée de fleurs

d'oranger, qui se drapait autour de Marianne.

Il lui présenta sa maison. La Niania, toujours sévère, avait quitté le deuil par circonstance. Elle salua profondément sa nouvelle maîtresse, qui lui mit amicalement la main sur l'épaule, en la complimentant. Après quoi, les domestiques furent congédiés, et Dournof entraîna sa femme dans leur appartement spécial.

Quand les battants de la chambre nuptiale se furent refermés sur eux, la Niania regarda quelque temps cette porte, voilée par de grands rideaux sombres, puis, secouant la tête, elle alla chercher le portrait d'Antonine, qu'elle avait caché derrière de vieux cartons, et le mit sur le bureau.

– Pardonne, toi qui es au ciel, dit-elle, pardonne ! Quand il sera malheureux, c'est à toi qu'il reviendra... Sainte martyre, pardonne à l'homme faible, qu'une femme a ensorcelé.

Elle baisa le portrait, le remit dans sa cachette, éteignit les bougies et se retira.

XXIV

Un an s'était écoulé depuis le mariage de Dournof, lorsque, par une pluvieuse matinée de printemps, la Niania s'entendit appeler ; c'était la voix de son maître, plus brève et plus émue que de coutume. Elle se leva du coffre qui lui servait de siège, dans la vaste pièce dénudée, nommée chambre des filles de service, qui, dans toute maison russe un peu importante, communique avec la chambre de la maîtresse de la maison ; le regard anxieux qu'elle leva sur son maître reçut en réponse un :

– Vite, allons vite ! auquel elle se hâta d'obéir.

Ils entrèrent tous deux dans la chambre de Marianne, et Dournof chancela sur ses pieds en voyant le docteur lever dans ses bras un enfant nouveau-né.

– Une fille ?... demanda le père d'une voix étranglée sans oser approcher.

– Un garçon, un vrai Dournof, car il vous ressemble, fit le docteur d'un ton joyeux : voyez plutôt !

La Niania avait reçu l'enfant dans son tablier, et déjà penchée sur lui, dans un coin obscur, elle murmurait des paroles de bénédiction sur le fils de son maître.

Dournof l'y rejoignit, et regarda quelques instants silencieusement le petit être qui lui appartenait. Quelle pensée traversa ses yeux profonds au moment où le nouveau venu, en ce monde de douleurs, poussa son premier vagissement ? Est-ce à la mère blonde et enfantine qui était si près, ou à l'autre, qui aurait dû être la mère de ses enfants, et qui gisait sous la pierre de Pargolovo, que pensait le jeune père ? Quelle que fût cette pensée, son regard rencontra celui de la Niania, et ils se comprirent.

– Aime-le bien, Niania, dit-il tout bas à la vieille femme, aime-le car c'est ce que j'ai de plus cher au monde.

– Ne craignez rien, mon maître, répondit-elle du même ton ; c'est un Dournof.

Hélas ! oui, Marianne n'était plus ce que Dournof avait de plus cher au monde ; il tenait plus à cet enfant, entré dans la vie depuis un quart d'heure, qu'à l'épouse amenée à son foyer depuis un an. Et ce n'est pas que le sentiment paternel se fût révélé chez le jeune père avec une intensité surprenante, c'est que Marianne n'était pas toute sa vie, elle n'en était qu'une part, douce et frivole comme une fleur dont on respire le parfum, et qu'on oublie pour d'autres préoccupations plus dignes d'intérêt.

Aussitôt après son mariage, après les premiers jours de trouble et d'ivresse, Dournof avait senti une mélancolie incurable s'emparer de lui, quand il se trouvait près de sa femme. Marianne était bien l'être charmant, pleins d'irrésistibles séductions, qu'il avait aimé si vite et si fort, mais elle n'était pas la femme près de laquelle on vient se reposer de ses fatigues, de ses soucis, à qui l'on demande conseil dans ses moments de doute ; Marianne n'était pas une Antonine, et Dournof devait désormais se souvenir d'Antonine toutes les fois qu'il serait triste ou fatigué.

Marianne l'aimait pourtant, et il aimait Marianne ; mais peu à peu, à sa joie de nouveau marié s'était mêlée l'amertume de sentir sa femme si inférieure à lui, si différente de ce qu'il aurait désiré. Il la plaignait d'avoir reçu une éducation si frivole, d'ignorer à tel point tous les devoirs dont la vie se compose, de savoir si peu goûter les choses simples et grandes, et, en échange, d'avoir tant de goût pour les puérités de la vie mondaine. À l'amertume avait succède la pitié ; il continua de regarder sa jeune femme comme un être aimable et irresponsable, fait pour la joie et la banalité souriantes du monde ; il la laissa se gorger de spectacles et de fêtes, espérant qu'elle s'en lasserait, et que la maternité mettrait dans ce cerveau d'enfant la dignité et le sérieux qui lui manquaient.

Une heure après ce moment solennel, appuyé au pied du lit, il regardait Marianne paisiblement endormie dans la demi-obscurité des rideaux. L'enfant avait été éloigné, la jeune femme goûtait un repos profond, et Dournof étudiait ce visage un peu amaigri, mais toujours frais et mutin.

– Quelle mère sera-t-elle ? se demanda-t-il, le cœur serré par mille craintes vagues ; se dévouera-t-elle à l'enfant, ou bien l'abandonnera-t-elle à des mains étrangères ?

La grande question de la nourriture n'avait pas été définitivement tranchée ; une robuste paysanne attendait à la cuisine la décision suprême des maîtres ; on attendait pour savoir si la jeune mère pourrait ou voudrait supporter les fatigues maternelles. Elle-même à cette question n'avait jamais répondu autre chose que :

– Nous verrons alors.

Dournof sentit en lui qu'elle ne voudrait pas, et une crainte douloureuse se présenta à son esprit.

– L'aimerai-je autant, se dit-il, si elle refuse de nourrir.

Un grand découragement s'empara de lui, et il passa la main sur son front, pour chasser cette pensée. Il était sûr de l'aimer moins si elle éludait ce devoir-là, comme elle en avait éludé bien d'autres. Pour changer de dispositions, il alla voir

son fils.

Dans la vaste pièce bien éclairée qui avait été choisie comme chambre d'enfants, tout avait un air de confort simple et bien entendu ; une atmosphère égale et douce régnait partout, le berceau, ombragé de rideaux de soie bleue, occupait le coin le plus abrité à la fois du soleil et des courants d'air, et, sur une chaise basse, la nourrice allaitait l'enfant, en attendant qu'on eût décidé de son sort.

La Niania vint au-devant du maître.

– Tout est-il bien ? dit-elle, avec cette tranquillité qui émanait d'elle comme un parfum.

Dournof parcourut des yeux l'appartement, vit que tout était bien et sourit ; puis il se dirigea vers le berceau. Là dormait son fils, celui qui transmettrait son nom aux générations futures, celui qui naissait dans de la soie, tandis que le père était né dans de l'indienne, le fils qui, porté par le nom et la fortune de son père, serait un jour plus grand que son père. L'héritier de tant de grandeurs futures dormait de son premier sommeil terrestre ; sa bonne petite figure rouge

n'annonçait aucune ambition. Dournof ne lut pas moins sur son visage tout un avenir d'éclatante prospérité. Il referma le rideau et rentra dans son cabinet.

Pendant les derniers jours qui avaient précédé son mariage, il s'était ingénié à y trouver pour sa femme un endroit où elle pût lire ou travailler près de lui. Ayant remarqué un coin, près de son bureau, il avait fait déplacer divers meubles ; une lampe faite exprès sur ses dessins avait été posée contre la muraille ; un tout petit canapé, avec une petite table propre à divers usages, s'était casé là on ne sait comment ; des coussins, un tapis plus moelleux étaient venus orner ce petit Éden réservé ; mais le tapis conservait, sa première fraîcheur, la lampe n'avait pas été allumée dix fois, les livres avaient disparu, emportés dans le boudoir de Marianne, plus clair et plus gai, – et Dournof, renonçant à son espérance de voir ses heures de travail adoucies par la présence de sa femme, avait repris son labeur solitaire, pendant que Marianne toujours en l'air, dehors, à sa toilette, continuait à mener sa vie dissipée de jeune fille riche, augmentée de la liberté que

donne le mariage.

Tous ces souvenirs, et ceux d'autres mécomptes, obsédaient Dournof ; il sortit pour chasser cette armée d'hôtes importuns et, à son retour, il trouva sa maison pleine de parentes et d'amies accourues pour apporter leurs félicitations.

Dès le lendemain, la grande question se trouva remise sur le tapis. Marianne pouvait nourrir, déclara triomphalement le médecin. Madame Mérof, en femme prudente et avisée, se contenta de regarder tout le monde et de garder le silence. La Niania debout, l'enfant dans les bras, attendait une décision qui, pour elle, n'était pas douteuse. Dournof prit la main de sa femme et y posa un baiser plein de tendresse et d'encouragement ; car, telle qu'elle était, Marianne lui était encore bien chère, et que n'eût-il pas donné pour avoir un motif de l'aimer davantage !

– Eh bien, chère madame, reprit le docteur, que décidez-vous ?

Marianne regarda tous ces visages anxieux, puis son fils endormi, qui semblait n'avoir aucun

besoin de changer de position.

– Je ne nourrirai pas, dit-elle, j’ai été bien souffrante tout l’hiver, je crains de n’être pas capable d’aller jusqu’au bout.

Dournof sentit le cœur lui manquer. Encore une espérance à jeter à l’eau. Au fond de lui-même, il savait que cette pauvre espérance-là n’avait jamais eu que le souffle. Il s’efforça bientôt d’avoir l’air satisfait, il complimenta sa femme sur sa sagesse, et l’enfant fut aussitôt remis à la nourrice qui l’emporta dans la *nursery*, où le père les suivit.

Avec quelle émotion ne vit-il pas le petit être avide, presser le sein nourricier, et pour la première fois aspirer la vie à longs traits ! Il contemplait ce spectacle comme si c’eût été pour lui-même une fonction vitale ; un profond soupir lui fit détourner les yeux. La Niania, près de lui, regardait aussi l’enfant prendre son premier repas.

– Que la volonté de Dieu s’accomplisse, dit-elle à voix basse, et que sa bonté donne une longue vie au pauvre innocent ! Mais notre

Antonine...

Un regard sévère de Dournof coupa la phrase commencée, la vieille femme baissa la tête, mais son maître ne l'avait que trop comprise. Non, Antonine n'eût pas permis à son fils de boire un lait étranger ; elle n'eût pas cédé à une autre le plaisir de mériter ses premières caresses et ses premiers regards ; elle eût revendiqué avec une tendresse jalouse la pression avide et instinctive des lèvres et des mains du petit être inconscient, qui s'attache à celle qui le nourrit, parce qu'elle le nourrit...

Dournof quitta la nursery sans se retourner, et la Niania respecta son silence. La grand-mère vint aussi voir son petit-fils, qui fut entouré de tantes et d'amies empressées ; mais la Niania ne s'émut ni des conseils ni des recommandations. L'enfant était à elle, Dournof le lui avait donné ! Elle le savait bien ; les paroles des autres lui importaient peu, tant que le père serait content.

XXV

Marianne, fraîche et rose, reprit bientôt sa vie de plaisirs mondains, et on la vit le soir aux Îles, en calèche découverte, accompagnée de son mari souvent, parfois de son père ou de sa mère, parfois aussi seule, quand ni l'un ni les autres n'avaient le temps ou l'envie de l'escorter. Un essaim empressé de jeunes gens se groupait autour de l'équipage, pendant l'heure qui précède le coucher du soleil, si tardif en été sous cette latitude.

Tout un monde de promeneurs à pied, à cheval, en voiture, vient jouir à la pointe extrême de l'île Yélaguine du spectacle magnifique offert par la Neva à son embouchure. Le soleil disparaît à neuf heures et demie dans les flots du golfe de Finlande, pendant que ses derniers rayons dorment horizontalement la jeune verdure des arbres et des gazons, et les méandres capricieux des bras

du fleuve, entre les îles nombreuses, semées d'élégantes villes. Cette promenade de tous les soirs est une sorte de Longchamps qui dure presque toute la belle saison ; mais son moment le plus brillant est celui de la verdure nouvelle.

C'est là que Marianne, après quelques semaines de repos, se retrempait dans la vie dissipée, qu'elle préférait à toute autre. Quand son mari l'accompagnait, elle en était toujours charmée ; le plaisir d'être la femme du président Dournof avait encore toute sa fraîcheur pour elle, sans doute parce qu'elle n'en avait pas abusé, son mari n'ayant pas voulu ou eu le loisir de la suivre dans le joyeux tourbillon dont elle était l'âme. Aussi n'était-elle jamais plus jolie et plus rayonnante que lorsque, d'un regard plein d'orgueil, elle suivait les saluts et les sourires de bienveillance dont Dournof était l'objet ; mais quand il n'était plus là, la vie ne perdait pour elle aucun de ses charmes ; elle jasait et riait, écoutant les fadaises des jeunes gens appuyée sur le bord de sa calèche, et peu à peu, se sentant admirée, elle devenait plus coquette.

Elle aimait ces hommages ; quel mal y avait-il à cela ? N'en était-elle pas moins une femme bien attachée à ses devoirs ? n'aimait-elle pas autant son époux qu'au premier jour de leur mariage ? N'était-elle pas une bonne mère ? En effet, matin et soir, souvent dans la journée, elle allait voir le petit Serge, elle le caressait, lui parlait un instant dans ce joli gazouillis que, nul ne sait pourquoi, les mères et les nourrices emploient pour parler aux enfants, puis elle sortait de la nursery, laissant derrière elle une bonne odeur de violettes des bois. Il aurait fallu un esprit bien chagrin pour trouver que Marianne n'était pas la femme la plus irréprochable qui se pût rencontrer !

Madame Mérof, cependant, n'était pas contente. Trop sage et trop expérimentée pour attirer l'attention de son gendre sur une dissipation que peut-être il ne voyait pas, elle essayait de retenir sa fille au logis ; souvent elle venait elle-même dîner ou passer la soirée, afin de présenter aux regards de Dournof, quand il viendrait prendre le thé du soir, un autre tableau que les murs nus de la salle à manger déserte. Mais Marianne aimait mieux passer la soirée

ailleurs que chez elle, et l'en empêcher était à peu près impossible.

La session qui devait finir et permettre aux époux de quitter la ville, allait être close par un procès important. L'affaire était si singulièrement présentée, que Dournof, perplexe, avait beau se retourner de tous les côtés, il ne pouvait se faire une opinion sur l'accusé principal ; toutes les apparences étaient contre cet homme, et pourtant, un passé d'honneur, une physionomie d'honnête homme, et je ne sais quoi qui décèle une belle âme, corroboraient ses dénégations absolues. L'opinion publique était pour lui, mais d'autres coupables, que l'instruction désignait comme ses complices, portaient contre lui des charges accablantes, qu'il avouait être hors d'état de repousser.

Toute la ville, depuis huit jours, ne parlait que de ce procès ; un soir, par miracle, Marianne était chez elle et travaillait à une tapisserie spéciale, qui ne sortait que les jours de grande pluie. Dournof, qui rêvait depuis un instant, leva les yeux sur sa femme et contempla son frais visage.

C'était bien une enfant : le duvet de la jeunesse estompait encore ses joues et son cou nacrés, le regard était innocent et insoucieux, le front pur et lisse... Cette conscience ne devait connaître ni le doute ni le trouble : Dournof se décida à la consulter.

– Marianne, dit-il, tu n'entends pas parler de l'affaire Sintsof ?

– Ah ! Seigneur Dieu ! oui ! on me la corne aux oreilles depuis longtemps ! répondit la jeune femme en enfilant son aiguille avec de la laine rose.

– Qu'en penses-tu ?

Marianne leva sur son époux des yeux étonnés et rieurs.

– Je n'en pense rien du tout ! dit-elle tranquillement.

– Tâche un peu d'y penser, repartit Dournof avec douceur. Tu connais les faits du procès ?

Marianne fit un geste d'assentiment.

– Eh bien, crois-tu que Sintsof soit coupable ?

La jeune femme haussa les épaules, souriant.

– Je n'en sais absolument rien ! dit-elle en comptant des points.

– Marianne, insista Dournof, je t'en prie, réponds-moi sérieusement ; tu sais que ma voix pèsera dans l'issue du procès..., si j'allais faire condamner un innocent ?

– Cela t'embarrasse ? dit Marianne en riant. La belle affaire ! Jette une pièce de monnaie en l'air : si elle retombe pile, ton homme sera innocent ; si elle retombe face, il sera coupable, ou le contraire, si c'est cela que tu préfères. J'ai lu dans les livres que les affaires sérieuses ne se jugent jamais autrement.

– Ma chère femme, je t'en supplie, ne plaisante pas ! fit Dournof plus ému qu'il ne voulait le lui laisser voir ; tu ne sais pas le mal que tu me fais en parlant si légèrement...

– Ah ! dit Marianne avec une moue, des sermons ? Ce n'est pas ma faute à moi si tu me parles d'affaires auxquelles je n'entends rien. Je ne suis pas une femme sérieuse, moi ! Il ne faut

pas me parler de procès ni d'accusés ; cela m'ennuie !

Là-dessus elle plia son ouvrage et s'en alla d'un air boudeur.

Dournof regarda la porte du boudoir se refermer sur elle.

Fallait-il la suivre pour faire la paix ? Était-ce lui qui avait tort en effet de lui parler de ces choses, ou elle qui avait tort de ne pas les comprendre ?

Il se leva ; mais, la main sur la porte de la chambre de Marianne, il s'arrêta.

– Ô Antonine ! pensa-t-il, Antonine, où êtes-vous, ma chère conscience ? Ne daignez-vous pas me parler de là-haut ?

Il baissa la tête, comme pour écouter les avis d'une voix intérieure. Après un court moment, il entra dans la chambre.

– Marianne, dit-il doucement, tu as raison, je ne dois pas te parler de ces choses auxquelles tu n'es pas accoutumée...

La jeune femme qui tournait le dos à la porte

leva sur lui ses yeux pleins de larmes.

– Le méchant, dit-elle, qui m’a grondée ! Je vous demande un peu si j’ai fait des études, moi ! Je ne suis pas un juge, moi, ni un président ! Est-ce ma faute, si tout cela m’ennuie à périr ?

Dournof lui prit la main et la baisa doucement, mais sans transport.

– Allons, vilain cruel, dit Marianne en souriant à travers ses larmes, dites tout de suite que vous ne le ferez plus, jamais, jamais !

– Je ne le ferai plus, répondit Dournof.

Antonine eût deviné l’amertume avec laquelle il faisait cette promesse, mais Marianne s’en déclara satisfaite, et ses caresses d’enfant gâté déridèrent un instant son mari. Cependant, comme il retournait dans son cabinet de travail, il répéta ironiquement : Non, je ne le ferai plus jamais... jamais !

Assis dans son fauteuil, la tête dans ses mains, il médita longuement. La nuit s’avançait, Marianne dormait depuis longtemps ; accablé d’incertitudes douloureuses, Dournof se leva. Le

portrait d'Antonine était resté dans le tiroir où l'avait remis la Niania. Depuis bien des jours il l'avait retrouvé et le contemplait secrètement, à ses heures d'amertume. Il le prit et le regarda quelques instants, puis le suspendit à la muraille, près de la lampe qui ne s'allumait jamais pour Marianne.

– Reprends ta place, dit-il, ma lumière, mon bon ange. Reprends la place que tu n'aurais jamais dû quitter ! C'est toi qui dois rayonner sur ma vie, chère oubliée ! Mais au ciel on n'a pas de rancunes !

Il se laissa tomber sur le petit canapé, les yeux fixés sur l'image aimée, que l'air et le temps avaient ternie. Lorsqu'il termina sa méditation, les rayons du soleil levant entraient par les fenêtres de son cabinet.

– Merci, dit-il, ma conscience ! Si je me trompe, au moins sera-ce dans la sincérité de mon cœur.

Il s'habilla sans vouloir prendre de repos, relut et compulsait à nouveau le dossier, et à sept heures, il était au tribunal, attendant les juges et

les avocats pour causer à l'aise avec eux.

Contrairement à tout ce qu'on attendait, mais conformément à l'opinion publique, Sintsof fut acquitté ; la suite prouva qu'il était innocent.

Le ministre, en rencontrant son gendre aux îles le soir même, lui dit :

– Savez-vous, Dournof, que vous avez joué gros jeu ?

Dournof sourit. Peu lui importait l'enjeu ; sa vie et sa fortune n'étaient rien à ses yeux quand il s'agissait de conscience.

– Êtes-vous fâché, Excellence ? dit-il à son beau père.

– J'en suis fier pour vous, mais...

– C'est tout ce que je veux savoir, répondit Dournof.

Le portrait d'Antonine resta à la muraille.

Le jour même, la Niania, en apportant le petit Serge à son père, comme elle le faisait chaque matin, s'aperçut de ce changement ; elle resta immobile, les yeux pleins de larmes figées,

devant ce cadre qui disait tant de choses.

– Maître, dit-elle enfin, si ton épouse le voit, que dira-t-elle ?

– Bah ! répondit Dournof en haussant les épaules, elle ne vient jamais ici.

La Niania reporta son regard plein de pitié sur le jeune père et sur l'enfant qu'elle tenait, mais elle ne dit rien.

Dournof, penché sur son fils endormi, l'embrassait tendrement.

– Pourvu qu'il ne lui ressemble pas ! pensait-il en songeant à Marianne.

– Nous lui apprendrons à chérir sa tante qui est au ciel, dit la Niania, devinant la secrète pensée de son maître.

Dournof, sans lui répondre, lui fit doucement signe de le laisser seul.

En ce moment Marianne se présentait sur le seuil, fraîche et parée pour la promenade.

– Monsieur travaille, dit la Niania à voix basse.

– Oh ! alors je me sauve ! fit Marianne avec un geste comique plein de terreur enfantine.

La porte se referma. Dournof, resté seul, alla donner un tour de clef, puis il revint devant le portrait, s'agenouilla et versa des larmes bien amères.

XXVI

Deux années s'écoulèrent sans apporter de changements bien sensibles dans l'intérieur de Dournof ; puis une fille lui naquit. L'année suivante, madame Mérof gagna une pleurésie en chaperonnant Marianne à un bal costumé où Dournof n'avait pas voulu la laisser aller seule, et la bonne créature mourut après quelques jours de souffrances, pendant lesquels elle ne cessa de répéter à son gendre :

– Soyez bon pour Marianne.

Dournof lui promit solennellement d'être bon pour Marianne, et tint sa promesse de son mieux.

Il avait pris l'habitude de laisser vivre à ses côtés ce joli petit être gracieux et insignifiant ; elle remplissait la maison de chiffons, de rires, de musique, de danse, de chansons d'opérettes et de gens nuls et frivoles comme elle-même. Il la laissait faire. À quoi bon la contrarier ! Il détestait

les scènes et craignait, plus encore que tout ce remue-ménage, les bouderies et les larmes de Marianne, contre lesquelles il se sentait sans forces.

Comment parler raison, en effet, à cette enfant qui déclarait que la raison « l'assommait » ? Comment faire de la morale à cette femme qui ne connaissait d'autre morale que celle de son bon plaisir ? Avec cela, Marianne n'était pas méchante ; elle donnait volontiers sa bourse, ses bonnes paroles et même les larmes compatissantes de ses beaux yeux fleur de lin ; mais aussitôt que l'objet de sa compassion échappait à ses regards, il était banni de sa pensée et remplacé par des idées plus riantes.

Le deuil de Marianne amena forcément un peu de sérieux dans la maison ; elle se priva de bals et de théâtres pendant huit grands mois ; mais la pauvre madame Mérof étant morte en plein carnaval, la saison d'hiver reprit dans toute sa splendeur avant que le deuil d'un an fut terminé. Marianne avait aux Italiens une loge à l'année ; elle retourna au théâtre en robe de soie noire, puis

les violettes de Parme apparurent dans ses beaux cheveux blonds ; à Noël, sous prétexte qu'en l'honneur de ces réjouissances chrétiennes, tout deuil est suspendu, elle arbora le blanc et le gris perle qu'elle ne quitta plus.

Cependant les jours gras se trouvaient cette année-là plus tard que l'année précédente, de sorte que le deuil de madame Dournof était terminé avant l'expiration des fêtes de cette époque brillante. Un grand bal à l'ambassade d'Autriche devait réunir, le dernier samedi du carnaval, tout ce qui était bien noté à Pétersbourg, M. et madame Dournof reçurent une invitation, que le président mit sur un coin de son bureau, sans plus s'en préoccuper.

– Tu ne sais pas, mon ami ? dit un matin Marianne en déjeunant, je trouve bien extraordinaire que nous n'ayons pas été invités au bal de l'ambassade ?

– Nous sommes invités, répondit Dournof en découpant tranquillement sa côtelette.

– Invités ? s'écria Marianne en frappant ses deux mains d'enfant l'une contre l'autre, et tu ne

m'en as rien dit.

– Je ne supposais pas que cela put t'intéresser.

– Comment ? Et ma robe, ne faut-il pas le temps de la commander ?

– Tu n'as pas l'intention d'y aller, je suppose ? fit Dournof en interrompant son repas.

– Mais si fait, j'en ai l'intention ! Voilà un an que je suis privée de tous les plaisirs...

Un regard de Dournof lui fit laisser sa phrase à moitié faite.

– J'ai été assez cruellement éprouvée, reprit-elle, pour qu'un peu de distraction me soit accordé sans lésiner ; nous irons, n'est-ce pas, mon cher petit mari ?

– Vous irez si vous le voulez, répliqua le président ; pour ma part, je n'irai pas.

– Mais mon père y va ! s'écria Marianne prête à fondre en larmes.

– Votre père y va comme ministre de la justice, et non comme veuf d'une année. D'ailleurs, allez-y avec votre père, je ne m'y

oppose pas.

– Mais pourquoi ?... commençait Marianne.

– Il me semble, répliqua Dournof, que ce n'est pas à moi de vous le dire.

Il se leva, et quitta la salle à manger. Marianne, déjà consolée, s'en alla de son côté chez la couturière et se commanda une robe bleu pâle, « qui, disait-elle, avait l'air d'être grise aux lumières ».

Dournof, s'il était de plus en plus contrarié des caprices mondains de sa femme, avait cessé d'en être affligé ; une sourde colère, toujours comprimée et endormie, mais jamais anéantie, se réveillait en lui à chacune de ses nouvelles boutades ; mais si son amour-propre d'époux était froissé, son cœur ne souffrait plus ; il avait une consolation que, hormis la Niania, personne ne lui connaissait. C'était à l'heure du matin où Marianne dormait de son meilleur sommeil, entre huit et dix heures, que la Niania et Bébé faisaient leur apparition dans le cabinet de Dournof.

La grande pièce sombre avait cessé d'être

triste. Dans le coin réservé à Marianne et qu'elle n'avait jamais occupé, une pile de joujoux, soigneusement recouverts d'un tapis de table pendant la journée, était renversée tous les matins. À son entrée, Serge, caché dans les rideaux, criait : Coucou ! Le père quittait alors son travail, quel qu'il fût, et venait s'asseoir sur le tapis, en face de la Niania.

C'est là, entre ces deux cœurs dévoués, que Serge avait appris à se tenir debout sur ses petits pieds rondelets, c'est là qu'il avait fait ses premiers pas, pour venir tomber en riant dans les bras étendus de l'heureux père dont le cœur palpitait de crainte et de joie. Nul ne savait combien de pensées muettes avaient été échangées entre Dournof et la vieille bonne, pendant que le cher petit apprenait à gazouiller sous leur direction. Nul non plus n'a jamais soupçonné la profondeur de l'émotion qui prit à la gorge le célèbre président Dournof, le jour où Serge, levant les yeux pour la première fois au-dessus du canapé, aperçut le portrait d'Antonine et le désigna de son petit doigt, en disant : Maman !

Nul ne sut que Dournof enleva son fils dans ses bras et le tendit vers le portrait en lui disant de l'embrasser, pendant que la Niania, brusquement troublée dans son impassibilité spartiate, couvrait de son tablier son visage ridé, où ruisselaient des larmes irrépressibles ; personne non plus n'a vu Dournof se pencher sur la servante et la baiser respectueusement sur son vieux front jaune, où il laissait aussi tomber une larme, tandis que Serge, étonné, les caressait tous les deux de ses menottes satinés, afin de les consoler dans leur chagrin.

– Ce n'est pas maman, dit enfin Dournof, c'est une tante que tu ne verras jamais.

– Pourquoi ? dit Bébé.

– Elle est au ciel.

Bébé n'avait qu'une bien vague notion du ciel ; cependant, depuis lors, la Niania lui fit ajouter à sa prière : Ma tante Antonine qui est au ciel. Elle ne craignait pas que madame Dournof demandât jamais d'où provenait cette addition peu liturgique ; jamais la mère n'assistait au coucher de l'enfant ; à son lever encore bien

moins.

La grande joie de Dournof était donc son petit Serge. Sa fille Sophie était trop jeune pour partager ces amusements ; il la voyait tous les jours, mais un enfant de quelques mois est peu intéressant auprès d'un garçon de trois ans ; c'était Serge qui résumait pour Dournof les joies paternelles, en attendant que sa joie fût doublée par l'apparition dans son cabinet d'une fillette sachant jaser et se tenir debout.

Le mois de février était froid cette année-là : les rhumes, gripes et bronchites couraient la ville avec les fièvres contagieuses ; mais Marianne semblait invulnérable ; elle passait ses journées à quitter la fleuriste pour la couturière, la couturière pour le chaussurier, exactement comme si elle n'avait pas eu même un sac de toile à se mettre sur le dos en guise de vêtement. Des naufragés de quarante jours ne sont pas plus empressés à se procurer des vêtements que ne l'était Marianne à quitter son deuil.

Le fameux jour du bal arriva. Depuis plus d'une semaine, madame Dournof, après le service

funéraire du bout de l'an, avait habilement nuancé ses toilettes de manière à ne pas choquer trop soudainement les regards de son mari. C'était à vrai dire peine perdue, car il ne la regardait pas. Il trouvait que Serge avait un peu de fièvre le soir et le matin, et cette légère indisposition lui paraissant le précurseur d'un trouble plus grave, il ne songeait plus à autre chose.

Pendant que, dans l'après-midi du jour indiqué, Marianne essayait devant sa glace les flots de soie bleue qui représentaient sa robe, Dournof entra dans la chambre des enfants. Sophie, assise sur un vaste tapis, jouait avec des poupées ; mais Serge, une joue rouge et l'autre pâle, assis dans son petit fauteuil devant des images qu'il ne regardait pas, paraissait souffrant et endormi.

La Niania s'approcha du père.

– J'ai envoyé chercher le docteur, dit-elle, le petit me paraît malade.

Dournof fit un signe de tête et enleva Serge dans ses bras. L'enfant ne fit aucune résistance et

appuya sa tête brûlante sur l'épaule de son père. Celui-ci écouta la respiration pénible du petit malade et le garda ainsi jusqu'à l'arrivée du médecin, qui ne tarda pas.

– Ce sera une maladie de l'enfance, déclara celui-ci. Nous saurons ce que c'est demain, peut-être cette nuit.

Il recommanda de tenir l'enfant bien chaud et promit de revenir le soir même.

Vers dix heures, avant de partir pour le bal, Marianne entra dans la nursery pour voir son fils. La vaste pièce blanche et claire était assombrie par d'épais rideaux tirés devant les portes et les fenêtres ; la lampe brûlait dans un coin devant les images, et une autre veilleuse sur une table, près du petit lit de Serge, était protégée par un écran de porcelaine blanche. L'entrée de madame Dournof dans cette chambre recueillie fit lever la tête à la Niania qui, à moitié assoupie sur une chaise, veillait l'enfant malade.

Le froufrou de la soie sur le parquet, le miroitement de l'étoffe cassée en mille plis, l'éclat des diamants que Marianne portait à sa

tête, à son cou, à ses bras, tout cela était si peu d'accord avec la respiration de plus en plus embarrassée du pauvre petit garçon, que la vieille femme ne put réprimer un mouvement de surprise indignée.

– Va-t-il mieux ? demanda Marianne à voix basse en se penchant sur le berceau.

– Non, madame, non ; il ne va pas mieux, répondit la Niania d'une voix brève.

Marianne émue posa la main sur le front brûlant de son fils, qui s'agita et ouvrit les yeux. Il la regarda un instant sans la reconnaître, puis il détourna la tête et chercha le sommeil. Il ne connaissait pas cette dame-là : jamais il n'avait vu sa mère en toilette de bal.

Marianne retira sa main ; son gant était devenu aussi brûlant que le pauvre petit front endolori ; elle l'appuya sur le marbre de la table pour retrouver la fraîcheur.

– Comme il a chaud ! dit-elle. Le docteur est-il revenu ?

– Non, répondit la Niania.

La jeune femme regarda autour d'elle ; un bon instinct la poussait à se rendre utile, à faire quelque chose pour son enfant malade. Mais elle ignorait tout de la maternité.

– Qu'est-ce que je pourrais faire pour lui ? demanda-t-elle, avec une sorte d'inquiétude nerveuse d'être appelée à une mission pour laquelle elle ne se sentait pas préparée.

– Rien, rien du tout, madame, répondit la vieille bonne. Nous nous arrangeons très bien tout seuls.

Marianne se sentit offensée de cette réponse, bien que rien n'y fût destiné à la blesser. Avec un mouvement plein de hauteur, elle se dirigea vers le lit de sa fille ; sa jupe longue et lourde traînait sur le parquet, le bruit fit ouvrir les yeux à Serge ; une toux rauque le secoua violemment ; il s'agita, se débattit, et tendit désespérément les bras. La Niania le saisit, lui mit la tête sur son épaule, le calma et le remit au lit au bout d'un moment.

Marianne regardait cette scène, et quelque chose de douloureux la mordait cruellement au cœur ; c'est vers elle que Serge aurait dû tendre

les bras ! Mais elle n'allait pas s'imaginer d'être jalouse d'une bonne ! Secouant cette pensée bizarre, elle écarta les rideaux du berceau de Sophie... Le berceau était vide.

– Où est ma fille ? demanda-t-elle d'un ton d'humeur.

Toutes ces impressions nouvelles et désagréables lui faisaient monter à la tête une sorte de colère.

– Monsieur a ordonné de la transporter dans une autre pièce, afin que si le petit a une maladie contagieuse, sa sœur soit préservée.

Marianne baissa la tête, mais non pour cacher son humiliation ; elle se recueillit pour savourer sa colère.

Comment ! on se permettait de tels changements dans son intérieur sans la consulter, sans même lui en donner avis ? Dournof n'aurait-il pas dû la prévenir ?

Elle se souvint que deux fois, depuis la chute du jour, il était entré dans sa chambre ; mais alors elle n'était pas seule ; la couturière, la modiste ou

le coiffeur s'étaient toujours trouvés là pour empêcher un entretien sérieux. Pendant le dîner ils avaient eu des hôtes ; quand le mari eût-il pu causer confidentiellement avec sa femme ? Marianne se redressa.

– Quelle fantaisie ! dit-elle d'un ton sec. Sophie va s'enrhumer dans une pièce d'une autre température que celle-ci, à laquelle on ne l'a pas accoutumée. Allez chercher la nourrice et la petite fille, et amenez-les ici.

La Niania resta immobile.

– Eh bien ? fit Marianne d'une voix plus brève encore.

La vieille femme ne fit pas mine de bouger.

– Eh bien ? répéta madame Dournof en frappant du pied.

– Monsieur ne l'a pas ordonné, répondit la Niania sans lever les yeux.

Marianne arracha ses gants et les jeta à terre avec un geste de fureur.

– Je ne suis donc plus maîtresse chez moi ? dit-elle ; toi, misérable servante, tu oses me tenir

tête ?

– Je ne vous tiens pas tête, madame, répondit froidement la Niania ; j’obéis aux ordres de mon maître.

La porte s’ouvrit doucement, et Dournof entra.

– Qu’y a-t-il ? dit-il en voyant les traits bouleversés de Marianne et les lèvres rigidement serrées de la vieille servante.

– Cette femme refuse de m’obéir ! dit avec effort madame Dournof, à travers ses dents serrées par la rage.

– Qu’ordonnez-vous donc ? demanda son mari, plus ému qu’il ne voulait le paraître. Depuis longtemps un conflit entre ces deux femmes lui paraissait inévitable ; ce qui était surprenant, c’est qu’il n’eût pas encore eu lieu. Il attendit la réponse avec anxiété.

– Madame veut faire revenir Sophie dans cette chambre.

– Pourquoi ? demanda le père, en s’adressant à Marianne.

– Parce que... parce qu’il ne me plaît pas

qu'on donne ici des ordres sans ma participation, parce que je ne veux pas être traitée en étrangère chez moi, parce que... je veux être consultée sur tout ce qui se passe ici.

Dournof regarda sa femme avec plus de pitié que de colère.

– Vous alliez au bal ? lui dit-il, sans lui répondre.

Marianne le regarda, surprise.

– Vous alliez au bal, répéta-t-il ; votre père vous attend en bas, dans sa voiture. Nous parlerons de ceci plus tard.

Marianne fit un pas et resta indécise. Un moment sa conscience faillit l'emporter ; elle eut envie de dire : Je reste, mais un regard jeté sur sa toilette la fit changer d'avis. Cependant son mari avait l'air si sérieux, qu'elle eut peur ; – de quoi ? – elle l'ignorait elle même. Un mélange singulier de crainte, de colère, d'entêtement et de vanité mondaine agitait son âme frivole. Elle était mécontente de tout, et surtout d'elle-même.

– Bonsoir, dit-elle en passant entre le lit de

Serge et son mari.

– Bonsoir, répondit celui-ci d’un ton attristé.

Comme elle écartait les rideaux pour sortir, une toux effrayante, rauque, gutturale comme l’appel de quelqu’un qui étouffe, l’arrêta sur le seuil. Serge se débattait dans une nouvel le crise. Elle tourna la tête sur son épaule pour regarder dans la chambre. Le père et la Niania, à eux deux, essayaient de calmer l’enfant et de lui faire prendre une potion. Marianne sentit qu’on n’avait pas besoin d’elle auprès de ce berceau, et elle sortit.

Comme sa voiture quittait le perron, elle en croisa une autre : c’était le docteur qui venait faire la visite promise.

XXVII

Au bal, Marianne oublia bientôt les émotions pénibles qui venaient de l'assaillir ; elle était de celles qui n'ont de pensée que pour l'heure présente, et l'heure présente était pleine de charmes.

Son deuil, en la tenant écartée du monde, l'avait contrainte à se ménager un peu ; sa fraîcheur merveilleuse, l'éclat que sa récente colère donnait à ses yeux, le goût parfait qui présidait à sa toilette, tout contribuait à donner à sa réapparition dans le monde l'éclat d'une solennité. Aussi fut-elle bientôt entourée d'une foule d'hommes ravis de sa beauté et de sa grâce inimitable.

Ces hommages, ces compliments contrastaient d'une manière bien étrange avec le ton sévère de son mari, avec l'insolence déguisée de la Niania : puisque tout le monde, – hormis ces deux êtres

qui avaient la prétention de s'ériger en juges pour la condamner, – tout le monde la trouvait charmante, n'était-ce pas tout le monde qui avait raison ? Elle s'abandonna à cette pensée consolante, et plus que jamais charma ceux qui l'entouraient. Un jeune marquis italien surtout, qui lui fut présenté ce soir-là, se déclara dès lors son cavalier servant, et lui jura en lui-même serment de fidélité.

Au milieu de tant de bruit et de satisfactions vaniteuses, Marianne repensait de temps en temps à la nursery ; les éclats de cette toux étrange qui avaient frappé son oreille sur le seuil lui revenaient parfois à la mémoire ; vers une heure du matin, elle éprouva tout à coup une lassitude profonde, un dégoût de ce qui l'entourait, et fit demander sa voiture.

– Pourquoi te retires-tu de si bonne heure ? lui demanda son père, surpris de sa modération, elle toujours gourmande de plaisirs.

– Serge est malade, répondit-elle brièvement.

Son père la regarda avec étonnement.

– Tu ne m’en avais rien dit ! fit-il d’un ton de reproche.

La portière de la voiture se referma sur eux ; Marianne se précipita dans les bras de son père et fondit en larmes.

– Je suis une misérable femme, dit-elle avec véhémence, une mauvaise mère, une... Mon enfant est très malade, je quitte à peine le deuil de ma mère, et je n’ai pu résister à l’envie de voir le monde... je ne mérite pas de vivre !

Son père s’efforça de la calmer, et de lui prouver qu’elle était moins coupable qu’elle ne le croyait. Au fond, il ne pouvait supposer que l’enfant fût très malade, car Marianne à coup sûr, ne l’eût pas quitté s’il eût été sous le poids d’un danger réel.

Comme ils arrivaient à la maison de Dournof, M. Mérof voulut monter pour avoir des nouvelles de l’enfant. Sur le seuil de la nursery, la toux déchirante, semblable à un aboiement, frappa leurs oreilles ; Mérof s’arrêta frappé de terreur et aussi d’un douloureux souvenir : il connaissait bien la terrible maladie qui jadis lui avait enlevé

deux enfants.

– Le croup ! murmura-t-il à voix basse.

Marianne se précipita dans la nursery, laissant la porte ouverte ; sa robe s'accrocha à une chaise et la renversa sur le parquet avec un bruit qui fit tressaillir Dournof, mais elle passa outre, et se précipita sur le berceau en criant :

– Mon Serge ! mon fils !

Mérof, entré derrière elle, avait relevé la chaise et fermé la porte.

– Oui, dit Dournof à voix basse. Votre fils va mourir du croup, et vous revenez du bal !

Marianne, à genoux, sanglotait la tête dans ses mains. Son mari la regardait avec plus de mépris encore que de pitié.

– Oh ! mon Dieu ! criait Marianne en se tordant les mains, comme je suis punie ! qu'ai-je fait pour être châtiée ainsi ? Mon enfant, mon petit garçon...

Ses mains nerveuses et tremblantes dérangeaient les couvertures du berceau ; Dournof la prit par le bras et la fit lever.

– Rentrez chez vous, lui dit-il d'un ton ferme.

– Je veux soigner mon fils ! s'écria Marianne en se cramponnant au berceau.

Dournof mit sa large main sur l'épaule de sa femme.

– Allez changer de toilette, dit-il d'un ton impérieux. N'avez-vous pas honte de traîner ici ces chiffons ?...

Marianne sortit, écrasée sous le poids de ce reproche. Son père la rejoignit après avoir échangé quelques mots avec son gendre. Sa voix fut sévère et ses conseils austères ; si Marianne avait été accessible à quelque autorité, elle eût compris et obéi... Mais son âme superficielle n'était pas de celles qui se laissent faire une empreinte durable.

Une heure plus tard, elle entra dans la nursery vêtue d'un simple peignoir, décidée en apparence à remplacer Dournof dans sa douloureuse veille. Celui-ci, plein de pitié pour ce bon mouvement d'une âme faible et égarée, la laissa s'installer au chevet de l'enfant ; mais Serge refusa d'aller dans

ses bras, il refusa la potion de sa main, ne voulut l'accepter que des mains de son père ou de la Niania.

Marianne, après avoir versé des larmes abondantes, voyant l'inutilité de ses efforts, se retira sur le canapé qui occupait un coin de la chambre, et s'y endormit bientôt. Les accès de toux de Serge la réveillaient en sursaut ; elle se précipitait, égarée, chancelante, et retombait bientôt ensuite, les bras pendants, découragée, pour se rendormir...

Vers cinq heures du matin, Dournof s'approcha d'elle.

– L'enfant va mieux, dit-il, allez vous coucher, tâchez de dormir.

Elle se leva machinalement et obéit. Son mari la regarda s'éloigner.

– Pauvre, pauvre créature ! dit-il tout bas ; Dieu ne l'a pas créée pour la lutte...

– Ce n'est pas notre Antonine... murmura la Niania.

Dournof mit un doigt sur ses lèvres.

– Antonine était trop parfaite, dit-il au bout d'un moment, en se penchant sur son fils.

– Ce n'est pas notre Antonine, reprit la Niania, qui serait allée au bal, laissant son enfant malade. Ta femme, maître, n'est pas une bonne femme.

– C'est la mère de mon fils, répondit Dournof, et il reprit sa place auprès du berceau.

XXVIII

L'enfant resta trois jours suspendu entre ce monde et l'autre, et, pendant ce temps, ni la Niania, ni Dournof ne songèrent à eux-mêmes. Toutes les deux ou trois heures, Marianne entrait dans la nursery, demandait à voix basse des nouvelles du petit malade, le réveillait presque infailliblement, puis se laissait tomber sur le canapé et fondait en larmes. Quand elle avait épuisé cette ressource des malheureux, elle sortait et retournait, soit dans son boudoir, soit faire une promenade, pour se détendre les nerfs.

Pendant que l'on attendait anxieusement un mieux qui ne se déclarait pas, Marianne poursuivait un projet ébauché pendant ses heures de solitude.

Jusqu'alors, grâce à l'indifférence stoïque de la vieille femme pour tout ce qui n'était pas son maître ou ce qui appartenait à son maître, grâce

aussi à la légèreté du caractère de madame Dournof, aucune collision n'avait eu lieu entre ces deux femmes. La Niania, respectée par les domestiques, parce qu'elle était protégée par le maître, avait d'ailleurs si peu affaire à Marianne qu'il avait fallu une circonstance particulière pour mettre au jour la suprématie de la vieille servante dans la maison. Mais Marianne avait ouvert les yeux, et rien de ce qu'elle avait omis de voir jusque-là ne devait plus lui échapper.

Elle vit que la Niania ordonnait tout, surveillait tout, la remplaçait, en un mot, dans le gouvernement domestique comme elle la supplantait dans le cœur de son fils ; elle conçut une inimitié profonde contre la vieille servante.

Profitant d'un moment où Serge dormait, elle entra dans le cabinet où son mari, étendu sur le canapé, prenait un peu de repos.

À sa vue, il se souleva et s'assit ; cette visite ne lui présageait rien de bon. À sa grande surprise, Marianne lui parla avec tendresse.

– Mon ami, dit-elle il me semble que Serge va mieux.

Dournof fit un geste affirmatif.

– Nous pourrons désormais, je crois, continuer-elle, le veiller nous-mêmes.

Son mari la regarda et ne répondit pas.

– Nous avons eu tort, continua Marianne, de ne pas surveiller nos enfants de plus près, et aussi de permettre à une servante de prendre tant d'autorité dans la maison.

– C'est de la Niania que vous parlez ! interrompit Dournof.

– Naturellement. Elle se croit ici reine et maîtresse ; cela ne peut pas continuer.

Dournof resta pensif. Il avait longtemps redouté ce moment, puis il avait fini par penser que Marianne ne s'apercevrait pas de la place que tenait dans la maison la vieille femme. Sans la maladie de Serge, en effet, jamais peut-être la pensée de jalousie qui guidait madame Dournof n'eût pénétré dans son esprit.

– Nous lui ferons une petite pension, et nous allons la renvoyer, n'est-ce pas, mon ami ? insista Marianne avec cette douceur enchanteresse qui

avait séduit Dournof.

– Serge n'est pas hors de danger, répondit celui-ci.

– Je ne dis pas de la renvoyer tout de suite, mais dans quelques jours...

– Pour la remercier d'avoir sauvé la vie de l'enfant ? fit ironiquement Dournof. Vous avez une manière originale de témoigner votre reconnaissance.

Marianne baissa la tête ; elle n'eût voulu à aucun prix passer pour une personne ingrate ou capricieuse, non par hypocrisie, mais parce que sa dignité féminine lui ordonnait la douceur et la bonté, sous peine de déchoir.

Comme elle levait les yeux, cherchant un argument, son regard rencontra le portrait d'Antonine, qu'elle n'avait jamais vue.

– Qu'est-ce que cela ? dit-elle, toute frémissante, devinant la réponse qui allait suivre.

Dournof suivit son regard et hésita. Il lui en coûtait de livrer ainsi le secret de sa blessure à la femme frivole qui portait son nom. Cependant il

fallait répondre.

– C’est mademoiselle Karzof, dit-il brièvement.

– Ah ! fit Marianne en détournant dédaigneusement la tête, elle n’était pas jolie.

Dournof réprima un mouvement, mais ne répondit pas. Il s’était bronzé à l’endroit de toutes ces attaques, et s’était juré de ne pas se laisser émouvoir.

– Eh bien, reprit Marianne, renvoyons-nous la Niania ?

– Non, répondit l’époux.

– Et si je le veux ?

– Vous ne pouvez pas le vouloir, répliqua Dournof, ce serait une injustice.

– Une injustice, et pourquoi donc ?

– Parce que cette femme n’a rien fait pour mériter d’être chassée, parce que nous lui devons la vie de Serge, et parce que... il s’arrêta, tremblant d’émotion contenue, je veux qu’elle reste ! et cela doit suffire.

– Et moi, reprit Marianne emportée par une violente colère, je veux qu'elle parte.

Dournof s'assit froidement à son bureau et se mit à ranger ses papiers, comme s'il voulait reprendre son travail.

Marianne le regarda, voulut parler, se mordit les lèvres et sortit vivement du cabinet.

Son mari la suivit des yeux et resta pensif.

C'était là son intérieur ! Une femme fantasque et irréfléchie, méchante parfois à force de légèreté, c'était la compagne de toute son existence.

Il se rappela alors la vie qu'il avait rêvée autrefois. Lorsqu'il faisait des châteaux en Espagne, du temps qu'Antonine vivait loin de lui, mais pour lui, il s'était arrangé un nid dans sa pensée, et c'est là qu'il se réfugiait lorsqu'il avait une heure de liberté pour songer à l'avenir.

L'appartement était petit et meublé simplement ; une lampe tranquille éclairait la table, une demi-obscurité régnait tout autour. Un enfant dormait dans un berceau, un autre

sommeillait sur les genoux d'Antonine : Antonine, mère et nourrice, ne cédant à aucune femme les caresses et les sourires de ses enfants. Le travail était long et pénible, le pain du lendemain à peine assuré, mais Dournof, arrêté par une difficulté imprévue, interrogeait à voix basse la chère âme qui répondait à la sienne, et cette autre conscience, aussi droite et plus pure encore, lui soufflait l'honneur et la vérité.

Quel rêve évanoui ! Et quel contraste avec la réalité ! Il poussa un soupir, recula son fauteuil, et se leva pour aller visiter son fils.

La porte s'ouvrit une seconde fois, et la Niania parut sur le seuil.

Les traits rigides de la vieille femme portaient l'empreinte d'une douleur sans remède ; ses mains serrées l'une contre l'autre semblaient demander grâce. Elle s'approcha de Dournof et se prosterna à ses pieds.

– Pardonne ! pardonne ! maître, dit-elle d'une voix étouffée, pendant qu'il la relevait. Je ne puis supporter cela.

– Qu’y a-t-il ? demanda le président.

– Ta femme m’a chassée ! Je ne puis pourtant pas vivre loin du petit, loin de toi, mon maître, tu le sais...

Elle se tut, balança deux ou trois fois le haut de son corps en serrant son front ridé dans ses vieilles mains, et reprit :

– Depuis que notre Antonine a quitté ce monde, je n’ai voulu servir et aimer que toi, tu le sais bien, n’est-ce pas ? Alors comment veux-tu que je m’en aille ? où veux-tu que j’aie ? Et le cher petit qui est encore en si grand danger, qui est-ce qui le soignera ?

Que répondre à cela ? Dournof prit les mains de son humble amie.

– Console-toi, Niania, dit-il, je n’ai rien oublié. J’arrangerai cela. Où est madame ?

– Dans la chambre de Serge ; elle m’a chassée d’auprès de son lit. Le pauvre ange s’est mis à pleurer, elle l’a grondé...

Dournof n’en entendit pas davantage, et courut comme un fou dans la chambre de son fils.

Serge pleurait encore, mais ses larmes, arrêtées par la sévère réprimande maternelle, ne roulaient plus sur ses joues amaigries ; un sanglot convulsif lui échappait de temps en temps, et ramenait une rougeur fébrile sur son pâle visage. Marianne, debout, tournant le dos à la porte, mesurait la potion du petit malade.

– Marianne, dit Dournof d'une voix si menaçante que madame Dournof tressaillit et laissa tomber la cuiller, Marianne, votre place n'est pas ici ; allez vous amuser ; la Niania et moi, nous veillerons sur l'enfant.

– Niania ! cria Serge avec un accent plaintif, ma Niania !

Terrifiée par le regard de son mari, Marianne s'avança vers la porte ; son mari s'effaça pour la laisser passer, et, lorsqu'elle fut sortie, il appela la vieille servante restée dans son cabinet.

– Mets-toi là, lui dit-il : tu me réponds de la vie de mon fils sur ta vie.

Sans répondre, la Niania reprit sa place, et, quelques instants après, calmé par ses paroles ou

seulement par le son de sa voix amie, Serge s'endormait d'un paisible sommeil.

XXIX

La convalescence de l'enfant fut longue et dangereuse ; les rechutes se succédaient et mettaient à tout moment son existence en péril ; enfin, aux premiers beaux jours, Serge put sortir pendant les heures chaudes de la journée. La petite Sophie, sa sœur, préservée de la terrible maladie, venait à plaisir, aussi fraîche et aussi belle qu'on pouvait le désirer.

Depuis sa tentative infructueuse pour évincer la vieille bonne, Marianne affectait de ne plus entrer dans la chambre de son fils ; elle avait fait installer définitivement sa petite fille auprès d'elle, et montrait une préférence marquée pour celle-ci. À ceux qui s'en étonnaient elle répondait :

– Les manèges d'une vieille servante m'ont enlevé le cœur de mon fils ; je ne veux pas qu'il en soit de même avec ma fille.

Ce rôle de mère sacrifiée rendait Marianne d'autant plus touchante qu'elle le jouait au naturel ; elle se croyait véritablement victime d'une abominable coalition. On la vit au Jardin d'Été se promener pendant des heures, suivie de la nourrice, qui portait Sophie dans ses bras ; le jeune marquis italien l'y rencontrait régulièrement, et leurs causeries étaient longues et animées. On en rit un peu dans le monde ; madame Dournof passait pour une écervelée, mais une honnête femme, et l'on ne s'émut pas autrement de sa fantaisie italienne.

Cependant le carême est la saison des concerts ; Marianne allait tous les soirs à l'une ou à l'autre de ces solennités musicales, ou bien dans le monde, où les bals sont remplacés par des raouts ou des réunions moins nombreuses et plus intimes. Dournof, toujours seul, car il n'invitait personne à venir voir son abandon, passait son temps au travail. Serge venait le voir à tout moment ; il avait pris l'habitude de prendre son thé du soir dans le « cabinet de papa », et le priver de ce plaisir eut été un violent chagrin. Dournof, heureux de ces marques de tendresse

enfantine, s’y prêtait avec joie ; le trio fut bientôt rétabli dans le cabinet du président ; la Niania, Dournof et son fils connurent encore quelques belles journées, pendant que Marianne promenait sa fille au Jardin d’Été.

Un soir, M. Mérof entra pendant que les trois amis s’ébattaient autour d’un grand château de cartes, édifié par les soins de Dournof sur une table monumentale ; Serge, étendu sur le tapis de la table, retenait son souffle, de peur d’ébranler le fragile édifice.

– Dournof, dit le ministre, j’ai à vous parler.

Le président remit à la Niania le paquet de cartes, et emmena son beau-père dans un coin éloigné de la vaste pièce.

– Non, dit Mérof, plus loin ; nous devons être seuls.

Dournof passa alors dans le salon, et referma la porte.

– Mon ami, dit le ministre, je vais vous porter un coup terrible, mais j’ai été frappé avant vous...

Il chercha le dos d’un siège et s’appuya un

moment, puis il s'assit. Dournof remarqua alors la pâleur mortelle qui couvrait le visage de son beau-père. Il attendit, craignant tout, et n'osant provoquer l'annonce du malheur qui semblait devoir le frapper.

– Ce n'est pas ma faute, reprit Mérof, essayant de secouer son accablement ; ce n'est pas ma faute, j'ai fait de mon mieux, et, du vivant de ma femme, cela ne fût pas arrivé, mais... vous n'étiez pas l'homme qu'il lui fallait...

– Que se passe-t-il donc ? demanda Dournof, ému de l'émotion de son beau-père.

– Marianne...

Le malheureux père ne pouvait achever. Dournof se leva brusquement.

– Morte ? dit-il.

– Plût au ciel ! murmura Mérof.

– Mais alors ?

– Partie !

– Partie ? Seule ?

– Avec votre fille Sophie.

Dournof sortit du salon comme un fou, et fit le tour de la maison déserte. Les domestiques prenaient le thé du soir dans la cuisine, tout paraissait en ordre, mais madame n'était pas rentrée pour le dîner, ce qui lui arrivait parfois, et la chambre de la petite fille était déserte.

Il revint chancelant et trébuchant contre les murailles ; la vue de son beau-père lui rendit quelque énergie.

– Pourquoi est-elle partie ? demanda-t-il avec un geste de vague espérance.

– Elle est partie parce que, dit-elle, vous lui aviez fait une vie impossible.

Dournof fit un geste de dénégation, que le ministre arrêta à mi-chemin.

– Je sais tout ce que vous me direz, interrompit-il, et je ne puis vous accuser ; d'ailleurs la malheureuse s'est donné tous les torts...

– Elle n'est pas partie seule ? s'écria Dournof d'une voix tonnante.

Mérof baissa tristement la tête.

– Qui ? qui ? répéta le mari outragé, en broyant entre ses mains le dossier de la chaise dorée qu’il tenait devant lui.

– Cet Italien, ce marquis... Ils sont partis pour l’étranger tantôt. Vous pouvez les faire arrêter...

– Arrêter ? dit amèrement Dournof, faire ramener par les gendarmes la femme qui a publiquement abandonné son foyer ? Qu’y gagnerais-je ? Qu’elle aille, la malheureuse, qu’elle suive sa triste destinée ; elle n’était pas faite pour...

– Dournof, dit Mérof avec douceur, c’est ma fille !

Le jeune homme s’assit et reprit sa tête à deux mains.

– Voici ce qu’elle écrit, reprit Mérof, en remettant à son gendre une lettre ouverte qu’il lut machinalement.

« Chère père, disait la lettre, M. Dournof m’enlève maintenant l’affection de mes enfants, après m’avoir retiré la sienne, sans qu’il me soit possible de me trouver en faute. Malgré mes

instantes prières, il a maintenu dans sa place une servante qui accapare tous mes droits ; je ne puis le supporter... »

– Quelle est cette servante ? demanda Mérof, espérant trouver quelque excuse à la conduite de Marianne.

– La Niania, répondit Dournof en haussant les épaules.

« Je ne puis le supporter, reprit-il en continuant sa lecture ; je pars, accompagnée par un ami fidèle, qui n'a pu voir sans pitié la manière indigne dont je suis traitée chez moi ; et j'emmène ma fille afin que, sur deux enfants que Dieu m'avait donnés, il m'en reste au moins un qui m'aime ; j'ai laissé à mon mari celui qu'il préfère. »

– Mais c'est de la folie ! s'écria Dournof, quand il eut terminé. C'est de la folie, et de la plus dangereuse ! Qu'elle aille où sa destinée la mène, la pauvre femme qui a gâté ma vie ; mais ma fille ! elle ne peut pas la garder avec elle.

– Elle ne la gardera pas longtemps, fit

tristement Mérof ; cette enfant la gênera bientôt...

Dournof replongea sa tête dans ses mains, et s'enfonça dans une méditation douloureuse. Au bout d'un temps qui leur parut à tous deux bien long, Mérof appuya affectueusement la main sur l'épaule de son gendre. Ces deux hommes se regardèrent et se comprirent. Au moment où leurs mains se réunissaient en une cordiale étreinte, Serge entra dans le salon.

– Où est mon papa ? disait-il en son langage enfantin ; je veux embrasser mon papa avant d'aller me coucher... et mon grand-père aussi.

La Niania, toujours silencieuse, suivait l'enfant et s'était arrêtée sur le seuil. Les deux hommes enlevèrent l'enfant dans leurs bras unis, et les larmes de rage de l'époux outragé se mêlèrent sur les boucles blondes du petit garçon à celles du père déshonoré dans ses cheveux blancs.

XXX

Quand Dournof se trouva seul dans l'appartement désert, il en parcourut toutes les pièces lentement, comme pour se rendre compte de ce qu'il voyait.

Partout la trace d'un luxe plus brillant que de bon goût ; partout aussi les marques que laisse la main négligente des serviteurs mal surveillés. Sauf le cabinet du président, où la Niania s'était réservé le droit de tout mettre en ordre, le riche ameublement, préparé pour recevoir la jeune mariée, était gaspillé, profané, et dénonçait l'incurie de la maîtresse du logis.

Dournof regarda tout cela d'un air tranquille ; cet aspect n'était pas nouveau pour lui, et, s'il s'y arrêtait aujourd'hui, c'était avec l'œil du juge d'instruction qui réunit les pièces de conviction.

Oui, Marianne qui fuyait à l'étranger avec un homme sans la moindre valeur morale ou

intellectuelle, Marianne était sous l'œil de son juge, et ce juge prononçait sur elle la plus terrible condamnation.

Il l'avait aimée, cette jeune frivole, cette femme indigne, cette mère sans amour maternel ; il l'avait aimé... L'avait-il bien aimée ?

Le souvenir de l'amour qu'il avait eu pour Antonine, poignant et aigu comme un remords, passa dans son âme ulcérée ; non, certes, il n'avait pas aimé Marianne de cet amour profond qui fait partie de nous-mêmes, où le respect se mêle à la tendresse, où l'on craint plus de déplaire à l'être qu'on aime que d'encourir la disgrâce des souverains ; ce n'est pas ainsi qu'il avait aimé Marianne.

Dournof essaya alors de se rappeler la façon dont il s'était conduit vis-à-vis de sa jeune épouse.

– L'ai-je trop gâtée, trop choyée ? se demanda-t-il, en interrogeant sévèrement les replis de sa conscience. Ai-je été un époux trop indulgent ? Ai-je été un époux trop sévère ?

Il repassa dans sa mémoire les scènes des premiers temps, où les fantaisies arbitraires, les bouderies de Marianne, traitées par lui comme les erreurs d'une enfant chérie, étaient blâmées avec douceur, réprimées avec mesure.

– J'ai agi comme je le devais, pensa l'époux offensé : c'est donc elle qui est coupable, elle seule... Irai-je la poursuivre ? Faut-il la forcer à rentrer au foyer qu'elle a souillé ? Quel visage lui ferai-je, grand Dieu ! et de quelle façon accueillerai-je à son retour l'épouse que la force et non le repentir ramène auprès de moi ?

Dournof frissonna d'horreur à la pensée que cette femme, qui déshonorait son nom, pourrait encore se présenter à sa vue. En effet, un jour, lasse de courir le monde, lasse de porter le poids d'une situation inavouable, Marianne pourrait rentrer au logis ; elle pourrait venir pleurer à ses pieds, implorer son pardon, parler de ses enfants... Que ferait-il, lui, Dournof, contre les larmes de cette créature insensée, qui ne savait vouloir ni le bien ni le mal ? La chasserait-il ? Mais alors elle pourrait l'accuser de la rejeter

dans le vice. L'accueillir ?... Quel opprobre que de respirer le même air que cette femme menteuse et adultère !

Il rentra dans son cabinet. La chambre de Sophie, noire et vide, avait donné un autre cours à ses pensées. Qu'allait devenir sa fille au berceau, cette innocente, destinée à grandir auprès de sa mère indigne ?

Pauvre petite ! Son avenir entier allait être brisé par celle qui aurait dû la protéger ! Faudrait-il que son âme virginale fût ternie dans sa fleur par les propos du monde ? Devrait elle mépriser sa mère ou succomber comme elle ?

Dournof, accablé, ne vit plus de bornes à son désespoir. De quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait aucun rayon. L'opinion publique, dont il faisait peu de cas pour lui-même, lui paraissait écrasante lorsqu'elle menaçait ses enfants. Il resta immobile, les mains serrées l'une contre l'autre, s'enfonçant les ongles dans la chair sans le sentir, tant sa douleur morale dépassait l'autre.

Il leva les yeux au ciel, peut-être, pour pousser quelque clameur désespérée, et son regard

rencontra le portrait d'Antonine.

– Ah ! s'écria-t-il, chère adorée, ma faute est envers toi ! Je ne devais pas admettre une étrangère dans le sanctuaire de mon cœur, qui t'était consacré ! Après t'avoir aimée, je ne devais plus aimer que mon devoir, je devais vivre pour l'humanité souffrante, que nous avons rêvé de consoler ensemble ! J'aurais dû rester pauvre, j'aurais dû mépriser les honneurs et les dignités qui m'ont tourné la tête ; sorti du peuple, je devais me consacrer à lui, et, puisque Dieu n'avait pas permis à ta bonté et à ta sagesse d'illuminer ma vie, je devais me croire condamné à la solitude, accepter cet arrêt ; je devais vivre et mourir seul !

La Niania entra sans bruit, et vint se placer en face de son maître.

– Que veux-tu ? demanda Dournof.

La vieille femme s'inclina respectueusement devant lui.

– La maîtresse est partie, dit-elle, je viens prendre tes ordres.

– Pourquoi ?

– Que ferons-nous de ses effets ?

– Rien, répondit péniblement Dournof, rien du tout.

– Il faut alors les ranger et les mettre dans des caisses.

– Oui... comme tu voudras.

Le silence régna, lourd et cruel comme dans l'attente de la mort.

– Maître, reprit la vieille servante, tu es triste ?

Dournof éclata d'un rire amer.

– Veux-tu que je me réjouisse ? Tu as peut-être raison, car, à coup sûr, rien n'ira désormais plus fâcheusement qu'avant.

La Niania secoua la tête.

– Tu parles mal, répondit-elle ; tu ne sais pas te soumettre à la volonté de Dieu.

– C'est vrai ! s'écria Dournof, je ne sais pas me soumettre ! Mais aussi, pourquoi ce coup après l'autre ? Pourquoi de ces deux femmes est-ce l'ange qui a succombé et le démon qui vit, et

qui vivra pour mon malheur et celui de mes enfants ?

– Tu blasphèmes, mon maître, dit sévèrement la Niania, les voies de Dieu sont impénétrables.

– Soit, répondit Dournof ; mais, vois-tu, Niania, lorsque je pense à Antonine, je ne puis comprendre comment j’ai épousé Marianne.

La Niania inclina gravement la tête.

– Notre Antonine était un ange, dit-elle, et cependant elle a péché contre le ciel, en recherchant la mort avant son temps. Vous êtes impatients, vous autres jeunes gens, vous ne savez pas supporter la douleur ; vous voulez que la vie soit toujours rose et gaie, et, lorsque le malheur vient, au lieu de le recevoir comme une épreuve destinée à vous rendre meilleurs, vous vous enfuyez comme des enfants peureux. Il faut être homme, accepter la vie telle que Dieu la donne, et s’y soumettre.

– Quand on le peut, murmura Dournof. Ô Antonine ! j’aurais été si heureux avec vous !

Dournof connut alors une douleur plus âpre,

plus amère encore que toutes les anciennes douleurs : le chagrin d'avoir perdu Antonine devenait d'autant plus cruel qu'il comparait le passé au présent. Peu à peu, le présent lui devint intolérable ; il cessa de s'occuper de ses propres affaires, réservant tous ses soins pour son tribunal ; son fils Serge, lui-même, ne parvenait guère à le distraire ; l'enfant, resté délicat, était sujet à des attaques fréquentes de la terrible maladie qui ne cessait de le menacer. L'existence du malheureux père s'écoulait donc ainsi entre la crainte de perdre son fils et celle de voir revenir sa femme ; ce fut la seconde qui se réalisa.

Trois ans après la fuite de Marianne, il se vit annoncer une femme simplement mise, qui conduisait une petite fille de quatre ans à peine. Admise dans le cabinet du président, cette femme tira une lettre de sa poche et la présenta à Dournof, qui reconnut à la fois l'écriture de Marianne et la nourrice de Sophie. Avant de lire la lettre, il regarda l'enfant ; la ressemblance de cette petite avec son frère n'était pas très

frappante, mais Dournof reconnut ses yeux à lui-même, et les boucles de cheveux qui garnissaient autrefois son front maintenant presque chauve.

– Sophie ? dit-il.

La petite s’avança et le regarda avec confiance.

– Sophie, dit-il encore, sais-tu que je suis ton papa ?

L’enfant secoua la tête.

– Mon papa était là-bas, dit-elle, mais il y a longtemps qu’il est parti.

– Ne dites pas de bêtises, mademoiselle, interrompit la nourrice, on vous a dit que vous alliez voir votre papa ; c’est le président qui est votre père.

Dournof attira à lui la petite fille et l’embrassa avec tendresse, avec pitié, le cœur plein de larmes à la vue de cette innocence déjà souillée, – qui serait souillée quand l’enfant, devenue grandelette, se souviendrait du passé qu’on tenterait vainement de lui faire oublier.

La nourrice tendait toujours au président la

lettre qu'il évitait de prendre ; elle la déposa devant lui sur le bureau ; après une longue hésitation, il finit par l'ouvrir.

La petite fille le regardait, les yeux pleins d'étonnement, et le père infortuné retrouvait dans les regards, dans les gestes, dans les grâces mêmes du sourire enfantin, la ressemblance fatale qui devait faire de cette enfant une seconde Marianne. Le geste était déjà maniéré, le regard manquait de franchise... c'était une petite femme que Dournof avait sous les yeux, une de ces enfants précoces qui se font des mines aux Tuileries, en singeant les amies de leur mère, et, hélas ! leur mère elle-même. Dournof poussa un profond soupir, baisa tristement les boucles blondes de sa fille, et lut la lettre :

« J'ai ouvert les yeux sur ma faute, disait Marianne, et je vous envoie votre enfant en messagère de paix. Vous ne refuserez pas à cette innocente le pardon de sa mère coupable ; je voudrais rentrer sous votre toit, et j'y mènerais désormais la vie d'une bonne mère de famille. »

Ici, Dournof sourit amèrement.

« Je comprends ce qu'une réponse vous coûterait, continuait cette singulière épître ; aussi, je considérerai votre silence comme une autorisation à rentrer chez vous. Ne continuons pas à donner au monde le spectacle d'un ménage désuni. Je vous ai tendrement aimé, et, si vous voulez me pardonner, nous pourrions encore être très heureux. »

N'obtenant aucune marque d'approbation ou de réprobation, la nourrice dit doucement :

– Eh bien, monsieur, qu'ordonnez-vous que l'on fasse ?

Dournof tressaillit, comme sortant d'un rêve.

– Allez à votre ancienne chambre, dit-il, vous resterez ici.

Il embrassa encore une fois la petite fille, et, lorsqu'elle eut disparu, il se leva et parcourut longtemps son cabinet de long en large.

– Heureux ! heureux ensemble ! Quelle triste ironie ! pensait-il en marchant d'un pas lent et mesuré comme le balancier d'une horloge. Heureux ! dans une union souillée par l'infamie,

avec le souvenir du passé entre elle et moi, avec une image adultère entre nous au foyer conjugal !... Elle pourrait l'oublier, elle ! elle pourrait peut-être éprouver encore pour moi le genre de passion légère et superficielle que son âme frivole est susceptible de ressentir... Elle serait heureuse, mais moi ?

Il s'arrêta, regarda vaguement par la fenêtre, puis reporta ses regards autour de l'appartement, et s'arrêta devant le portrait d'Antonine.

– Voilà le bonheur, se dit-il. Le bonheur ! c'était de ne plus voir ici cette femme que je hais ; c'était de vivre paisiblement avec la Niania et mon Serge ; c'était d'oublier qu'il était au monde d'autres êtres m'appartenant que ces deux âmes qui m'aiment uniquement. C'était de vivre à trois sous l'œil d'Antonine, qui nous regardait avec complaisance et qui daignait nous sourire d'en haut ! Oui, depuis que je t'ai perdue, ma chère protectrice, je n'ai été heureux qu'ici, pendant que, dans le recueillement de ma vie intérieure, j'écoutais les conseils que tu donnais à ma conscience ! Et maintenant, Antonine,

qu'ordonnes-tu ? Faut-il chasser de mon seuil cette femme, ma pire ennemie, faut-il lui faire place, et, par respect pour ses enfants en bas âge, étouffer mes sentiments d'aversion et de dégoût !

À l'idée de retrouver Marianne en face de lui, de voir revenir dans sa maison, – désormais grave et silencieuse, égayée seulement par les cris joyeux de Serge, – la foule bruyante et dissipée qui l'assiégeait autrefois, Dournof sentit le cœur lui manquer.

– Je ne peux pas ! s'écriait-il en tordant ses mains désespérées.

– Il le faut pourtant ! lui disait sa conscience ; comment refuser à cette égarée le seul moyen qui lui reste de revenir à la vertu ? Comment retirer ce brin de paille à une âme en détresse ? Dormirais-tu tranquille si tu pensais que tu as rejeté au gouffre du vice l'épouse qui porte ton nom, la mère de tes enfants, lorsque tu pouvais la sauver en lui ouvrant la porte ?

– Eh bien, non ! Je ne puis pas ! répéta Dournof. C'est au-dessus de mes forces.

Après avoir médité longtemps, il prit une résolution soudaine et se rendit à la chambre de son fils. Les deux enfants jouaient déjà ensemble sur le tapis, comme s'ils ne s'étaient jamais quittés.

– Niania, dit Dournof, viens ici.

La Niania obéit, et suivit son maître dans le cabinet.

– Sais-tu que ma femme veut revenir ? demanda brusquement le président.

– La nourrice vient de me le dire, répondit la vieille femme en baissant la tête.

– Où est-elle ?

– À Varsovie.

– Qu'est-ce qu'elle fait là ?

– Elle attend que tu lui permettes de revenir.

– Et si je refuse ?

La Niania regarda son maître d'un air tout surpris.

– Comment pourrais-tu lui refuser ? demanda-t-elle ; n'est-elle pas ta femme ?

Dournof, surpris à son tour, examina plus attentivement la vieille bonne. Elle avait l'air morne, mais non révolté. Celle-là connaissait la patience et la résignation.

– Mais, reprit-il, tu sais que j'ai à me plaindre d'elle.

– Nul n'est sans péché, mon maître, répondit l'humble servante. Si elle a envie de bien faire, tu dois lui permettre d'essayer.

– Et si elle recommence ?

La Niania fit le signe de la croix.

– Que Dieu nous préserve d'un semblable malheur ! dit-elle. Pourquoi appelles-tu le mal sur ta maison ? Elle ne tombera pas deux fois dans la même faute.

– Et si elle y retombe ? insista Dournof irrité.

– Tu veux en savoir plus long que l'Esprit-Saint, dit la Niania d'un ton de reproche, ce n'est pas bien.

Dournof se tut pendant quelques instants.

– Alors, dit-il ensuite, tu veux qu'elle

revienne ?

– Elle doit revenir, fit la conscience loyale de la Niania.

– Tu ne l’aimes pourtant guère, toi qui veux la ramener ici, et elle t’aime encore moins !

– C’est vrai, maître ; mais tu m’as promis que je ne quitterais pas notre Serge, et, d’ailleurs, elle doit revenir ici ; c’est la place que Dieu lui a donnée.

Dournof fit un geste de la main, grave et triste. La Niania le comprit et se retira.

Ce jour-là, le président oublia de dîner ; les récits de Serge, enchanté de sa petite sœur toute extraordinaire et toute mondaine pour lui accoutumé à la solitude, ne purent distraire le père de sa rêverie soucieuse. Sa lampe brûla bien avant dans la nuit, et enfin, lassé de combattre, il céda et écrivit : « Vous pouvez revenir. »

XXXI

Quelques jours après, madame Dournof rentrait chez elle. On aurait pu croire à quelque embarras, quelque gêne vis-à-vis de son mari et de sa maison : il n'en fut rien. Sans doute, au fond d'elle-même, Marianne sentait bien la fausseté de sa position, mais elle paya d'orgueil, et montra à tous un visage altier.

Son équipée n'avait pas fait grand bruit dans le monde, à cause de la réserve de Dournof, qui en avait imposé aux curieux ; son retour ne fut pas considéré comme un événement de grande importance. M. Mérof avait toujours dit que sa fille était retenue à l'étranger par le soin de sa santé, et ses amis avaient fait semblant de le croire. Le retour de Marianne ne fut donc signalé au dehors par aucune circonstance particulière.

Le soir de ce premier jour, si embarrassant pour tout le monde, excepté pour Marianne seule,

– peut-être, – lorsque les enfants furent couchés, madame Dournof entra dans le cabinet de son mari.

Alors il releva la tête et fronça le sourcil : il n’entraît pas dans ses plans de permettre de semblables intrusions ; mais, avant qu’il eût pu ouvrir la bouche, sa femme s’était assise en face de lui, et lui parlait affectueusement.

Les années d’absence avaient prodigieusement embelli madame Dournof ; elle avait perdu les grâces enfantines qu’elle avaient conservées si longtemps après son mariage, mais elle en avait acquis d’autres plus féminines, plus artificielles peut-être, plus séduisantes aussi. Marianne savait désormais profiter de tout ce que la toilette peut ajouter à la beauté d’une femme, et aussi de tout ce que la beauté d’une femme peut obtenir de ceux qui y sont accessibles.

– Vous êtes vraiment bon, mon ami, disait Marianne d’une voix musicale, un peu voilée, qui était chez elle un charme nouveau. Le timbre de cristal avait disparu, mais la passion contenue vibrait désormais dans ses moindres paroles.

Vous êtes bon de m'avoir écrit de revenir, et je ne puis vous en exprimer toute ma reconnaissance.

Les yeux de Marianne, venant en aide à ses paroles, se posèrent sur Dournof avec une émotion discrète. Le président resta immobile, et son regard ne quitta pas le tapis.

– Je sais tout ce que je vous dois, reprit Marianne, et je ne serai point ingrate. J'ai beaucoup réfléchi depuis quelques années, et je me suis dit que vous n'étiez pas seul responsable de ma... mon erreur.

– Vraiment ? répondit Dournof d'un ton glacé, vous avez trouvé cela ? Vous êtes bien bonne.

Sans relever l'ironie de ces paroles, Marianne continua, les yeux baissés, cette fois.

– Oui... j'étais trop jeune peut-être... dans tous les cas, trop enfant ; je n'ai pas su apprécier votre mérite : votre sérieux m'a paru de la froideur ; votre dignité, de l'orgueil... Vous étiez trop grave pour moi...

– Comme elle ment ! pensa Dournof en se rappelant les premiers jours de leur union, où,

enivré par la grâce et la beauté de cette charmante femme qui semblait l'adorer, qui l'adorait même sincèrement, il ne songeait guère à garder son sérieux et sa dignité près d'elle. Mais il continua de se taire.

– Et pourtant, reprit Marianne, je vous ai passionnément aimé ; oui, malgré votre sourire sarcastique, je vous ai aimé, vous le savez bien !

– Pourquoi avez-vous cessé ! demanda Dournof d'un ton tranquille.

– Parce que... parce que vous avez été trop dur pour moi, s'écria Marianne avec véhémence, parce que vous n'aimiez pas ce que j'aimais, parce que vous n'avez cessé de contrarier mes goûts, parce que mes amis devenaient vos ennemis.

– Vous choisissiez bien vos amis, en effet, interrompit Dournof, en regardant fixement sa femme. Devais-je, en vérité, en faire les miens ?

Marianne rougit et frissonna de la tête aux pieds.

– Il va me tuer, pensa-t-elle. C'est le désespoir

qui m'a entraînée à la chute, dit-elle tout haut, les yeux mouillés de larmes, avec un attendrissement indicible dans la voix ; c'est parce que vous ne m'aimiez plus...

– Ce n'est pas moi qui ai rompu le premier les liens de tendresse qui rendaient notre vie heureuse autrefois.

– C'est vous, Serge, c'est vous, répliqua Marianne en se levant.

Elle s'approcha de son mari, jeta à son cou ses bras admirables, et, couchant sur son épaule ses boucles blondes et vaporeuses, elle murmura :

– Je t'aime toujours, Serge, pardonne-moi, soyons encore heureux de nous aimer.

Surpris d'abord par la soudaineté de ce mouvement si peu prévu, Dournof n'avait pu en croire ses propres yeux ; mais, en sentant sur sa poitrine le visage de Marianne, il recula en arrière, saisi d'un tremblement violent, qui le secouait de la tête aux pieds.

– Vous, s'écria-t-il, en s'arrachant des bras de sa femme, serrés autour de lui, vous osez...

– J'étais jalouse, Serge, murmura Marianne, en essayant de saisir la main qu'il lui refusait.

– Jalouse ? Et où donc dans ma conduite avez-vous l'ombre d'un doute, d'un simple doute ?

Marianne releva fièrement sa tête repentante, et, indiquant du doigt le portrait d'Antonine.

– Ici, dit-elle.

Dournof regarda sa femme un instant d'un regard fixe qui la fit pâlir ; puis, la saisissant brutalement par le poignet, il la précipita à genoux.

– Misérable, dit-il, misérable...

Il essaya de parler, mais ne put trouver les mots qu'il cherchait ; sa colère était si forte qu'il avait perdu le jugement.

Marianne, éperdue, restait à genoux ; il lui lâcha le bras et la regarda, faisant un pas en arrière.

– Vous avez osé outrager une sainte ! Oui, je suis coupable, vous avez raison ; j'aurais dû toute ma vie rester fidèle au culte de cet ange envolé ; j'ai failli, mais seulement le jour où j'ai cédé à

vos séductions. Vous êtes la chair, vous, elle était l'esprit ; vous n'avez rien de commun avec elle, vous n'avez jamais marché dans les mêmes sentiers.

Il se détourna avec dégoût. Marianne profita de ce mouvement pour se relever. Sa feinte humilité avait disparu.

– Je vous offrais la paix, dit-elle d'un ton dur, c'est vous qui avez choisi la guerre, je l'accepte ; mais maintenant vous êtes responsable de l'avenir. Je resterai ici, je vous en préviens, car, pour me chasser, il faudrait employer la violence, et vous n'oserez pas.

Elle sortit là-dessus ; le bruit de sa robe traînante retentit un instant dans la pièce voisine, puis s'éloigna, et tout resta morne et muet.

Dournof se prit la tête à deux mains. Tout chancelait autour de lui, mais il ne savait de quel côté tourner ses regards. Après un instant de la plus cruelle torture, il sonna. La Niania parut.

– Niania, dit-il, tu aimes mes enfants ?

– Comme toi, mon maître, répondit la vieille

femme.

– Tu me jures de ne jamais les abandonner ?

– Pourquoi les abandonnerai-je ? fit la Niania en haussant les épaules ; quand je mourrai seulement, pas avant, bien sûr.

– C'est bien. Dis au cocher d'atteler.

– À cette heure ? demanda-t-elle surprise.

– Oui, j'ai affaire. Et vite.

Elle obéit en silence, comme toujours. Dournof, resté seul, se mit à son bureau et rangea divers papiers ; il écrivit plusieurs lettres qu'il mit en évidence, dont une adressée à son beau-père. Puis il chercha dans un tiroir les lettres d'Antonine, les relut d'un coup d'œil et les mit à brûler dans la cheminée. Comme il jetait un dernier regard autour de lui, il aperçut le portrait de la jeune fille ; aussitôt il le décrocha, retira la photographie de son cadre, et la joignit aux lettres déjà en cendres. Il regardait le papier se tordre sous l'action du feu ; bientôt il ne resta plus qu'un monceau de cendres noires qui conservaient la forme du portrait, et où couraient

des étincelles rouges. Quand la dernière étincelle eut disparu, il donna un coup de pincette dans les charbons ardents, et tout s'évanouit.

– La voiture est prête, vint dire la Niania.

Dournof fit un signe de tête.

– Tu vas loin, seul, la nuit ? fit la Niania inquiète, s'il allait t'arriver malheur ?

– Il ne peut plus m'arriver de malheur, répondit Dournof, en se dirigeant vers la chambre de son fils.

Par ordre de Marianne, on avait réuni les deux enfants dans la même pièce. Ils dormaient l'un et l'autre, chacun dans son berceau ; le même reflet de joie et de paix enfantine illuminait ces deux visages. Dournof les contempla avec une égale tendresse, les embrassa l'un après l'autre, et sortit de la chambre.

La vieille Niania le suivait, inquiète comme un chien qui voit son maître partir sans lui. Dournof se retourna, et l'embrassa sur son front parcheminé.

– Tu veilleras bien sur eux, dit-il, et il disparut.

XXXII

La nuit était toute noire, lorsque Dournof arriva à l'auberge de Pargolovo ; il descendit à cet endroit, et ordonna à son cocher de retourner en ville au pas, mais sans laisser souffler les chevaux. Le cocher, qui n'était jamais venu là, car Dournof prenait toujours des voitures de louage pour accomplir ce pèlerinage, obéit sans faire de réflexion, et, au bout d'un instant, l'équipage disparut au tournant de la route. Le président prit alors le chemin du cimetière.

C'était une froide nuit de novembre ; la neige n'était pas encore tombée assez pour établir le traînage, mais de larges traînées de poussière neigeuse s'étendaient au loin, dans les ravins, dans les sillons, comme les plis d'une suaire sur la terre noire. Le croissant de la lune, à son déclin, donnait à peine assez de lumière pour qu'on pût distinguer la route. Au village, tout

dormait sous le toit des cabanes, où dans chacune brillait la lampe des images. Ces faibles clartés de veilleuse semblaient des cierges placés auprès d'un mort. Dournof en fit la réflexion, puis prit à grands pas le chemin du cimetière.

La bise soufflait dans les branchages, et soulevait de terre des poignées de neige fine qu'elle lançait au visage du président. Ce cimetière désolé n'avait ni fleurs ni couronnes à ses croix solitaires. Seule, la tombe d'Antonine, très reconnaissable de loin à cause de son élévation, était couverte de couronnes en métal argenté : c'était un soin de Dournof ; il avait voulu que, même à l'époque où les fleurs ne peuvent vivre au dehors, quelque chose indiquât qu'Antonine n'était point délaissée.

Il montait la colline sans s'apercevoir du froid âpre qui glaçait sur lui ses vêtements.

– Je viens ! je viens ! murmurait-il.

En ce moment, il ne pensait plus à Marianne, il l'avait bien oubliée ; il refaisait ce douloureux chemin de croix qu'il avait parcouru dix ans auparavant, avec la même intensité de souffrance,

le même désespoir que lorsqu'il trébuchait dans le sentier escarpé, en portant la tête du cercueil d'Antonine. Arrivé au tombeau, il s'appuya à la croix, tout hors d'haleine d'avoir monté si vite. Tout était calme, noir, lugubre ; la lune allait disparaître derrière les bois de l'autre côté du lac. Il posa ses lèvres sur la croix glacée.

– Je suis venu, dit-il, parce que toi seule es la paix, toi seule es le salut. Console-moi, chère âme envolée, prends-moi dans tes bras comme un enfant malade. J'ai mal... mon cœur souffre... je suis las...

Il s'assit sur la pierre, embrassant la croix de son bras gauche et appuyant sa tête sur le fer glacial. Peu à peu, ses yeux se fermèrent ; son corps, fatigué par la lutte de son esprit, ploya sous le faix d'une langueur délicieuse. Le froid l'envahissait avec un irrésistible besoin de sommeil... « Console-moi, murmurait-il, calme-moi, j'ai besoin de repos et de paix... »

Il ne cherchait qu'un peu de sommeil et de repos. Il s'endormit bientôt sans conserver même la force de lutter. Peu à peu, une vision sembla

monter du lac glacé : Antonine, vêtue de blanc, s'envolait doucement vers le ciel, et les plis traînants de son suaire, parure de vierge et d'épousée, enveloppaient Dournof endormi... il montait après elle, sans secousse et sans douleurs... Ce n'est pas une voix mortelle qui peut dire où s'acheva son rêve.

Au matin, on le trouva mort, appuyé à la croix qu'il tenait toujours entourée de son bras roidi.

M. Mérof a pris les enfants chez lui ; la lettre que son gendre lui avait laissée parlait d'un voyage lointain, dont la durée devait être illimitée ; ce voyage eût peut-être conduit Dournof en Amérique, si la mort n'eût mis fin à toutes ses hésitations. Quoi qu'il en soit, c'est le grand-père qui élève ses petits-enfants.

La Niania a enseveli de ses propres mains le corps de Dournof, comme elle avait enseveli celui d'Antonine, et, dans son âme, elle bénit le Seigneur clément qui les a réunis. Elle est bien vieille, mais vigoureuse encore, et, dans la paisible maison de M. Mérof, elle veille, soir et

matin, aux prières de la petite fille et du petit garçon qui n'oublie jamais : « Papa et ma tante Antonine qui sont au ciel », car la vieille bonne est sûre que Dieu les a reçus dans sa miséricorde.

Cet ouvrage est le 631^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.